



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

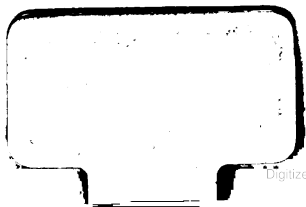
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





BCU - Lausanne



\*1094423207\*



# HEURES DE BONHEUR

**CET OUVRAGE SE TROUVE :**

<b>A TURIN</b>	chez <i>Bocca, frères.</i>
<b>LEIPZIG</b>	<i>C. Tzietmeyer.</i>
<b>AMSTERDAM</b>	<i>S. Delachaux et fils.</i>
<b>CONSTANTINOPLE</b>	<i>Wick.</i>
<b>ALEXANDRIE</b>	<i>Bonato.</i>
<b>JASSY</b>	<i>Codresco.</i>
<b>LONDRES</b>	<i>Dulau.</i>
<b>BUKAREST</b>	<i>Valbaum.</i>
<b>NEW-YORK</b>	<i>Baillière.</i>
<b>BRUXELLES</b>	<i>A. Decq.</i>
<b>EDIMBOURG</b>	<i>Robert Seton.</i>
<b>STOCKHOLM</b>	<i>Bonnier.</i>
<b>BERLIN</b>	<i>Behr.</i>
<b>ATHÈNES</b>	<i>Koromélas.</i>
<b>STRASBOURG</b>	<i>Treuttel.</i>
<b>BERNE</b>	<i>Jent et Gassmann.</i>
<b>LAUSANNE</b>	<i>Delafontaine et C<sup>ie</sup>.</i>
<b>ZURICH</b>	<i>Schultess.</i>
<b>NEUCHÂTEL</b>	<i>Gerster.</i>
<b>LUGANO</b>	<i>Veladini et C<sup>ie</sup>.</i>

*Du même auteur :*

**I RUMENI ED IL PAPATO**

(Cette étude a été publiée par *Il Diritto* de 1856).

---

*Pour paraître en 1857 :*

**LA SUISSE FRANÇAISE**

ET

**LA SUISSE ITALIENNE**



Imp: Thiery F<sup>s</sup>, Paris

GRUDELWALD



LA  
**SUISSE ALLEMANDE**

ET

L'ASCENSION DU MËNCH

PAR

M<sup>me</sup> **LA COMTESSE DORA D'ISTRIA**

Ἄφες τοὺς νεκροὺς θάψαι τοὺς ἑαυτῶν  
νεκροὺς. (Luc, IX, 60.)

---

TOME QUATRIÈME



PARIS

JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de la Monnaie, 10

GENÈVE

MÊME MAISON, RUE DE LA CITÉ

1856

L'auteur se réserve le droit de reproduction et de reproduction.





## AVERTISSEMENT

On sera peut-être surpris que je n'aie rien dit de plusieurs cantons de la Suisse orientale dans lesquels on parle la langue allemande, et qui méritent sous tant de rapports l'attention du voyageur et de l'historien. Je me propose de faire disparaître cette lacune, qui me paraît une des plus importantes, dans l'introduction de la *Suisse italienne*. En effet, avant de visiter les belles rives du lac Majeur et du lac de Lugano, j'ai traversé les cantons de Thurgovie, de Saint-Gall, d'Appenzell et ces vallées des Grisons, qui forment la transition entre la Suisse allemande et la Suisse italienne,

et dans lesquelles se rencontre, avec l'idiome des anciens Étrusques, la langue des Germains et celle de l'Italie.

Comment pourrais-je passer sous silence des contrées si dignes d'intérêt? Y a-t-il, par exemple, dans l'histoire du moyen âge, des épisodes plus dramatiques que la résistance magnanime des Grisons à la tyrannie de leurs seigneurs? Le nom d'Adam de Camogask n'est-il pas digne de prendre place à côté de celui des héros du Grutli? La Rhétie a eu dans Adam son Guillaume-Tell. Les prairies verdoyantes de l'Engadine, d'où l'Inn se précipite avec fracas pour se confondre avec notre Danube bien-aimé, ont conservé la mémoire du fier paysan qui sut résister au châtelain de Gardowall, aussi cruel que les baillis autrichiens des petits cantons. La fertile et riante vallée de Schams n'a pas oublié les combats de l'énergique Jean Chaldar contre les barons de Fardun et de Boerenburg. La « ligue grise, » jurée « au nom de la très-sainte Trinité, » sous l'érable de Trons, fait songer au serment héroïque des Libérateurs. La lutte vigoureuse que les Grisons soutinrent au dix-septième siècle contre l'Autriche et contre son général Baldiron, « le nouvel Holopherne, » rappelle Morgarten et Sempach. Plus heureuse que les millions de Roumains qui habitent la Transylvanie, la Buko-

vine et le Banat de Tèmeswar, la petite république des Grisons sut, à force d'héroïsme, échapper aux étreintes formidables de « l'aigle apostolique, » qui plane encore sur les sources du Séreth et du Maros et sur l'embouchure du Temès.

Les Appenzellois eurent aussi leurs jours de gloire quand ils défendirent leur indépendance contre les moines de Saint-Gall et contre la maison de Habsbourg. Pendant cinq ans d'une guerre acharnée, ils triomphèrent dans des combats célèbres, se montrèrent terribles à leurs ennemis sur les bords du lac de Constance, de la Thur et de l'Inn, et firent trembler dans leurs châteaux les seigneurs féodaux dont le joug était alors si lourd pour les pauvres paysans.

Ce n'est pas sans émotion que j'ai traversé ces contrées, dont les annales se rattachent d'une manière si intime à l'histoire de la liberté européenne. J'ai parcouru de vastes empires sans rencontrer un seul souvenir capable d'inspirer un sentiment généreux. On n'y trouve d'autres trophées que ceux qui doivent transmettre à la postérité les victoires de la tyrannie sacerdotale ou du despotisme temporel sur le sens commun et sur la justice. Plaines fertiles de la Thurgovie, paisibles vallons de Saint-Gall, montagnes glorieuses d'Appenzell, sauvages vallées des Grisons, quels souvenirs bien

différents vous avez réveillés dans ma pensée! Le peuple intrépide qui vous habite lève vers le ciel un front indépendant, tandis que, sur le continent, les plus grandes nations baissent sous le joug leur tête humiliée, et le drapeau sur lequel brille la croix fédérale peut flotter avec un juste orgueil à côté des léopards de la libre Angleterre et de l'étendard étoilé de l'indomptable Amérique.

**DORA D'ISTRIA.**

*Lugano, 13 juillet 1856.*

Hätten unsere Väter sich nicht als  
Männer gezeigt, wo wären wir?  
(J. VON MULLER.)

## XXXVIII

Le jour était depuis un instant seulement dans toute sa splendeur. Le soleil apparaissait pour rendre à la création la vie endormie dans le repos de la nuit. L'Aar couvrait d'une écume d'argent les roues noircies des moulins de la basse ville. Du haut du Muri-Stalden, j'admirais dans ma voiture découverte la majestueuse métropole de l'Helvétie. — Cependant je m'avançais à travers un pays d'une culture merveilleuse et d'une ravissante beauté. D'un côté s'élevaient des montagnes resplendissantes d'une blancheur éternelle, et à leurs pieds, dans la vallée, se montrent des chalets à double balcon, tapissés de vignes et de

chèvrefeuille, entourés de petits jardins, où fleurissent en abondance les lilas, les roses grimpantes et les acacias, dont les grappes roses et blanches pendent gracieusement au-dessus des haies vives et des légers grillages. Ailleurs se dressent de noirs rochers où suintent de frais ruisseaux à travers ces herbes luisantes et courtes, qui s'épanouissent dans l'humidité; parfois des torrents fougueux se précipitent dans les clairières des forêts qui couvrent les hauteurs. La voix monotone et grave du coucou se mêle aux cris redoublés de la mésange et du pinçon de neige, pendant que les agiles hirondelles forment à l'entour une ronde aérienne.

Dans ces premières heures du jour, l'homme revit avec la nature entière.

Tout semble renaître à la vie  
 Tout semble renaître au bonheur.

Le cœur épuisé retrouve la force qui l'abandonnait, les yeux épuisés de larmes se relèvent charmés vers les cieux, d'où descend une lumière pleine de douceur. Ils y cherchent l'Être infini, source inépuisable du calme et de la paix, qui a donné à la terre la nuit bienfaisante, et le repos du tombeau à ceux qui sont fatigués des combats de ce monde; qui a prodigué l'éclat du jour aux joies passagères de l'existence, et



assuré l'immortalité aux ardentes aspirations de nos âmes.

Le temple des druides, dont les vestiges dominent encore la colline de Huhnli, semble à mon imagination, rempli des prêtres de Teutatès aux blanches tuniques, couronnés de verveine, et tenant la serpe d'or et le gui sacré dans leurs mains vénérées. Ce lieu est fait pour la prière. L'âme ne saurait y avoir d'autre pensée que l'Éternel, quoique la bouche ignorante des pontifes du paganisme ait invoqué dans ces lieux des divinités indignes de l'hommage des mortels. L'humanité, fascinée par les illusions de l'enfance, balbutiait avec peine le nom trois fois saint de Celui qui doit la guider dans sa virilité vers le but qui lui est marqué par les décrets divins.

J'arrive enfin dans les rues de l'antique ville de Thun. L'Aar roule ses eaux d'azur à travers la cité aux maisons étroites et aux larges terrasses dallées, qui s'allongent comme une rue suspendue au-dessus de la rue principale, tracée entre un double étage de boutiques. Je marche au hasard, charmée du murmure de la rivière impétueuse, fascinée par les cimes des hautes Alpes, qui ferment l'horizon, rêveuse comme on l'est toujours dans l'isolement. Je monte de nombreux degrés de pierre qui se présentent devant moi, et je trouve sur la hauteur un cimetière où règne un silence profond. Partout s'épa-

nouissent des fleurs, de gracieux arbustes, et un frais gazon recouvre la noire poussière des tombeaux. La situation de ce séjour des morts ravit mes regards. Un château antique et un temple surmontent fièrement la ville, comme au moyen âge le prêtre et le baron dominaient la société féodale. Thun a conservé la physionomie de cette étrange époque. Tout s'y montre sous un aspect de contrainte, qui fait éprouver à l'âme une compression douloureuse. Ces murs épais, ces maisons pareilles à des bastilles, ces rues étroites, ces fenêtres sans lumière, rappellent involontairement un temps où l'intelligence, plus étouffée que protégée par la main toute-puissante de l'Eglise et de la féodalité, cherchait l'ombre et le silence pour se replier en paix sur elle-même, loin des bourreaux et des inquisiteurs. L'homme séparé alors de l'homme par les barrières infranchissables des castes, par les défiances d'une orthodoxie ombrageuse, par des préjugés de toute espèce, voyait dans son semblable un adversaire et même un ennemi.

Cette empreinte ineffaçable n'est-elle pas tout entière, Emmanuel, dans le livre de l'*Imitation*? C'est bien là le cri passionné d'une âme désespérée. Fatiguée des vaines subtilités de docteurs auxquels la science des mots est seule permise, elle se plonge dans l'extase avec une ardeur impétueuse. C'est là qu'elle cherche ce savoir infini auquel l'esprit humain

instinctivement aspire. N'apercevant partout que la domination de la violence et l'égoïsme de la force, elle maudit et la société, et la nature, et la vie ; elle entretient en elle le dédain amer des plus pures affections du cœur, et des élans généreux de l'esprit. Dans sa tristesse et dans son isolement, elle prêche à l'humanité la mort anticipée du cloître, qui lui semble le seul remède à des douleurs sans cesse renaissantes. Ce livre est donc l'expression d'un profond désespoir. Mais ce désespoir doit-il se transformer en règle absolue pour notre vie ? Comment a-t-on pu mettre à côté des infailibles enseignements du Rédempteur divin, ces pages qui sont une protestation violente contre la famille, contre la société, parce que l'une et l'autre, telles qu'elles étaient organisées, paraissaient à l'auteur des moyens à l'aide desquels on imposait aux âmes la plus intolérable violence ?

Quand l'oppression domine partout, de telles réactions sont naturelles. Elles sont irrésistibles chez tout homme qui n'a pas assez d'énergie pour s'élever au-dessus des misères du présent, et pour porter ses regards vers l'avenir. La résolution des hommes de l'Eglise primitive est donc un fait véritablement exceptionnel et digne de toute notre admiration. Au lieu de désespérer de la régénération du genre humain, au lieu de maudire les généreuses aspirations vers l'idéal, et de les bafouer comme des rêves, ils ont renoncé

intrépidement aux préjugés et aux égarements de leur époque, pour entraîner les intelligences actives dans les voies du progrès. Aussi jamais, dans leurs écrits, ne trouve-t-on l'exaltation découragée de *l'Imitation*.

Une sérénité merveilleuse donne un charme singulier à tous leurs enseignements. On dirait que le ciel pur de la Judée se reflète dans leur âme; qu'ils subissent sans cesse les enchantements des rives magnifiques du lac Génézareth. Leurs regards sont tournés vers l'horizon, qu'ils montrent déjà blanchissant des premiers feux du jour. Ce sont les prédicateurs de la confiance, et non pas les prophètes du désespoir. Ils sont, en cela, les dignes héritiers d'Israël, qui était le peuple de l'espérance. Foulé aux pieds par les princes et par les nations, il a cru sans hésitation à l'accomplissement des promesses de l'Eternel. Ce caractère essentiel de l'Ancien Testament est encore plus prononcé dans l'Evangile. Les prophètes entrevoient le rétablissement de l'unité dans les entrailles déchirées du genre humain, l'Evangile en donne la certitude. Il encourage ardemment les hommes à prendre confiance en eux-mêmes, à s'aimer, à s'unir, à devenir un seul cœur et une seule âme. Combien cette morale affectueuse et divine est loin des amers sarcasmes du moine sans force virile, qui a conçu *l'Imitation* ! Au lieu de rappeler les doctrines fraternelles de Christ, il engage l'ami à se défier de l'ami, le frère à prendre

des précautions contre l'égoïsme du frère, le penseur à ne pas croire aux saintes ardeurs qui l'entraînent. Il présente la vie comme une illusion qui ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête, le travail de l'intelligence et de la science comme une vaine et dangereuse séduction. C'est la philosophie du vide, c'est le bouddhisme et non pas l'Évangile.

Nous avons tous, ami, de ces enthousiasmes pour un triste repos et pour une mort anticipée. Je sens moi-même, en me promenant au milieu de ces tombes, le sentiment funeste du découragement envahir mon âme abattue. Je m'écrie involontairement : « Heureux, bien heureux celui qui peut éteindre dans son intelligence la tempête des pensées tumultueuses ; dans son cœur, les affections qui le déchirent ; dans son sein, toutes ces sympathies ardentes qui le rattachent à la terre ! » — S'il ne m'est pas permis de choisir ici ma tombe et de m'y coucher dans l'éternel repos, ah ! que je puisse au moins tout oublier, et mourir intérieurement, avant que la terre recouvre ma froide poussière ! Plongeons-nous dans la méditation, comme dans un abîme sans fond, et renonçons à ces stériles agitations qui n'empêchent pas l'espèce humaine de s'enfoncer chaque jour davantage dans la superstition, le fanatisme et l'abrutissement. Pourquoi tant de luttes sans portée contre des erreurs et des maux qui sont l'inévitable conséquence de la constitution humaine ? Celui-là seul

est souverainement raisonnable et souverainement heureux, qui s'échappe par la pensée de ce monde de douleurs, d'oppression et d'infamies ; qui vient ici, au sommet de ces hauteurs sublimes, rêver sous le ciel, suivre du regard l'hirondelle qui rase les eaux d'une aile rapide, prêter l'oreille au murmure de la vie universelle, et se préserver ainsi, par le sommeil de l'âme, des accablantes fatigues de l'existence.

Rêver ! n'est-ce pas, d'ailleurs, l'exercice le plus élevé de l'intelligence ? La rêverie embrasse tout, elle s'élançe jusqu'au sein même de l'infini ! Elle n'est pas arrêtée par les limites imposées à la science vulgaire, qui ne croit qu'à son expérience bornée, que tout élan sublime épouvante, qui est disposée dans son orgueil étroit à traiter de songes vains tout ce qu'elle ne comprend pas. Les vrais philosophes, ne sont-ce pas ces penseurs de l'Inde, ces sages du brahmanisme et du bouddhisme, ces disciples de Pythagore et de Platon, ces moines chrétiens qui, dédaignant les procédés de la scolastique aride et improductive dont les écoles sont trop fières, se sont élevés par un irrésistible instinct jusque dans les splendeurs de la lumière incréée, afin d'y apprendre les secrets de l'univers ? Qui nous retient donc dans ce triste monde ? Allons sur la cime des Alpes, dont on aperçoit d'ici les glaciers éblouissants, pour nous abandonner librement à

la pente qui nous entraîne vers les mystères de la vie contemplative! Là, n'arrivent plus les rumeurs de la terre. L'air vif et pénétrant qu'on y respire n'est pas l'air corrompu de cette sentine impure que les hommes nomment la *civilisation* ! La civilisation, le progrès, la liberté, la fraternité, mots dénués de sens, qui servent aux hommes de ce siècle à parer leur impuissance et leur égoïsme ! Paroles retentissantes, qui ne préservent point des vices misérables du passé! Prétextes frivoles, dont s'emparent les habiles, pour exploiter la crédulité des sots! Rien de ce qui s'agite ici-bas ne mérite un quart d'heure de peine. Les choses de ce monde roulent dans un cercle fatal, comme l'ont dit Platon, Vico et Herder. Tout progrès d'une idée vraiment libérale amène contre elle une réaction furieuse. Les enfants d'Adam sont nés pour subir le joug des maîtres que le hasard leur donne, et pour baiser lâchement les pieds des despotes qui leur écrasent la tête. Ici, dans ces montagnes sublimes, est la science véritable, la liberté qu'aucun bras ne captive, la fière indépendance qui craint l'ombre même de la servitude, le mépris de tout ce qui est frivole et factice, le sentiment profond et vif d'une existence conforme à la nature et à la vérité.

Entraînée par ces réflexions dans un enthousiasme sincère, mes pieds heurtent un marbre blanc où je lis un nom, une date sous les lierres et les pensées qui

les cachent au regard. Je me rappelle alors une magnifique inscription découverte sur la tombe d'un chrétien de la primitive Église : « Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé ! » Mais cette inscription ensevelie dans les catacombes ne serait-elle pas la condamnation des sentiments auxquels je me laisse aller comme l'Aar à son courant ? Ce chrétien inconnu, le repos, — même le repos du ciel ! — il le regardait donc comme un malheur ! Il regrettait de ne pouvoir plus combattre pour la justice opprimée ; résister à la tyrannie, pleurer avec ceux qui souffrent, encourager ceux qui faiblissent dans « la bataille de la vie, » dans la lutte contre les irréconciliables adversaires de la vérité ! Ces sentiments virils ne sont-ils pas supérieurs à la poésie toute mondaine, c'est-à-dire toute égoïste qui me séduit ; à cette soif d'un lâche repos, à ces contemplations sans but auxquelles la paresse — qui sait prendre mille formes — ose donner le nom sublime « d'union avec Dieu ! » Pour s'unir à Dieu, il faut, comme lui, se prodiguer tout entier à ceux qui sont nos frères et ses enfants. — Son activité bienfaisante est-elle jamais lassée ? Les hommes ont beau être ingrats et pervers, est-il plus avare de merveilles et de leçons ? Cesse-t-il, par les spectacles grandioses d'une création qui n'est jamais interrompue, de leur raconter sa grandeur et sa bonté ? Ne leur envoie-t-il pas perpétuellement, malgré leur indifférence cri-



minelle, les généreuses pensées, les saintes inspirations?

D'ailleurs, il est dit dans le Livre sacré que nous devons « être parfaits comme notre Père qui est dans les cieux. » Puisque nous sommes chrétiens, nous devons tenir compte des enseignements et des exemples de l'Évangile. Or, quand Christ va sur la montagne, est-ce pour s'y abimer dans des extases sans fin? Non! c'est pour y enseigner les multitudes et leur dire : « Bienheureux sont les pauvres en esprit ! — Bienheureux sont les pacifiques <sup>1</sup> ! » S'il se retire quelques moments dans la solitude pour y prier, il ne peut y rester longtemps, il sait qu'il doit lutter contre l'hypocrisie des pontifes, contre les calculs des grands, contre la science perfide des faux docteurs, qu'il doit annoncer aux pauvres et aux petits le royaume des cieux et la vie éternelle. En vain lui prodigue-t-on les injures et les mauvais traitements. Les hommes s'endurciront et mépriseront sa parole. Ils lui préféreront les hypocrites et les prédicateurs du mensonge, il ne désespérera jamais de la cause de la vertu et de la vérité! Cependant sa vie s'écoulait sans que ses enseignements produisissent les fruits qu'il avait droit d'en attendre! Le monde, loin de s'ébranler, semblait plutôt s'enfoncer dans ses erreurs et dans ses égare-

<sup>1</sup> Μακάριοι οἱ πτωχοὶ τῷ πνεύματι..... μακάριοι οἱ εἰρηνοποιοί.  
(MATTHIEU, IX, 3, 9.)

ments. Rien ne faisait prévoir que l'univers fût à la veille d'une révolution qui devait tout transformer ! Quelle leçon nous a été donnée par Christ quand il a bien voulu que sa parole restât ainsi stérile en apparence ! Quel remède divin à nos découragements et à nos lâchetés ! Comment, parce que nous ne voyons pas la société tout entière céder à nos premiers efforts, nous nous réfugions avec un orgueil blessé, dans un égoïsme superbe, dans des méditations que nous croyons facilement sublimes !

J'ai prononcé le mot *d'égoïsme* ; ce mot n'est pas trop dur. Il existe, en effet, plusieurs espèces d'égoïsmes. L'un vulgaire et grossier qui s'empare avec avidité de toutes les jouissances matérielles. Nous le trouvons admirablement peint dans les écrits de Rabelais, dont il était, du reste, la triste muse. L'autre subtil, raffiné, aimant les formules ambitieuses et trouvant pour s'excuser des prétextes ingénieux et même poétiques : c'est celui de *René* et de ses pareils. On n'affecte pas, sans doute, de tout rapporter à soi, on ne se montre avide ni des richesses que le vulgaire désire, ni des vaines distractions qu'il ambitionne, mais on refuse avec hauteur de se mêler à la foule des travailleurs, de prendre sa part du labeur de l'humanité, de montrer la moindre sympathie pour ses épreuves et pour ses douleurs. Vous dites que l'espèce humaine ne mérite aucun intérêt sérieux, qu'elle est basse et

rampante; mais si elle n'a pas fait plus de progrès depuis tant de siècles, n'est-ce pas la faute des penseurs superbes qui déclarent avec Platon que le vrai n'est pas fait pour les gens du commun; ou qui s'enferment comme l'éloquent auteur de *l'Imitation* dans une solitude où n'arriveront jamais les bruits de la foule et les agitations de la vie? Philosophes spéculatifs, moines indifférents, politiques sans entrailles, ne s'accordent-ils pas pour nier la grande loi du christianisme: « Que celui qui veut être le plus grand se fasse le serviteur de tous? » Mais, direz-vous, à quoi servirait le dévouement à la cause de la multitude? N'est-ce pas un rêve que de croire au progrès, et cette idée est-elle même compatible avec l'infirmité de la condition humaine?

Il est permis aux hommes qui s'enferment volontairement dans le présent, qui recueillent avec une singulière avidité tout ce qui peut leur donner une triste idée de leurs contemporains, de raisonner ainsi. Mais de pareilles théories ne sauraient être soutenues par ceux qui veulent bien jeter un regard sur le passé. Est-ce que, par hasard, le christianisme n'a pas fait progresser l'humanité quand il a proclamé l'égalité humaine; — attaqué dans son principe le funeste régime des castes; — introduit dans le monde la

<sup>1</sup> Ὅς ἐὰν θέλῃ γενέσθαι μέγας ἐν ὑμῖν, ἔσται διάκονος ὑμῶν. (MARC, x, 43.)

charité et la fraternité ; — renversé les idoles infâmes ou sanglantes du paganisme? Est-ce que la condition des peuples ne s'est pas améliorée en Occident, depuis que la Réforme a porté des coups si rudes à la féodalité et à la tyrannie de Rome? Est-ce que les robustes paysans de la Suisse, de la France, de l'Angleterre, de la Hollande, de la Belgique, ne sont pas plus heureux que les serfs désespérés, semblables à de vils animaux, qui végétaient au moyen âge sous le bâton des seigneurs et sous la crosse des évêques? Est-ce que l'abolition de la torture, de la vénalité de la justice, des prisons infectes, des détentions arbitraires, des vexations de toute espèce dont les peuples occidentaux sont justement fiers, ne sont pas d'immenses victoires remportées sur la barbarie? Remarquez que je me tais sur les conquêtes de la science, sur les progrès de l'agriculture, qui ont pourtant contribué puissamment à l'amélioration de la condition physique et morale<sup>1</sup> des masses.

Il reste sans doute beaucoup à faire ! Les nations sont loin d'avoir un sentiment complètement développé de ce qui est juste et vrai ; dans plusieurs vastes contrées, elles sont esclaves de superstitions abrutis-

<sup>1</sup> C'est en vain qu'on parle de la moralité de l'ancien régime. Le vertueux maréchal de Catinat disait au XVII<sup>me</sup> siècle, cet âge d'or de la monarchie française : « La France EST POURRIE des pieds à la tête. »

santes et courbées sous le joug d'un sacerdoce sceptique et de gouvernements imbéciles. Est-ce un motif pour se défier de la puissance de l'Évangile et des promesses de Christ? Est-ce une raison pour se dire comme ce païen qui meurt sans espoir : « Vertu, tu n'es qu'un nom ! » Oh ! que la vue des misères et des souffrances des hommes nous remplisse plutôt de la généreuse ardeur qui possédait les apôtres du Sauveur, qui les entraînait jusqu'aux extrémités du monde, pour annoncer la bonne nouvelle aux peuples assis à l'ombre de la mort ! Sommes-nous incapables d'un pareil héroïsme ? Tâchons du moins de ne pas désespérer d'une cause qui ne saurait succomber, parce que la justice et la vérité — si elles peuvent parfois subir de cruelles défaites — ne peuvent périr !

En descendant les marches qui conduisent à la ville basse<sup>1</sup>, je rencontrai un officier portant au bras, sur une bande rouge, la croix blanche de la Confédération. Cette circonstance me frappa ; elle fortifia toutes mes résolutions. Il n'y a pas dix-huit siècles, cette croix était le symbole de la suprême ignominie. Elle représentait en même temps les triomphes de la violence sur cette multitude d'esclaves qui faisaient alors la plus grande partie de l'humanité. Aujourd'hui, elle est un signe d'honneur, elle brille sur le cœur des braves et sur le front des rois ! Aujourd'hui c'est

<sup>1</sup> La vue de Thun est en tête du premier volume.

l'expression de la victoire de la faiblesse abandonnée sur la force brutale, du droit sans armes contre toutes les puissances de la terre. La main de Dieu, qui a fait tant de merveilles, n'est pas raccourcie. Ayons confiance en lui. Tout est possible à qui sait espérer et à qui sait souffrir.

### XXXIX

Soufflez, *Nieder-Wind*, douce brise matinale, vers les nouvelles prairies où mon pied va bientôt se poser. Courez, flots de ce lac, comme les jours de la vie, qui brillent un instant et s'éteignent dans le silence du tombeau. Venez, après arômes des glaciers, m'apporter des sensations inconnues. Racontez-moi, sentiers de cette belle plage, perdus dans la montagne, vos mystères pleins de charme et de grandeur. Allons toujours, vents, flots et nuées ; allons, oiseaux voyageurs, allons... car il est ici-bas défendu de s'arrêter ! Le port qui nous abritera est peut-être bien loin encore ! Marchons, et que ces beautés, qui captivent ici les sens, ne me retiennent pas plus longtemps que les illusions du rêve. Ce miroir d'azur où se ré-

fléchissent les tours féodales de Thun et de Schadau, couronnées d'une auréole de lumière, et dans lequel les murs antiques de la cité semblent rajeunis, vous est cher, agiles hirondelles, qui venez y baigner vos ailes luisantes. Pourquoi donc le quitter, pour vous plonger dans ces zones de vapeur qui se déroulent sur la noire pyramide du Niesen? Pourquoi chercher des chemins nouveaux, et vous perdre dans les tristes gorges du Harder? Mais partez! Ces rochers insensibles, ces monts glacés sont seuls dans la nature destinés au repos éternel; seuls ils peuvent ne jamais désirer d'autres ondes, d'autres étoiles, un autre soleil. Tout ce qui sent circuler en soi le torrent de la vie, s'agite irrésistiblement, — jusqu'à ces papillons qui voyagent posés sur les flots, comme des fleurs épanouies emportées par les vagues.—Et pourtant, pourquoi faut-il aller plus loin? Ce *Gamma* blanc, qui s'élançe sur la rive, couvre de sa poussière d'argent le rosier qui sera son mausolée; le *grand Apollon*, enivré de lumière dans les raies éclatantes qui traversent le lac, y trouvera peut-être demain l'orage et la mort; — mais ils auront joui un jour du bonheur d'exister, sans connaître les regrets amers! — Demain!... il n'y aura plus pour moi que le souvenir de la douce paix qui règne sur ces eaux, et qui aura fui comme fuit, hélas! toute chose.

Si, dans cette antique Chartreuse, où gémissent

les grands hêtres, j'essayais de trouver un paisible asile, j'y verrais le pâle astre des nuits argenter le lac murmurant ; je pourrais, dans mes longues rêveries, contempler les blancs archanges qui s'élancent de la terre vers le ciel, pour porter aux pieds du Tout-Puissant, dans un calice de diamant, les larmes brûlantes des mortels, en soupirant les hymnes harmonieux de l'espérance. Que j'aimerais à baiser leurs ailes diaphanes, quand ils effleuraient mon front prosterné ! Cependant la vague, qui viendrait caresser mes pieds, semblerait me parler de la douce paix des cieux. Mais la vie est-elle si longue qu'on ne puisse attendre l'heure de la paix suprême, où le glas funèbre annonce aux habitants des célestes parvis une conquête nouvelle !

Allons donc combattre, souffrir et vivre encore ! Les torrents nombreux qui descendent des montagnes n'ont pas terni l'azur de ce beau lac Pourquoi les pleurs troubleraient-ils la sérénité de mon âme ? Les villages de ces rives résistent aux ouragans des montagnes à l'aide de ces grosses pierres posées sur leurs larges toits de sapin. Ainsi des sentiments énergiques et fermes préservent nos sensations mobiles des tempêtes de la vie.

Déjà le flot rapide m'entraîne loin des vieux murs de la Chartreuse. Doux repos, beaux rêves, aspirations célestes, puissé-je vous retrouver ailleurs ! N'est-il pas, partout sur la terre, une retraite d'un



jour pour le pèlerin égaré, comme cette Blumlisalp, qui nage dans des flots de lumière, et qui contenait les merveilleux palais des êtres fantastiques dont parlent les légendes du pays. Doués d'une force inconnue, ils y formaient de bienfaisants projets pour le bonheur des hommes. Ils présidaient à leurs travaux, à l'ombre des peupliers qui encadrent le gracieux hameau de Scherzlingen. Là ils se plaisaient à jouir pendant la moisson des chauds rayons du soleil d'été.

Pour moi, je vais au loin supporter le poids du jour et de la chaleur. Adieu, ile riante de Bellerive, dont la tourelle parée de guirlandes semble cacher un poétique mystère. Les branches du lierre pendant sur la muraille traînent dans les flots ou flottent au vent. Là s'abrite dans les tièdes soirées le rossignol qui chante doucement, alors que les belles-de-nuit ouvrent leur calice aux voluptés du soir. Adieu, rives couvertes de pommiers, villages, tours antiques, volcans éteints, noyers aux troncs argentés ! Je vais bientôt suivre les sentiers qui se déroulent dans l'ombre, sous les flancs de l'Abendberg et du Breitlauinen. Vous vivrez dans mes regrets comme un souvenir bien-aimé, comme une pensée de calme et de bonheur !

## XL

Sur la triste lande de Neuhauss, une femme parcourait avec moi l'étroit sentier perdu dans les hautes herbes. Nous nous reconnûmes bientôt. C'était l'inconnue du Righi, dont la voix avait réveillé les échos au lever de l'astre du jour. Comme j'étais seule, ma vue ne parut pas cette fois lui déplaire. Au contraire, elle s'approcha et prit ma main avec une bienveillance qui eût rappelé la naïveté touchante des plus belles années de l'adolescence, si son limpide regard n'eût conservé la trace du désenchantement et d'une tristesse amère qui vieillissent prématurément.

« Étrangère ici comme moi, — venez, dit-elle, je vous accompagnerai. Je vous épargnerai le vide de l'isolement, en guidant vos pas sur ces monts où la nature est si grandiose que l'imagination humaine ne peut rien rêver de plus merveilleux. Je prendrai part à vos peines si vous en avez à confier à ces rivières amies qui roulent dans la prairie ou à ces cascades, qui mêlent leurs voix tonnantes aux murmures des vents. Je serai heureuse de vos joies, — hélas ! m'est-il

permis encore de me servir de ce mot, emprunté à la langue du ciel, et que nos lèvres semblent profaner en le prononçant? »

Je suivais cette jeune femme, dont la mélancolie me parut ne pouvoir être comparée à aucune des tristesses dont j'avais été témoin jusqu'alors. Son exaltation m'apprenait assez que cette mélancolie était incurable, et qu'elle avait, pour ainsi dire, tué l'âme avant le corps, — si la pensée de la mort peut s'appliquer à ce qui est tellement supérieur à nos instincts bornés.

On aurait cru que sa démarche nonchalante obéissait à tous les mouvements de sa parole harmonieuse. Elle ressemblait à une statue grecque descendue du Parthénon. Sa natte foncée, dont les reflets étincelaient au soleil, ses yeux longs et noirs, son nez de forme antique, sa bouche qui souriait à peine, l'ovale parfait de son visage, sa taille fièrement élancée, me la faisaient prendre pour un être idéal, qui exerçait sur moi un charme indéfinissable.

Après avoir traversé des jardins embaumés où l'on voyait quelques chalets, et passé par les premières rues d'une vieille cité qu'elle nomma Unterseen, nous arrivâmes à la porte d'une maison voisine du large pont jeté sur les eaux bleues de l'Aar. Nous entrâmes dans cette maison silencieuse, puis elle m'entraîna au bord de la rivière sous un berceau de vigne vierge,

dont les lourdes branches se baignaient dans l'onde murmurante. Un enclos rempli de roses aux cent feuilles et de roses-thé, dont les pâles corolles s'affaissent gracieusement sur leurs tiges, s'étendait le long du mur grisâtre de sa demeure, dont l'étage supérieur était orné d'un balcon couvert de feuillage.

**Récit de la Roumaine Dalna.**

« C'est ici, me dit ma compagne, que j'ai trouvé une retraite paisible et douce. Voyez ces belles rives et ces sombres montagnes qui bornent le regard à l'horizon. Aussi sombre est l'histoire entière de mon existence. Là-bas au loin sont les souvenirs effrayants dont la pensée m'épouvante encore. Ici sont les douceurs de la vie de l'âme, les promesses d'un repos éternel et d'une félicité inépuisable, comme cette rivière gracieuse, qui coule depuis tant de siècles sans tarir jamais.

« Personne n'a été jusqu'à présent admis dans cette solitude que la douleur seule a visitée. Mais vous, vous êtes une sœur vers laquelle mon cœur est accouru, de même que l'Aar se précipite dans le lac, de même que l'aigle s'élance au sein de la lumière. La sympathie est le plus doux de tous nos instincts et le plus irrésistible. — Je vous raconterai donc les courts instants que j'ai passés dans le monde, ainsi que mes

longues souffrances, car on ne mérite une amie que par la confiance. D'ailleurs, mon existence n'a pas de mystères. Si je ne l'ai dite qu'aux étoiles des nuits et aux échos des glaciers, c'est qu'elle présente peu d'intérêt. La douleur n'est, ici-bas, nouvelle pour personne.

« J'étais née artiste. J'en avais dès mes premiers jours les instincts, l'impétuosité, les désirs et le besoin de gloire, ce feu qui consume et qu'on aime cependant. Venue au monde dans les vallées de la Moldavie, je sentais, en contemplant le ciel radieux de ma patrie, une lumière divine m'enivrer d'un nectar exquis, semblable à l'ambrosie des dieux d'Homère.

« J'appartenais à une de ces races qui ont fourni plus d'un nom glorieux au trône de nos *Domni*. J'étais élevée dans les fêtes, au milieu de ces pompes magnifiques dont l'Orient seul connaît encore la splendeur. Fille unique d'une illustre maison, je voyais se réunir sur moi toutes les faveurs de la fortune, que des parents dont l'amour était sans bornes se plaisaient à me prodiguer. Avant d'aimer mon Dieu, j'adorais ces parents autant que l'aimable éclat du jour et les fleurs radieuses de nos champs.

« Mais en grandissant sous leurs yeux, je compris vaguement que mes aspirations vers l'indépendance, l'ardent amour de l'égalité, que je sentais déjà, je ne

crains pas de le dire, étaient contraires à tous les principes, à toutes les tendances, à tous les préjugés d'une famille vénérée. Je pris dès lors à tâche de leur dissimuler ce qui pouvait leur causer un véritable chagrin. Ce fut un rude labeur, souvent au-dessus de mes forces ! Il me coûta des années de souffrances, adoucies par les tendres caresses de ces parents, dont l'affection essayait en vain de s'expliquer la mélancolie qui me saisissait parfois.

« Pourquoi vous entretiendrais-je de ces longues confessions d'une âme sans cesse en lutte avec ce qui l'entourait, d'une âme qui souffrait d'une manière indicible quand tout semblait lui sourire ; d'une âme qui n'était consolée que dans ses entretiens avec le Dieu de justice, lorsque chacun me donnait les noms les plus beaux et les plus doux ? Dès ces premières années, l'intimité avec Dieu était pour moi un besoin impérieux. Chaque larme qui brûlait mon cœur m'inspirait un plus vif amour pour l'Être qui, seul, est la vérité et la bonté.

« Plus tard, hélas !—j'étais bien jeune encore,—ma mère jouissait de mon quinzième printemps, lorsque j'aimai un homme qui remplaça dans mon âme l'amour sans bornes du Créateur. J'expiai bien vite ce sacrilège ! Quand Dieu s'est établi dans un cœur, il ne souffre plus que rien de la terre y règne à sa place. — Habitée à comprimer mes extases, mes

soupirs, mes vœux, pour ne montrer que l'insouciance qui plait, que le bonheur dont les autres avaient raison d'exiger au moins l'apparence, me trouvant trop jeune encore pour prononcer le mot sacré dont vous, femmes, vous devez connaître l'importance, je dissimulais avec autant de soin, que tous les sentiments qui m'avaient animée jusqu'alors, cette passion qui chassait déjà le sommeil de mes nuits. — Lui, était un beau prince, notre voisin et notre ami. Il ignorait, il devait ignorer toujours ce qu'il était pour le cœur d'une enfant. Les affaires de son pays étaient son unique occupation; il souffrait aussi, — son regard pensif le disait assez, — mais il souffrait en homme, il souffrait en citoyen, ou plutôt il souffrait en souverain qui a perdu un trône dont il regrette l'éclat, dont il veut revendiquer la possession, en usant des droits qu'on lui a ravis injustement.

« Dans nos contrées, vous ne l'ignorez pas, les révolutions sont fréquentes, car les intrigues de l'étranger y sèment sans cesse la discorde. Celui qui régnait hier, peut devenir demain le sujet d'un homme la veille son esclave. — Nous partimes — et dans l'exil, je nourris à la fois trois amours immenses et cachés : celui de mon pays, celui de cet être idéal entrevu un instant, que mon imagination paraît de plus en plus de couleurs fantastiques et celui de la liberté ! Ces passions dévorantes me firent dès l'abord voir le monde où

j'entrai avec l'œil du philosophe. J'observais plus que je ne partageais les fêtes des cours, la vie éblouissante des salons, tout ce qui fait la joie et le ravissement d'un âge que l'imagination gouverne. Les distinctions dont j'étais partout comblée me laissaient froide et triste. Je me trouvais isolée et désirais d'autres affections que celles qui se pressaient autour de moi, et une autre gloire que la gloire enviée par mes compagnes. Je sentais les besoins d'une destinée bien différente de celle qui était possible dans le cercle où j'étais. Tout me paraissait petit autour de moi, et mes désirs étaient immenses, comme ceux des prophètes qui attendaient la venue du Sauveur.

« Alors je m'absorbai dans l'étude comme je m'étais absorbée jadis en Dieu. Je demandais à la palette des couleurs capables de rendre à mes yeux le beau ciel que je regrettais ; — j'étais avide des enseignements qui pouvaient m'apprendre les généalogies des peuples, « les signes des temps, » les révolutions et la marche progressive de l'humanité. Cette étude me passionna ; car elle fit naître en moi l'espérance. — Je vis que l'homme ne peut rester dans les langes de l'esclavage ; qu'une main puissante a protégé les peuples dans leur enfance ; que la barbarie, si elle a triomphé un instant, a toujours fini par être vaincue. En comparant notre âge à celui de nos pères, à ces temps féroces où régnaient des dieux sanguinaires, mon âme s'épa-



nouissait de joie ; mes livres étaient devenus des amis et des consolateurs. — Comment ne pas aimer ce qui adoucit nos peines, ce qui nous donne la promesse d'un avenir meilleur, quand tout, autour de nous, est plongé dans la tristesse ; ce qui enfin nous montre des transformations inévitables là où le vulgaire n'aperçoit que la confusion..... Il me sembla que le monde allait se lever enfin, pour travailler dans la plénitude de la force et de la vie à l'accomplissement de ses hautes destinées. Je vis les nations s'agiter d'une extrémité de l'Europe à l'autre, et la voix sonore de la liberté retentir comme la trompette de l'archange. Jusqu'aux bords de l'antique Ister les peuples palpitérent dans une mystérieuse attente. Ce n'était pourtant qu'une lumière fugitive, pareille à ces éclairs qui sillonnent en été le ciel brûlant. Mais des ténèbres profondes succédèrent bientôt à cette lueur d'espérance. La main de fer de l'étranger s'appesantit plus lourde que jamais sur notre pays, assez hardi pour avoir un instant osé tourner son front vers le ciel. Cependant le monde se fatigua d'une clameur inutile, qui n'avait pas eu d'écho. La cause de la liberté sembla partout perdue.

« En quittant la patrie de Dante, je laissai cette reine antique de l'univers, courbant sa noble tête sous le joug de ses tyrans séculaires, c'est alors que je revins dans ma malheureuse patrie, cette sœur cadette de l'Italie, qui depuis tant de siècles végète privée d'un cœur

ami, livrée à des races impitoyables devenues ses bourreaux. J'avais horreur de ces maîtres impérieux autant que de l'oppression. En rencontrant en chemin leurs armées établies dans nos villages dépouillés, je versai des larmes aussi brûlantes que les mères et les filles des proscrits.

« Mais on ne comprit pas ma haine, toute légitime qu'elle était. Elle excita même l'indignation. Il en est toujours ainsi dans un certain monde. Les salons pardonnent tout à l'éclat et au bon ton. Excepté les familles déjà oubliées qui s'étaient sacrifiées à l'indépendance nationale, chacun faisait des ovations à l'étranger.

« Je finis par croire à la partialité dont on m'accusait, quand on me reprochait de mal juger tout un peuple dont je ne connaissais ni les coutumes ni le caractère. D'ailleurs, mon pays était devenu pour moi un véritable désert. L'âme qui animait l'Eden l'avait quitté. L'Eden restait toujours un riant jardin, mais où manquait la vie. J'en étais arrivée à souhaiter de m'éloigner de cette patrie bien-aimée que je devais regretter partout. C'est alors que le plus brillant et le plus beau des étrangers que j'avais maudits me parla de bonheur.... il promit à ma mère, en m'arrachant de son sein, d'être pour moi toujours ce qu'elle avait été pendant vingt ans. Je partis. — Une tempête épouvantable qui s'éleva tout à coup remplit le ciel de feux sinistres, triste présage à mon entrée sur une terre qui devint pour moi comme un tombeau.

« Cette nation, mon imagination me l'avait fait prendre en antipathie. Rien n'était fait pour me plaire, ni dans ses lois, ni dans ses traditions. L'esclavage y règne; le pouvoir y est sans limites; le luxe y est sans frein; la contrainte y est universelle. La vie, pour une âme libre, est terrible dans cette froide contrée, aux hivers éternels, aux brumes épaisses, au ciel sans azur.

« Cependant celui qui était devenu mon maître vivait en moi et par moi. J'étais toute la joie, tout l'espoir de son cœur. Figurez-vous la grandeur des luttes et l'immensité des douleurs que je fus obligée de cacher même à lui, qui, à tout instant, cherchait le bonheur dans mes yeux. — Ah! les douleurs de ceux qu'on a nommés martyrs, et dont la flamme du bûcher consumait le corps en quelques instants, ne sont rien comparés à la condition de certaines âmes sacrifiées, pour lesquelles chaque heure est un tourment, sans que la mort vienne les délivrer.

« Ce qui dominait maintenant dans mon cœur, c'était le sentiment unique du *devoir*. Je résolus de lui tout immoler, de boire la coupe jusqu'à la lie. Plus j'avais d'éloignement pour le pays où j'étais, plus je voulais le faire aimer à l'homme qui en portait un des noms les plus antiques, à l'homme qui pouvait devenir le père d'enfants destinés à le servir. Je lui inspirais l'enthousiasme patriotique, et puis, le sacrifice achevé, je m'a-

bandonnais dans les larmes aux regrets infinis que produit le mal du pays.

« Je vécus ainsi pendant de longues, années et je devins à la fin le spectre que vous voyez et qui n'a plus rien de la sensibilité humaine. Ce qui mit le comble à mes maux, c'est que j'avais perdu dans ces années de torture, et le génie créateur de l'artiste, et l'inspiration du poète, et même l'union intime avec Dieu, qui m'avait soutenue autrefois.

« Tout était, en moi et autour de moi, vide comme le chaos. — Je me livrais seulement à l'étude avec une ardeur effrayante, parce qu'elle pouvait me donner quelques instants d'oubli. — Puisse toute femme être préservée de pareilles souffrances !

« Enfin le jour où l'indifférence avait remplacé en moi toute force éteinte, toute vigueur, tout sentiment, je sortis du triste pays où le ciel n'a jamais un sourire ; — j'en sortis avec un cœur fatigué et une intelligence épuisée, comme les Israélites de la terre de servitude.

« Voilà le récit de mes peines. Elles sont finies maintenant, car je ne vis plus de la vie des autres. Je vis au sein des glaciers déserts et des fleurs dont le parfum ne dure qu'un jour. — L'homme auquel a appartenu mon existence a terminé la sienne en défendant son pays, envahi par l'étranger. Moi aussi, — je le sens, — j'irai bientôt me reposer au sein de cette paix

des cieux vers laquelle mon cœur perpétuellement soupire. »

Longtemps nous restâmes muettes l'une et l'autre, et la brise embaumée qui souffla sur nos fronts sembla emporter nos douloureuses pensées.

## XLI

Le soleil a disparu derrière les montagnes, et un bandeau de pourpre marque encore sa trace à l'horizon, sur le lac de Thun. Tous les bruits s'apaisent dans la vallée. Le silence d'une nuit radieuse est à peine troublé par quelques cris joyeux qui s'élèvent à de longs intervalles des villages voisins, par le tintement de la cloche des troupeaux, par de suaves chants des Alpes. On voit briller dans les blés déjà forts, et qui ondulent comme une mer doucement agitée, des vers luisants rampant silencieusement dans les sillons rafraichis. La cime des noyers, au feuillage azuré, qui bordent le Hœheweg, et qui s'allongent jusqu'aux vieux murs du château d'Interlacken, se balance mollement au souffle de la brise du soir.

Splendide et calme, comme une vierge solitaire qui

rêve dans la paix des nuits, s'élève la Jungfrau, couverte des voiles d'albâtre dont l'enveloppent les neiges éternelles. Le pâle reflet de la lune, qui se lève derrière le Breitlauinen, l'éclaire déjà d'une lueur timide, dont le charme est fantastique. Sur son front de reine brille une étoile d'or, couronne plus splendide que le diadème des rois de l'Inde rayonnant des diamants de Golconde.

Mon âme ravie de ce spectacle magique s'abîme dans une extase délicieuse. Rêver ainsi, sous ce ciel pur, au milieu de ce calme et de cette nature enchantée, n'est-ce pas oublier tous les soucis douloureux, toutes les vaines agitations de l'existence? N'est-ce pas se plonger dans un calme bienfaisant au sein duquel s'éteignent les tempêtes qui bouleversent, hélas! sans cesse le cœur de l'homme? N'est-ce pas se distraire un moment des blessures du passé et des préoccupations de l'avenir? Sans doute on ne peut, dans ce ravissement si doux, méconnaître les devoirs qui nous appellent au combat. Mais entre les luttes de la veille et celles du lendemain, n'est-il pas nécessaire de retremper un instant les forces de son intelligence et de son cœur dans la contemplation des grandeurs de la création?

Les siècles qui nous ont précédés semblent avoir ignoré ces sentiments qui jouent un si grand rôle dans notre vie. Quand ils parlent du monde extérieur, c'est

en passant, avec une sorte d'indifférence. Si Virgile regrette les champs de sa patrie, enlevés par des vétérans avides, il ne dit qu'un mot de leurs beautés :

Et qualem infelix amisit Mantua campum  
Pascentem niveos herboso flumine cycnos <sup>1</sup>.

L'auteur d'*Esther* n'insiste pas plus sur des impressions analogues :

O rives du Jourdain ! o champs aimés des cieux  
Monts sacrés fertiles vallées!.....

Du poète des *Georgiques* au chantre de *Phèdre*, comme le sentiment qui nous fait admirer la création s'est peu développé dans l'humanité ! Ce phénomène inexplicable au premier coup d'œil est, au fond, facile à comprendre. Les hommes des anciens temps étaient absorbés par l'action, par la lutte contre une nature sévère non encore domptée, par les agitations d'un ordre social dont les tempêtes ne laissaient aucun loisir à la rêverie. Au milieu des villes en flammes, des cris des victimes, des éclats du clairon, des chants de la bataille, du hennissement des coursiers, où trouver le calme nécessaire pour se rendre compte des harmonies et des beautés du monde extérieur ? C'est à peine si, en vingt siècles, il se rencontrait un homme

<sup>1</sup> Viens dans les champs ravis à ma chère Mantoue  
Où le cygne argenté sur les ondes se joue.

assez puissant qu'on nommait « un dieu, » pour donner ce loisir à quelques bergers de Parthénope :

O Melibæe, Deus nobis hæc otia fecit<sup>1</sup> !

Cependant, après Auguste, les portes de bronze du temple de Janus roulaient de nouveau sur leurs gonds sonores; Bellone faisait entendre ses furieuses clameurs, les barbares, couverts de la peau du taureau sauvage, se précipitaient sur les villes florissantes, le fer croisait le fer, l'insulte répondait à la menace, tous s'armaient de la flamme et du glaive... puis, dans cette nuit sinistre du moyen âge, on voyait s'allonger autour des cités du midi, livrées à l'incendie, de longues processions de moines; les barons couverts de cuirasses massives marchaient à la croisade en ébranlant le sol sous le pas de leurs coursiers, l'Occident se précipitait comme une avalanche furieuse sur l'Orient épouvanté, tandis que le bâton retentissait sur le dos courbé des serfs abâtardis...

Aujourd'hui, l'orage semble gronder moins furieux aux oreilles de l'humanité. Après tant de combats sans fin, tant de luttes acharnées, tant de sang versé, tant de serments méconnus, tant de déceptions cruelles, elle cherche au sein des montagnes splendides, sur la rive des fleuves azurés, dans les forêts ombreuses,

<sup>1</sup> VIRGILE, *Églogues*.



dans les grottes tapissées de mousse, sur le bord des cascades et des torrents, dans les vallées fleuries, dans les sentiers qui entourent les coteaux, un peu de soulagement à ses longues douleurs, un peu de repos après tant de voyages et de batailles. Comme un pèlerin qui revient s'asseoir après bien des années au foyer paternel, elle a besoin d'impressions et de sentiments plus doux pour oublier les siècles follement dépensés, les barbaries insensées et les rivalités fratricides.

Aussi, une faculté nouvelle paraît-elle se développer dans le cœur du genre humain. Ce cœur de bronze s'attendrit à la vue des miracles prodigués par Dieu à ses enfants. La merveilleuse beauté des fleurs le touche, la splendeur des cieux l'attendrit, la grandeur des monts l'émeut profondément.

O cœur de l'homme, si longtemps rebelle aux conseils de la justice et de la miséricorde, vas-tu enfin t'ouvrir à la voix céleste qui parle dans la nature des bontés infinies de l'Éternel? Vas-tu cesser de voir dans cet univers, que tu pourrais embellir et féconder, autre chose qu'un champ funèbre, arrosé de sang et de larmes?

Le jour prédit par les sublimes voyants d'Israël, où l'épée doit tomber des mains, où le glaive doit être transformé en charrue, où l'agneau cessera de redouter la fureur des loups, est-il enfin arrivé? La grande ex-

piation est-elle terminée, l'immense hécatombe qui pouvait seule apaiser le ciel est-elle complète? Le fera-t-il achevé sa tâche? Les castes cesseront-elles bientôt de se disputer les lambeaux sanglants de l'espèce humaine? Les sacerdoces croiront-ils l'esprit de paix prêché par l'Évangile?

O Dieu, puisque l'homme commence à comprendre, après tant d'épreuves, la magnificence du temple dont tu l'as créé pontife, la grandeur du royaume dont tu l'as fait souverain, donne-lui une âme digne de sa destinée, une âme nouvelle, délivrée des instincts féroces, des basses cupidités, des appétits sans règle, une âme vraiment chrétienne enfin!

Cependant je prêtai l'oreille aux bruits mystérieux de la nuit. De temps en temps, un oiseau caché dans les buissons jetait à la brise quelques notes harmonieuses, et l'Aar caressait sa rive avec un doux murmure.

## XLII

Seule, par une belle matinée de juin, je vogue en silence sur les flots limpides du lac de Thun. Une

toile bleue, à peine agitée par la brise, me protège contre les ardents rayons du soleil, qui brille dans l'onde, où scintillent les poissons argentés. Le coude appuyé sur une table posée au milieu du bateau, je contemple en silence ces beaux rivages, ces chalets élégants dominés par les arbres, et qui s'élèvent entre les montagnes et les eaux; — ou bien, de temps en temps, je tire de la cythare quelques accords mélancoliques. — La barque s'arrête tout près d'une cascade qui se précipite dans le lac. Je gravis un sentier étroit, coupé de nombreux ravins, qui serpente dans un bois de hêtres séculaires. Les sapins élancés, les houx aux feuilles métalliques, les cytises dorés et les myrtilles noires tapissent les pentes du Béatenberg. Sur la tige du rhododendron ferrugineux se balancent les papillons d'azur. Le serpolet répand dans les airs son agreste parfum. Les flancs de la montagne sont creusés par de nombreux torrents.

Lorsque j'arrivai à la grotte, demeure d'un solitaire des anciens temps, je n'y trouvai d'autre trace de son séjour que des débris de murailles écroulées, et deux cavernes rapprochées, s'enfonçant dans le sombre rocher. Leurs voûtes naturelles s'arrondissent comme des portiques. Dans la plus basse roulent avec fracas les eaux abondantes du Béatenbach. Elles sortent de la profondeur du souterrain où règne la nuit éternelle. Je m'assis à l'entrée du vaste portail, à côté des

flots mugissants du torrent. Je contemplais à mes pieds le miroir limpide du lac, et au delà le Greberen, le Morgenberhorn et les glaciers immaculés perdus dans les nuages. A cette même place était venu un jour se reposer le premier apôtre de l'Évangile dans cette contrée guerrière de l'Helvétie. Saint Bêat s'établit au sein de cette nature magnifique, pour prêcher la foi chrétienne aux sauvages montagnards des Alpes.

Le christianisme pénétrant dans l'Helvétie eut pour adversaires deux grands systèmes religieux qu'on a l'habitude de confondre, et qui, pourtant, diffèrent essentiellement. Le mot paganisme est une expression vague, qui caractérise toutes les religions antérieures à Jésus-Christ, religions qui variaient selon l'origine et le génie des peuples. Quoique les formes du polythéisme fussent infiniment compliquées, on peut les ramener à deux principales, qui comprennent une multitude de théories secondaires. Dans l'Inde, autant que nous en pouvons juger par les hymnes du *Rig-Véda*, l'humanité adora la nature dans les temps les plus anciens. La nature, dans ce merveilleux pays, a une énergie et une fécondité capables d'étonner, de ravir les imaginations. Le regard se perd tantôt sur la mer riante du Bengale, tantôt sur une végétation d'une richesse éblouissante. Les montagnes de l'Himalaya, éternellement couvertes de neige, ajoutent à la grâce du paysage des aspects d'une majesté grandiose.

L'homme, au sein de tant de prodiges, sent sa petitesse et son néant; il est porté à voir dans le monde extérieur quelque chose de divin. L'éclair qui fend la nue lui semble le regard de l'Éternel, de l'incompréhensible Brahma<sup>1</sup>; le rayon du soleil est un sourire céleste; les murmurantes forêts agitées par le souffle des tempêtes, le Dieu qui secoue sa chevelure; l'éternelle jeunesse de la création, sa vie inépuisable. Comment pourrait-on adresser ses adorations à l'homme, quand on compare son existence faible et misérable à celle d'une nature dont la beauté paraît immortelle.

S'il est des contrées où elle produit de telles impressions, il en est d'autres où l'humanité est la première merveille qui attire les regards. Là le monde visible n'a pas cette splendeur accablante, et l'homme remplit tout de son indomptable activité, de son invincible énergie. On dirait qu'il est le centre de l'univers. En Grèce, par exemple, la nature n'a plus les magnificences de l'Orient. Là, plus de ces fleuves immenses qui ont quelque chose de la majesté de l'Océan. L'Achéloüs, l'Alphée, le Pénée, l'Eurotas, le Pamisus, le Céphise, sont des torrents si on les compare au Gange, au Sind, au Brahmapouttra, au Godavéry, à la Nerbadah, au Kavéry. Le Parnasse, l'Hélicon, le Ci-

<sup>1</sup> Qui se manifeste par la Trimourti composée de Brahmâ, Vichnou et Siva.

théron, le Taygète, l'Hymette, sont des collines à côté des Gates, du Nilgherri, des monts Vindhya. Chez les Hellènes, l'homme est au premier plan. Toute la force divine semble, en quelque sorte, concentrée dans le génie humain, dans la bravoure virile du citoyen et du soldat. La majesté de Jupiter brille sur le visage du vieux Nestor « qui avait vécu trois âges d'homme » et sur le front d'Agamemnon, « pasteur des peuples. » Le bras de Mars n'est guère plus redoutable que celui de Diomède et d'Ajax, fils de Télamon. Hélène, aux yeux mêmes des vieillards de Troie, paraissait presque aussi belle que Vénus.

Les Romains, qui professaient comme les Grecs le culte des héros, désapprouvaient toute religion fondée sur un autre principe. Quand ils s'emparèrent de la Gaule et de l'Helvétie, ils y trouvèrent un système religieux très-différent de celui qu'ils avaient adopté. Les Druides, qui en étaient les chefs, formaient une vaste et puissante corporation sacerdotale, assez semblable aux Brahmanes de l'Inde, aux mages de l'Irân et aux prêtres de l'Égypte, dont l'autorité s'étendait depuis les rives de la lointaine Bretagne<sup>4</sup> jusque dans les vallées de l'Helvétie. Les chefs sauvages des *clans*, malgré leur amour de l'indépendance, courbaient la tête devant ces pontifes vénérés. Rien n'eût été plus antipathique au

<sup>4</sup> L'Angleterre et l'Écosse.

génie de la Grèce et de Rome qu'une caste de prêtres aussi fortement organisée, institution tellement orientale, qu'on est surpris de la retrouver aux extrémités de l'Occident. Il est encore plus étonnant de voir les membres des collèges druidiques comprendre l'adoration de la nature comme les brahmanes de la presque île indienne.

Cependant, à côté des analogies, existent aussi des différences notables. Si la religion hindoue est un culte rendu à la création parée de tous ses charmes, le druidisme adore une nature sauvage et terrible. Il a grandi au bord des sombres golfes de l'Armorique, dans les tristes forêts de la Gaule, sur les pentes glacées des Alpes. Dès qu'on essaie de séparer les religions de l'antiquité du sol et des circonstances qui leur ont donné naissance, on n'en comprend plus le véritable caractère. Le fétichisme africain ne s'explique-t-il pas par la situation des tribus abruties de ces vastes contrées où l'animal, roi du désert, répand partout la terreur et la mort?

Le druidisme n'est pas, comme le paganisme hellénique, un culte d'artistes. Ce que les Grecs adoraient, c'était le beau tel qu'il se révèle dans l'humanité. Mais le beau ne fait pas seul la grandeur de l'âme. Il existe même des idées plus propres à notre perfectionnement. Or le druidisme n'a pas été privé des inspirations qui constituent une religion forte

et puissante. S'il n'a pas produit des Phidias, des Praxitèle et des Zeuxis; si ses grossiers *dolmen* et ses rudes *men-hir* ne rappellent guère la Vénus de Milo et l'Apollon du Belvédère, il a fait des âmes intrépides qui souriaient à la mort, et des soldats héroïques qui se jetaient la poitrine nue sur l'invincible épée des légions romaines, parce qu'ils dédaignaient les cuirasses et les boucliers comme indignes de leur valeur. Ces barbares aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aussi turbulents que l'azur des mers, dont la peau était plus blanche que celle des matrones romaines, résistèrent avec une intrépidité sans égale aux conquérants du monde. Les Romains essayèrent dans l'Helvétie une défaite aussi terrible que celle que leur fit subir Hermann<sup>1</sup> dans la forêt de Teutoburg, et le nom de Divicon devint pour eux aussi redoutable que celui du chef des Chérusques.

Quel était donc le sentiment qui transformait en héros les disciples du druidisme?—Une foi absolue en l'immortalité, telle que Rome et la Grèce ne l'ont jamais eue. Dans le temps où César plaisantait dans le sénat sur les destinées éternelles<sup>2</sup>, les Celtes faisaient des marchés qui ne devaient avoir leur effet que dans l'autre monde. Aussi, quand ils étaient unis, les Gaulois

<sup>1</sup> Nommé Arminius par les Romains.

<sup>2</sup> Voy. SALLUSTE, *Catilina*.



semblaient-ils invincibles. Un de leurs *brenn*<sup>1</sup> pénétra jusqu'à Rome, entreprise dans laquelle échoua depuis le vainqueur du Tessin, de la Trébie, de Trasimène et de Cannes. S'il n'avait pas su fomenter habilement leurs divisions, César n'aurait pu les vaincre<sup>2</sup>. La gloire éternelle du druidisme aux yeux de la postérité sera d'avoir créé et d'avoir entretenu parmi les peuples soumis à son empire cette énergie qui était le meilleur rempart de l'indépendance nationale. Les druides eux-mêmes, loin d'essayer, comme tant de corporations sacerdotales, de captiver la faveur de l'étranger, ont fait toujours une opposition invincible à ses projets d'asservissement. Pas un soulèvement n'a eu lieu dans les pays celtiques sans qu'ils en aient été l'âme, sans qu'ils leur aient fourni l'inspiration et les conseils.

Un autre caractère non moins remarquable de ce grand système religieux est le respect de la femme, respect si rare dans les religions païennes, qui consacraient tous les genres d'oppression. Les druides, au lieu de la considérer comme un instrument de plaisir, voyaient en elle quelque chose de divin et de prophétique. C'est sur la terre druidique que sont nées les héroïnes les plus célèbres, les Velléda, les Jeune

<sup>1</sup> Nom donné aux généraux gaulois dont les Romains firent le nom propre de Brennus.

<sup>2</sup> Voy. Am. dée THIERRY, *Histoire des Gaulois*.

d'Arc, les Jeanne Hachette. Les blondes filles de la Gaule, qui laissaient flotter leur longue chevelure aux vents de l'Armorique, sentaient dans leurs cœurs une ardente inspiration patriotique. Leur voix mêlée au murmure des flots annonçait aux *clans* belliqueux de la Gaule le jour de la bataille. Les forêts celtiques cachaient plus d'une Débora prête à entonner le chant de guerre contre les terribles légions de Rome. La femme avait donc tout à la fois le sentiment de sa propre dignité et la conviction d'appartenir à la patrie par les liens les plus étroits, et de l'aimer aussi ardemment que les héros qui mouraient pour elle dans la mêlée.

On ne doit pas s'étonner, après ce que nous venons de dire, que le christianisme ait trouvé tant de sympathie dans les pays druidiques, tandis que le paganisme gréco-romain résista pendant trois siècles aux prédicateurs de l'Évangile. La religion de l'esprit blessait profondément tous les instincts artistiques du génie grec, qui ne pouvait s'habituer à substituer aux formes idéales de ses divinités la croix sanglante qui avait sauvé le monde. Cet odieux gibet faisait horreur aux adorateurs de la beauté. Mais ces répugnances n'existaient nullement chez les peuples celtiques. Les insulaires de la Bretagne, les montagnards de l'Helvétie et les rudes habitants de la Gaule considéraient la mort endurée avec énergie comme le couronnement de toute existence vraiment virile. La croix était donc

pour eux l'expression saisissante de leurs convictions les plus chères. Habités à une vie de lutttes contre la nature et contre l'ennemi, le christianisme leur paraissait à peine assez sévère. Etrangers aux passions sensuelles des climats brûlants, toujours préparés à la mort des combats, profondément pénétrés du sentiment de l'immortalité, aucune race n'était mieux préparée à recevoir la religion chrétienne qui réalisait tous ses pressentiments. D'ailleurs, la foi nouvelle persécutée par la politique de Rome, avait, à cause de cela, un attrait particulier pour les vaincus. Ils étaient heureux d'échapper à la domination romaine dans le sanctuaire de la conscience, et au lieu de brûler leur encens devant les autels des dieux du Capitole, d'écouter dans les retraites inaccessibles des forêts quelque prédicateur de Christ, venu des contrées lointaines.

En vain les maitres du monde voulurent-ils effrayer les populations celtiques, en faisant à Lyon, entre la Gaule et l'Helvétie, une terrible exécution de chrétiens. L'intrépidité de Pothin, l'évêque chargé d'années, le gracieux héroïsme de l'esclave Blandine et des autres martyrs, accrurent la popularité de l'Évangile aux yeux d'hommes qui regardaient le mépris de la mort comme la première des vertus. On s'entretenait au fond de la Gaule, et dans les vallées des Alpes, d'un Dieu qui inspirait à ses adorateurs un courage invincible, et qui promettait à ceux qui savaient mourir

des joies éternelles et infinies. Cette religion était bien la religion des braves. Au milieu des landes de la Bretagne, au bord des lacs des contrées alpestres, on se réunissait, malgré les décrets de Rome, autour des intrépides prédicateurs qui annonçaient « le Dieu inconnu<sup>1</sup>, » le Dieu né de la femme, le Dieu qui avait vaincu la mort et promis la résurrection. Appuyés sur leurs lances solides, les vieillards sortaient de leurs cabanes pour contempler les messagers évangéliques qui leur montraient le ciel. Les guerriers applaudissaient au courage qui leur faisait braver le courroux de Rome, dont le pouvoir était toujours exécré au fond des cœurs. Les enfants admiraient la douceur de leur parole, et les femmes et les jeunes filles les entendaient parler avec ravissement de Marie, trouvée digne de porter dans son sein le Rédempteur du monde. Ces mystères, qui révoltaient la philosophie dédaigneuse de Rome et d'Athènes, charmaient la simplicité des races primitives. Elles se passionnaient pour les merveilleux récits qui leur racontaient les souffrances et les prodiges du Fils de l'homme.

La religion druidique inspirait sans doute une grande énergie, mais, — et c'était là son côté faible, — elle ne faisait rien pour la consolation des douleurs humaines. Elle supposait un peuple de héros

<sup>1</sup> Παῦλος... ἔφη, ἄνδρες Ἀθηναῖοι... εὗρον βωμὸν ἐν ᾧ ἐπιεγέγραπτο, ἄγνώστῳ θεῷ. (*Actes des Apôtres*, xvii, 23.)

que la souffrance ne pouvait jamais atteindre. Or, toute religion qui mutile notre nature, périclète par la violence qu'elle lui impose. Les sectateurs du druidisme devaient donc désirer instinctivement un culte nouveau qui, sans énerver l'homme, endormit les blessures de son cœur. — Le christianisme avait ce double caractère. Il était fort, mais il était tendre. Il montrait un libérateur priant sur la croix pour ses bourreaux, songeant en même temps à sa mère désolée et à son disciple bien-aimé. — Il devait vaincre, parce qu'il était supérieur par la raison, et qu'il satisfaisait la sensibilité. Aucune force humaine ne pouvait arrêter son triomphe au sein des populations druidiques. Aussi, des rochers de l'Ecosse aux sommets des Alpes<sup>1</sup>, la croix brilla-t-elle bientôt comme un phare lumineux qui devait éclairer les peuples dans les routes de l'avenir.

Malheureusement nous n'avons que des traditions très-vagues sur les premiers prédicateurs de l'Evangile au sein des populations celtiques. Quant à ce qui regarde l'Helvétie, les renseignements légendaires sont beaucoup plus nombreux que les documents véritablement historiques. Il est cependant positif qu'un reflet de la lumière que l'Eglise orientale répandait

<sup>1</sup> Il paraît que le druidisme avait dans les Alpes une forme plus indépendante qu'ailleurs et qu'il n'y existait pas de corporations sacerdotales.

dans le monde, brilla sur les montagnes alpestres <sup>1</sup>. Un écrivain grec distingué, l'évêque Irénée, consolida dans la ville importante de Lugdunum (Lyon) l'œuvre des premiers ouvriers évangéliques. De Lyon les doctrines de notre Eglise se répandirent dans toute l'Helvétie.

La légende de saint Bêat permet, au milieu d'un tissu de fables romaines, de retrouver la trace de ces mémorables événements. Cette légende constate l'origine orientale de l'Eglise helvétique. C'est à Antioche que le Breton Suetonius reçoit le bienfait de la foi. Du reste, nous avons fait remarquer que les Bretons ont été, dans l'origine, en union intime avec l'Eglise d'Orient, et qu'il a fallu les efforts d'une longue et astucieuse politique pour leur faire subir le joug de Rome. Les prédicateurs les plus célèbres de l'Helvétie, les Justus, les Gall, les Lucius, les Fridolin, les Magnoald, les Sigisbert, étaient, comme Suetonius, nés sur le sol de

<sup>1</sup> - L'ÉGLISE CHRÉTIENNE D'HELVÉTIE, dit très-bien M. Dagnet, A UNE ORIGINE HELLÉNIQUE. Vers le milieu du second siècle deux prêtres grecs d'Asie, Irénée et Pothin, disciples illustres des apôtres, avaient apporté le christianisme dans les Gaules. De Lyon et de Vienne, où les deux missionnaires s'étaient établis, le christianisme se propagea dans les provinces voisines, à Genève entre autres et à Augusta Rauracorum villes alors très-florissantes. Dans le même temps ou un peu plus tard des communautés chrétiennes s'élevaient dans d'autres villes de l'Helvétie, Noviodunum, Aventicum, Vindonissa, Octodure, Curia. - (DAGUET, *Études sur l'histoire littéraire de la Suisse*, dans la *Revue suisse*, tome IX.)

la Grande-Bretagne. Iona et Bangor, qui n'ont pas eu, comme Rome, des historiens intéressés à les exalter, possédaient une foi plus vivante que la cité des Césars. L'Eglise libre des Bretons et des Scots a fait plus pour la conversion de l'Europe centrale que tous les missionnaires de la papauté. On pouvait dire des ouvriers évangéliques de la Bretagne ce qu'on a dit de Colomban : « Il sentait brûler dans son cœur le feu que le Seigneur est venu apporter sur la terre <sup>1</sup>. » Mais cet infatigable prédicateur avait enseigné à son disciple Gall, qu'en honorant Rome, il fallait respecter « la singulière prérogative de l'Eglise de Jérusalem <sup>2</sup>, » et il ne craignait pas d'exhorter l'Eglise établie dans la capitale de l'empire romain à se préserver de l'antique corruption de cette cité fameuse. Telle était encore, au sixième siècle, la liberté bretonne apprise à l'école des Orientaux.

Les chrétiens n'eurent pas seulement à lutter contre le druidisme, car les invasions successives dont l'Helvétie fut le théâtre y introduisirent d'autres systèmes religieux.

L'Helvétie vit des peuplades italiotes chercher, 600 ans avant Jésus-Christ, un asile dans les vallées au-dessus desquelles le Rhin prend sa source. Si l'on

<sup>1</sup> Ignitum igne Domini desiderium (Dom MABILLON, *Acta*, p. 9).

<sup>2</sup> Salva loci dominicæ resurrectionis singulari prærogativa (*Colomb. vit.*, § X).

en croit des traditions locales, d'autres émigrés, venus du septentrion, des Frisons ou des Scandinaves, « chassés par la famine et l'inondation, » se seraient fixés sur les bords du lac des Quatre-Cantons. Deux frères, Switer et Swen, auraient été les fondateurs de Schwytz, et l'émigration, franchissant le Brünig, aurait porté ses dernières colonies dans l'Oberland bernois. Mais sans recourir à ces traditions obscures, il n'est pas difficile de montrer le rôle considérable qu'ont eu, dans l'histoire de l'ancienne Helvétie, les institutions et les idées germaniques. A l'époque de l'invasion des barbares, les Alemans, puis les Burgundes, enfin les Goths, et en dernier lieu les Francs, se répandirent comme un torrent sur les territoires occupés par les populations celtiques et latines. Ils fournirent ainsi à la Suisse son dernier élément constitutif, et maintenant encore on distingue dans la Confédération trois langues et trois races, qui constituent, par une union qui devient chaque jour plus intime, l'originalité et la force du peuple helvétique, petit par le nombre, mais grand par les idées et la puissance expansive de la liberté.

Les croyances que les tribus germaniques apportèrent en Helvétie n'étaient pas sans analogie avec les traditions celtiques. La théologie druidique rappelle, en effet, tout à la fois les théories de l'Inde et les dogmes scandinaves. Les trois grands dieux de la



Gaule, Teutatès, Taranis et Hésus, font songer à la trinité nationale des Germains, qui rangent aussi sous ses lois un peuple invisible de géants, de fées et de nains. Dans la cosmogonie, l'univers, comme le disaient les druides, passe par une suite de créations et de destructions, et la terre est représentée comme un animal gigantesque.

Les trois dieux principaux des Germains étaient Wodan, l'Odin des Scandinaves, Donar<sup>1</sup> et Saxnot<sup>2</sup>. Quand saint Colomban et ses compagnons visitèrent les bords du lac de Constance, ils trouvèrent à Bregenz une chapelle profanée par les barbares, dans laquelle on avait dressé trois idoles d'airain : « Ce sont nos anciens dieux, disaient les païens, dont la protection nous a conservés, nous et nos biens, jusqu'à ce jour. »

Ces dieux des forêts germaniques trouvèrent dans le moine célèbre que nous venons de nommer, et dans ses disciples, des adversaires infatigables. Colomban n'eut pas, dans ses missions de la Gaule et de l'Helvétie, le don de plaire aux partisans de Rome. M. Daguët l'atteste : « l'Eglise scotique, qui, par ses origines, se rattachait au vieux christianisme d'Orient, à l'Eglise grecque, se distinguait par un certain esprit d'indépendance qui fut souvent un objet de scandale pour

<sup>1</sup> Le Thor des Scandinaves.

<sup>2</sup> Appelé aussi Zéo et Ty-len, le Tyr de la Scandinavie.

les évêques *orthodoxes* de la Gaule et pour les archevêques saxons de Canterbury. « Nous, écrivent ces derniers aux habitants de l'île d'Erin<sup>1</sup>, nous, députés du saint-siège apostolique dans les régions occidentales, nous avons cru follement à la réputation de sainteté de votre île; mais, nous le savons aujourd'hui, vous ne valez pas mieux que les Bretons. Le voyage de Colomban dans la Gaule... nous en a pleinement convaincus<sup>2</sup>. »

Les services que les prédications de Colomban rendirent au christianisme dans la Gaule franque ne purent faire oublier aux prélats gaulois l'attachement de ce moine célèbre et de ses amis aux coutumes orientales de l'Eglise bretonne.

L'infatigable Colomban dut tourner son activité vers l'Italie et vers l'Helvétie. Il fonde d'abord Bobbio, dans les Alpes cottiennes, et vient en Suisse vers l'an 610. Il n'y reste que trois ans; mais le pays des Alemans, jusqu'alors inculte et presque idolâtre, est transformé par son passage. Malheureusement le zèle impétueux du prédicateur irlandais l'expose aux ressentiments de Gunzo, duc d'Alemanie. Il est obligé de fuir; mais son œuvre ne doit pas périr avec lui. Gall sera après

<sup>1</sup> L'Irlande.

<sup>2</sup> DAGUET, *Études sur l'histoire littéraire de la Suisse*, — Les grands missionnaires de l'Irlande.

lui l'apôtre des Alemans et le fondateur de l'Eglise alemanique.

Les constitutions de Colomban ont sans doute les vices essentiels de toutes les institutions monastiques, qui sont toujours les mêmes en Orient comme en Occident. Cependant, dans ses sermons, dans sa correspondance, se montrent parfois l'esprit chrétien et les souvenirs de l'antique indépendance orientale.

« Ne croyons pas, dit-il, qu'il nous suffise de fatiguer de jeûnes et de veilles la poussière de notre corps, si nous ne réformons aussi nos mœurs. Macérer la chair, si l'âme ne fructifie pas, c'est labourer sans cesse la terre, et ne lui point faire rapporter de moisson<sup>1</sup>. »

Les chrétiens irlandais, comme les orientaux, célébraient la pâque avec les Juifs. Colomban défend, auprès du pape Grégoire I<sup>er</sup>, les habitudes de l'Orient :

« Croit-on qu'après tant d'auteurs que j'ai lus, je puisse me contenter de cette sentence des évêques : « Vous ne devez pas faire la pâque avec les Juifs ? » L'évêque (de Rome) Victor disait la même chose. Mais aucun des évêques orientaux ne l'a voulu admettre. Et nos savants et philosophes hibernois, les plus habiles en matière de comput et d'astronomie, n'ont fait qu'en rire<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Voy. GUIZOT, *Histoire de la civilisation en France*, II, 144-147.

<sup>2</sup> *Bibliothèque des Pères*, XII, 32.

Si les Irlandais ne faisaient *que rire* des décrets du « vicaire de Dieu, » on s'explique l'antipathie que certains prélats du continent leur montrèrent tant de fois. M. Daguët, qui veut prouver à M. Michelet que Colomban n'était pas « un précurseur de la réforme au septième siècle, » avoue que « le missionnaire était un fils hétérodoxe de l'Eglise romaine<sup>1</sup>. » N'écrivait-il pas à Boniface IV : « *Le pouvoir ne vous demeurera qu'aussi longtemps que la droite raison vous soutiendra* ? »

Gall, disciple de Colomban, infatigable défricheur et prédicateur zélé, fit de sa cellule un atelier d'agriculture au sud-est de la mer de Souabe ou Bodensee<sup>3</sup>. Mang ou Magnoald, devenu après la mort de Gall premier gardien de la cellule de la Steinach, fut l'évangéliste du Vorarlberg et de la Bavière<sup>4</sup>. Malheureusement, dans les institutions monastiques, le zèle et l'activité n'ont pas une longue durée, et sont vite remplacés par un sensualisme vulgaire et un quiétisme plus ou moins grossier.

L'union du christianisme et du génie celtique pro-

<sup>1</sup> *Histoire littéraire de la Suisse* dans la *Revue Suisse*, tome X.

<sup>2</sup> Tamdiu potestas apud vos erit, quamdiu recta ratio permanserit. (*Biblioth. des Pères.*)

<sup>3</sup> Le lac de Constance.

<sup>4</sup> On trouvera des détails plus étendus sur les moines irlandais en Helvétie dans le savant travail de M. DAGUËT, *Études sur l'histoire littéraire de la Suisse*, — Les grands missionnaires d'Irlande.

duisit d'heureux résultats. Sans doute la barbarie, avec son impétuosité sans règle, opposa bien des obstacles au triomphe des idées évangéliques; mais les barbares de la Gaule et de l'Helvétie avaient un fond de générosité, d'indépendance dans le caractère, de mépris du danger, de dédain de la vie, qui les rendait singulièrement propres à subir l'action des principes héroïques de l'Évangile. Excessifs en tout, ils avaient sans doute de grands vices, mais ils étaient capables de vertus extraordinaires, de dévouements sublimes, d'une abnégation qui ne reculait devant aucune espèce de sacrifices. Ces dispositions produisirent un des phénomènes les plus remarquables de l'histoire, je veux parler de la chevalerie, institution dans laquelle se retrouvent tout à la fois des éléments chrétiens et barbares. Une inspiration évangélique pouvait seule faire naître chez des hommes de guerre la pensée de se dévouer au service des pauvres et des opprimés. Mais à cette idée, dont le christianisme reconnaît la légitimité, il s'en joignait d'autres, qu'il lui serait plus difficile d'avouer. L'extermination des infidèles ne rappelle-t-elle pas mieux le génie farouche des religions druidiques et germaniques, que le culte pacifique révélé au monde par le Sauveur miséricordieux? Ces fiers croisés qui entraient dans Jérusalem avec le signe de la rédemption sur l'épaule, et qui s'y baignaient dans des flots de sang, ne sont-ils pas les

dignes fils de ceux qui faisaient, dans les forêts de la Gaule et dans les vallées de l'Helvétie, tant de sacrifices abominables, et qui chantaient ce terrible refrain :

Nous boirons la cervoise en leurs crânes fumants  
L'autel de Teutatès accepte nos serments<sup>1</sup> ?

Quant au *culte* de la femme tel que la chevalerie le comprenait, on doit le considérer bien plutôt comme une tradition celtique et germanique, que comme une idée évangélique. Sans doute, l'Évangile enseigne le respect de la femme et sanctionne les droits de l'épouse et de la mère; mais il n'a jamais appris au monde cette adoration de notre sexe que la chevalerie a sanctionnée, et qui se manifeste avec toutes ses excentricités les plus folles dans le culte que le moyen âge a rendu à Marie<sup>2</sup>. Cette idée se rattache aux plus antiques croyances des races barbares. Complètement inconnue à la civilisation gréco-romaine, elle donne à l'histoire des peuples chrétiens depuis les temps chevaleresques un caractère romanesque fortement prononcé.

Pour bien apprécier l'influence que le génie cel-

<sup>1</sup> MOLLEVAULT.

<sup>2</sup> Voy. MICHELET, *Histoire de France*; — A. COQUEREL, *Réponse au Dr Strauss*. — Ce dernier écrit contient des réflexions profondes sur le développement et l'origine du culte de Marie.

tique et les traditions druidiques exercèrent en France, dans l'Helvétie et dans la Grande-Bretagne, il est essentiel de remarquer que là où ces éléments ou d'autres analogues ne se trouvaient pas, l'action de l'Évangile sur les populations auxquelles il a été annoncé est restée incomplète. L'Italie, par exemple, n'a pas appris des apôtres de la foi chrétienne la vigueur qui déjà lui faisait défaut à l'époque de la prédication apostolique. Il aurait fallu à ce noble pays non-seulement une foi nouvelle, mais un sang nouveau. Puisse-t-il trouver, dans le saint amour de la liberté et de l'indépendance, cette virilité sans laquelle la gloire même du génie perd sa plus grande splendeur ! Puissent les souvenirs glorieux de ses dernières luttes pour la nationalité être toujours présents devant ses yeux, et les lauriers de Pastrengo, de Goïto, de Rivoli, de Somma-Campagna, de Pizzighétone, de Peschiera, ne pas se flétrir au souffle mortel de l'étranger !

Les éléments celtiques et germaniques qui constituèrent la nationalité de la Suisse, cultivés par la civilisation latine, produisirent des âmes fortes et libres. Le principe de la vie helvétique fut, dès les temps les plus anciens, un amour sincère et profond de la liberté. Aussi, les siècles qui n'ont été pour les autres peuples de l'Europe que des temps de honteuse oppression, ont-ils été pour la Suisse des temps de gloire et de lutte contre l'aristocratie féodale. Les intrépides

montagnards des Alpes ne considéraient pas l'Évangile comme un code de servitude; mais leurs prêtres ayant d'autres idées, ils surent leur résister avec la même fermeté qu'aux baillis autrichiens. Les habitants des cantons primitifs qui, depuis la réforme, se sont montrés en Suisse les dociles instruments de l'ambition des noncés romains, repoussèrent cent fois au moyen âge les prétentions sacerdotales et monacales. Dès l'an 1370, ces cantons, ainsi que ceux qui faisaient alors partie de la Confédération<sup>1</sup>, rédigèrent une convention célèbre, connue sous le nom de *Pfaffenbrief*<sup>2</sup>, dans le but de mettre un terme aux empiétements que se permettait le clergé romain sur leur juridiction. En 1525, les États d'Uri, de Schwytz, d'Unterwald, de Zug, de Lucerne, de Fribourg et du Valais signaient cette déclaration, qui n'était qu'une expression nouvelle des libertés de l'Église helvétique.

« Vu le sommeil du chef du troupeau (l'évêque de Rome), nous, l'autorité séculière... nous défendons le cumul des bénéfices, la vente des sacrements et celle des indulgences. Nous ne voulons plus que les prêtres trafiquent des dispenses de jeûne<sup>3</sup>, ni des permissions

<sup>1</sup> Il y en avait huit.

<sup>2</sup> Voy. A.-E. CHERBULIEZ, *De la démocratie en Suisse*, — Les Églises constituées; — SCHMAUSS, *Corpus juris academicum*, 2345; — BALTHASAR, *De jurib. Hel. circa sacra*, 15.

<sup>3</sup> Ce qu'il y a de remarquable, c'est que plusieurs des graves abus signalés dans cette pièce existent encore aujourd'hui — 1856! —



de se réjouir le dimanche. Plus de testaments dictés par les gens d'Eglise. Plus de courtisans <sup>1</sup>. Plus d'acquisitions faites par les maisons religieuses à l'insu des gouvernements. Nous ne voulons pas davantage laisser opprimer nos sujets par les tribunaux ecclésiastiques... les tribunaux civils et criminels poursuivront dorénavant les délits des prêtres, sans égard à leur caractère sacré. Les baillis de nos seigneuries défendront les pauvres censitaires contre la dureté des percepteurs des couvents. Enfin, sans craindre l'excommunication du clergé, nous voulons que ce corps, qui a été jusqu'à ce jour franc de charges et d'impôts, soit mis sur le même pied que tout le peuple chrétien, et ne berce plus notre simplicité par la prétention à des droits dont il n'est nullement question dans la sainte Ecriture <sup>2</sup>. »

Les faits que nous venons de citer prouvent assez qu'au moyen âge le clergé séculier et régulier montra en Suisse le même esprit que dans le reste de l'Europe. Mais les paysans, au lieu de se résigner à la

dans la plupart des pays catholiques, et même dans les cantons qui les réprouvaient il y a plus de trois siècles.

<sup>1</sup> Étrangers auxquels Rome vendait l'expectative des bénéfices de la Suisse. Oh ! s'il revenait sur cette terre Celui qui a chassé les marchands du temple que dirait-il des hommes qui vendent les messes, les dispenses, etc., leur conscience et leur honneur !

<sup>2</sup> HOTTINGER, *Histoire de la Confédération suisse* (Contin. de J. de Muller), 355.

servitude, comme ils le faisaient partout ailleurs, lutèrent avec vigueur contre la tyrannie des seigneurs ecclésiastiques et des moines. Tandis que l'histoire d'un couvent n'est, la plupart du temps, que la triste litanie des vexations exercées sur des serfs « taillables et corvéables à merci, » c'est en Suisse une légende guerrière, qui raconte les combats à l'aide desquels les campagnards finissent par se débarrasser du joug qu'on faisait peser sur eux au nom de la religion. Je me bornerai à citer un seul exemple, celui du célèbre couvent d'Interlachen.

Ce fut un chevalier de la famille d'Oberhofen qui bâtit ce couvent vers l'an 1130 pour trente moines de l'ordre de saint Augustin. A peine fondé, le monastère se mit sous la protection de l'empereur Lothaire III, qui lui laissa la faculté de choisir l'administrateur de ses biens. En 1198, l'administrateur ou patron, abusant de ses privilèges, l'empereur Henri VI chargea la ville de Berne de protéger les moines sans porter atteinte à leurs nombreuses franchises, qui furent confirmées et augmentées par ses successeurs, et notamment par l'empereur Adolphe en 1295. On voit que l'appui des puissances de la terre ne manquait pas aux cénobites.

Il paraît qu'ils en avaient profité; car ils possédaient à cette époque des richesses considérables. Elles consistaient principalement en droits de patronage et

en biens-fonds, qu'on leur avait légués ou qu'ils avaient acquis des seigneurs ruinés. Le territoire du couvent s'arrondit de plus en plus, et sa domination au pied des Alpes ne tarda pas à devenir incontestée.

La bonne réputation dont jouissait le monastère dans l'origine contribua beaucoup à ses agrandissements. Les institutions monastiques commencent toujours par la ferveur, ferveur qui, malheureusement, a trop ordinairement pour principe les illusions d'un esprit exalté<sup>1</sup>. Mais quand l'estime qu'on leur accorde leur a donné le pouvoir et les richesses, l'enthousiasme religieux fait place à l'ambition, à la cupidité et à l'amour du plaisir. Les choses se passèrent à Interlachen comme dans tous les couvents. Dès 1205, la dureté avec laquelle les moines pressuraient les pauvres paysans, causa un soulèvement. Les énergiques montagnards semblaient mal disposés à subir la tyrannie monacale. Peut-être leur intrépidité aurait-elle brisé un joug abhorré, sans l'intervention du puissant duc de Zähringen, Berthold V, fondateur de Berne. Il accourut avec une puissante armée, battit les insurgés dans la vallée de Grindelwald, et les obligea à subir de nouveau la domination du couvent qui les écrasait.

<sup>1</sup> Les fondateurs d'ordres, Antoine, François d'Assise, Dominique, Ignace de Loyola, Alphonsede Liguori, etc., présentent même de curieux exemples d'hallucinations. (Voir le docteur BRIÈRE DE BOISMONT, *Des hallucinations.*)

Les moines, qui se sentaient très-peu populaires, comprirent la nécessité de s'appuyer sur une puissance étrangère, sans s'inquiéter si cette puissance était l'amie de leur pays. On connaît leur patriotisme. En Suisse, ils ont toujours les yeux tournés vers l'Autriche. Les Augustins d'Interlachen obligèrent leurs vassaux à marcher au secours des Autrichiens, ennemis de leur patrie, à l'époque de la bataille de Morgarten. Mais cette conduite anti-nationale attira sur le couvent la colère des redoutables montagnards d'Unterwald, qui, en 1342, ravagèrent son territoire. Les serfs du monastère virent, dans cette lutte, une occasion de reconquérir leur liberté. Plusieurs villages, Grindelwald, Bœnigen, Iseltwald, Saxeten, etc., conclurent en 1349 une alliance secrète avec Unterwald. Se croyant sûrs du succès, ils se soulevèrent et refusèrent de payer les impôts. Mais les religieux furent délivrés du péril qui les menaçait par l'intervention de Berne et de Soleure. Le général bernois brûla Wilderswyl et plusieurs autres villages, et les insurgés, frappés d'une contribution de guerre, retombèrent sous un joug d'autant plus lourd que la corruption des moines alla croissant avec leurs richesses et leur autorité.

L'union chaque jour plus intime des seigneurs de Berne et du monastère, rendit tellement intolérable la condition des habitants de ces vallées, qu'ils se

réunirent à Eschi, au mois de mai 1445, pour s'entendre sur les moyens de sortir de leur servitude. Les efforts tentés cette année-là contre la domination bernoise ne produisirent aucun résultat; mais le couvent fit quelques concessions. Il admit parmi ses vassaux libres les villages de Grindelwald, d'Iseltwald, de Lauterbrunnen, de Habkern et de Matten.

Après cet arrangement le calme se rétablit, mais le monastère d'Interlachen ne fut pas délivré de toute espèce de soucis. En vain ses richesses s'étaient-elles augmentées, il se plaignait de la pénurie de son trésor. On ne doit pas s'en étonner, car ses immenses revenus ne pouvaient suffire aux excès de tout genre auxquels se livraient les cénobites. Une mince muraille les séparait du couvent des femmes, fondé peu de temps après le leur. Dans l'espace de douze ans, on fit de telles orgies chez les nonnes, que leur maison devint deux fois la proie des flammes. Les religieuses n'étaient pas, du reste, moins obérées que les moines. Les évêques de Lausanne ordonnèrent des visites. Les rapports que firent les visiteurs présentent un tableau naïf, mais peu édifiant, de la vie monastique que certaines gens veulent aujourd'hui idéaliser. En 1439, le concile de Bâle ordonna aussi une visite des deux couvents.

Malgré ces visites et ces avertissements, le désordre financier et moral alla toujours augmentant. Enfin, le

gouvernement de Berne, malgré sa vieille amitié pour le monastère, dénonça à Rome sa conduite scandaleuse en 1473. Cette démarche attira aux religieux une sévère réprimande de Sixte IV. Plusieurs d'entre eux, irrités de cette juste admonestation, quittèrent le couvent, dont ils ravagèrent l'église à main armée en 1474. Dans cette expédition singulière, ils maltrairent et blessèrent plusieurs de leurs anciens confrères. L'intervention des Bernois fut nécessaire pour mettre à la raison ces brigands revêtus du froc des Augustins.

Innocent VIII, dix ans plus tard, prit enfin le parti de séculariser le couvent des nonnes, afin d'enlever aux moines une tentation à laquelle ils ne résistaient jamais, malgré les remontrances de leurs supérieurs. Ce coup d'État ne fit que donner une plus grande publicité à la vie scandaleuse des moines. Plus tard, Berne essaya, mais en vain (1527), de leur donner un tuteur. La réformation devait débarrasser le pays d'un établissement qui le corrompait<sup>1</sup>, et que le peuple nommait un cloaque d'immoralité, *das Hurhuss mit den Buben zu zerstœren trœwende*. Les paysans s'armèrent et menacèrent de détruire le couvent. Le 30 mars 1528 Berne profita des circonstances pour

<sup>1</sup> Voir les ordonnances du gouvernement bernois de cette époque contre les mœurs dépravées de l'Oberland dans l'*Oberland bernois*, tome I<sup>er</sup>, le couvent d'Interlachen.

réunir à son territoire les possessions du monastère<sup>1</sup>.

L'histoire des religieux d'Interlachen donne une idée très-nette de l'état religieux de la Suisse au moyen âge. Le clergé et les moines y affichaient généralement les mêmes prétentions que dans le reste de l'Europe. Mais ces prétentions excitèrent toujours de profondes répugnances parmi les rudes montagnards des Alpes et les laboureurs des vallées helvétiques. Dans beaucoup de cantons, les luttes du peuple contre les couvents, après avoir affaibli inégalement le pouvoir monacal, finirent par causer sa ruine au seizième siècle. Cette révolution ne s'étendit pas aux cantons primitifs. Le luxe y était inconnu et le clergé, du reste fort ignorant, n'y trouvant pas les tentations qu'il rencontrait ailleurs, avait conservé des habitudes assez simples. — Si les populations s'étaient montrées plus d'une fois irritées des prétentions de Rome et des prêtres, elles avaient conservé du respect pour le corps sacerdotal, qui ne leur avait pas enlevé leurs institutions démocratiques, et qui n'affectait pas des allures trop seigneuriales. Aucun évêché n'existait dans ces montagnes, et la pompe de la prélature n'y offusquait pas les regards comme à Lau-

<sup>1</sup> On trouvera l'histoire complète du couvent d'Interlachen avec les détails les plus intéressants, pris aux sources originales dans l'*Oberland bernois*, publié par M. OBER, membre du Grand Conseil de la république de Berne.

sanne, à Bâle ou à Genève. Mais dans les cantons riches, le clergé avait suivi les exemples d'une opulente bourgeoisie et d'une noblesse licencieuse. Nous voyons en 1482 les habitants du territoire de Berne, décimés par la peste, chasser toutes les concubines des prêtres (*Pfaffenhuren*), pour apaiser la colère du Ciel. Le peuple regardait avec raison les prêtres comme les soutiens de l'aristocratie, et désirait se débarrasser d'une autorité qui n'avait pour elle ni la science, ni la moralité. D'ailleurs, dans ces cantons où la culture intellectuelle commençait à se répandre, on comprenait très-bien que les adversaires du sacerdoce invoquassent la parole de Dieu pour obliger à une vie chrétienne ceux qui se prétendaient les ministres de l'Évangile. Il n'en était pas de même à Schwytz et à Altorf. Les rudes habitants de ces pays véritablement primitifs ont toujours regardé les discussions bibliques comme des subtilités qu'il fallait laisser aux gens d'Église. Aussi étaient-ils disposés à porter le fer et le feu chez leurs voisins qui avaient quelque bienveillance pour la réforme, et cela d'autant plus volontiers qu'ils étaient jaloux de l'importance que leurs lumières et leurs richesses leur avaient donnée dans la Confédération. Les déclamations contre Berne et contre Zurich sont loin d'être passées de mode. On les trouve jusque dans *l'Histoire du Sonderbund*, de M. Créteineau-Joly.



Sans doute il était fâcheux pour l'Europe en général, pour la Suisse en particulier, de voir deux Églises rivales ensanglanter le sol par leurs combats. Les écrivains dévoués à l'Église romaine ont prétendu qu'on pouvait réformer la chrétienté sans partager en deux camps la société fondée par le Sauveur. A force d'entendre répéter cette assertion avec le ton tranchant du dogmatisme, quelques intelligences peu cultivées ont fini par l'accepter. Mais l'examen le plus superficiel de l'histoire du moyen âge suffit pour la mettre à néant. Quels efforts n'avait-on pas tentés à l'époque qui précéda le XVI<sup>e</sup> siècle pour réformer le clergé et pour obtenir de la papauté qu'elle renonçât au pouvoir arbitraire dont elle avait fait un si étrange abus! Les conciles de Constance et de Bâle avaient épuisé tous les moyens pour ramener les évêques de Rome à une vie et à des idées plus conformes à l'Évangile et au bon sens. La Suisse avait vu à ses frontières deux grandes assemblées du monde chrétien réunies pour essayer la réalisation de cette œuvre difficile. Dans le concile de Constance tout avait semblé préparer un heureux résultat: un empereur zélé pour le catholicisme jusqu'à faire brûler ses adversaires, des théologiens habiles à dévoiler toutes les ruses de la cour romaine, des orateurs dont la renommée était la gloire des universités. Mais ni Sigismond, ni Pierre d'Ailly, ni Gerson n'obtinrent « du saint-père »

qu'il abandonnât rien de ses prétentions et des ses intérêts. Martin V, nommé par le concile lui-même, parvint, à force d'artifices, à rendre inutiles tous les plans de réforme <sup>1</sup>.

Après le concile de Constance, dont les scènes se renouvelèrent à Bâle, aucune illusion n'était possible. Il était surabondamment prouvé que les peuples seuls pouvaient, par une intervention énergique, obliger leurs chefs spirituels à des sacrifices pour lesquels leur égoïsme montrait une si profonde répugnance. Ceux-ci pouvaient encore à Bâle éviter une révolution en acceptant la réforme.

Mais au lieu de se résigner à des concessions exigées avec raison par l'opinion publique, les papes s'acharnèrent à défendre des abus qui rendaient leur personne aussi odieuse que leur autorité. Les esprits bornés et rétrogrades ne connaissent qu'une politique — la résistance. Mais ces résistances insensées obligent les révolutions à dépasser le but qu'elles se seraient contenté d'atteindre. Les conspirations sans cesse renaissantes du clergé et de l'aristocratie, leur alliance déshonorante avec l'étranger, n'ont-elles pas été la principale cause des excès de la révolution française? Des faits analogues se produisirent au XV<sup>e</sup> siècle. Si Martin V et Eugène IV avaient eu, à Constance et à

<sup>1</sup> On trouvera les détails les plus curieux dans l'excellent ouvrage de M. E. DE BONNECHOSE, *Les réformateurs avant la réforme*.

Bâle, quelques inspirations vraiment chrétiennes, Luther et Zwingli n'auraient pas été possibles. On a souvent accusé ces hommes illustres d'avoir été la cause de tous les maux de la société moderne; c'est l'éternel refrain de ces apologistes vulgaires dont le catholicisme est si fier.

C'est la faute de Rousseau,  
C'est la faute de Voltaire !

Mais l'impartiale histoire se préoccupe fort peu de ces déclamations intéressées. Elle n'a pas de peine à montrer qu'il faut faire remonter plus haut les reproches dont on veut accabler les réformateurs. Un pape incestueux comme Alexandre VI, un politique égoïste et batailleur tel que Jules II, un artiste voluptueux comme Léon X, ont plus travaillé à l'établissement du protestantisme que le zèle pieux de Lefèvre d'Étaples, l'intrépidité de Zwingli, l'éloquence de Luther et la dialectique de Calvin. Les siècles d'oppression légitiment les siècles de résistance. Quand les Bourbons firent triompher en France le pouvoir absolu, ils croyaient rendre la monarchie éternelle, et le ~~troisième~~ <sup>deuxième</sup> successeur de Henri IV périt sur l'échafaud de la place Louis XV. J'en dirais autant des Stuarts. Mais je n'ai à m'occuper ici que de la paupauté. Grégoire VII, en transformant le gouvernement de l'Église romaine en

monarchie despotique, a été le véritable précurseur de la réforme. Une seule chose doit étonner, c'est que des nations chrétiennes aient supporté si longtemps la tyrannie d'un évêque. Je dirai avec fierté qu'une tentative de ce genre n'aurait pas eu en Orient la moindre chance de succès. Aussi les menaces comme les séductions de Rome nous ont-elles trouvés insensibles. Les injures ne nous ont pas fait plus d'effet que le reste. La postérité aura peine à croire que l'Occident a nommé *schismatiques* ceux qui sont restés fidèles à la primitive indépendance du christianisme.

Si la politique de Rome échoua parmi les Orientaux qui connaissaient les traditions antiques et qui se révoltaient à la seule idée d'un évêque-roi, elle réussit mieux ailleurs. En Occident on obtint longtemps la patience des fidèles en leur promettant des réformes qu'on ajournait toujours, et que réclamaient en vain les partisans les plus pieux et les plus éclairés de l'Église romaine, un Bernard, un Gerson, un Pierre d'Ailly. Avec quelle verve, pour ne citer qu'un exemple, l'abbé de Clairvaux ne parle-t-il pas de ces ornements des églises « qui attirent les regards des fidèles, les troublent dans leur dévotion, les ramènent aux cérémonies des Juifs <sup>1</sup> ? » Quant « aux reliques couvertes d'or » le moine éloquent affirme « qu'elles nourrissent les yeux

<sup>1</sup> Dans son *Apologie* à Guillaume de Cluny.

et font ouvrir les coffres-forts. » Combien de fois, dans ses sermons, ne s'élève-t-il pas contre la religion toute matérielle qu'il avait sous les yeux, et ne revendique-t-il pas les droits de la religion « en esprit et en vérité ! » Quel effrayant tableau ne fait-il pas du monachisme ! Tout ce que les réformateurs ont dit plus tard des couvents, ne le trouverait-on pas facilement dans ses écrits <sup>1</sup> ?

Le jour n'était pas éloigné où les peuples les plus éclairés et les plus actifs de la société chrétienne allaient répéter ces éloquents réclames contre une religion dégénérée. Leur colère devait être d'autant plus grande, qu'on les avait plus longtemps trompés.

Telles furent les causes véritables de la réformation, qui ont été tant de fois dénaturées par les défenseurs intéressés de l'ultramontanisme <sup>2</sup>. Les écrivains de cette école ne se sont pas contentés de présenter la réforme comme la plus illégitime des révolutions, ils ont essayé d'en faire naître une multitude de conséquences désastreuses. A les entendre, le protestantisme aurait profondément démoralisé la société chrétienne, — si morale sous Alexandre VI, Jules II et Léon X <sup>3</sup>, — et

<sup>1</sup> Voyez le spirituel travail de M. BUNGENER, *Encore un réformateur avant la réforme*, — Fragment de *Rome et l'histoire*.

<sup>2</sup> Tels que MM. BALMÈS, NICOLAS, l'évêque de Montauban, AUDIN, DÖELLINGER, etc.

<sup>3</sup> Voyez les histoires de France de MM. MICHELET, Henri MARTIN, Théophile LAVALLÉE.

c'est à lui qu'il faut faire remonter tous les crimes commis dans les trois derniers siècles, parmi lesquels on place au premier rang la suppression des jésuites par Clément XIV<sup>1</sup>, les révolutions de 1789 et de 1830, la victoire de la Confédération sur le Sonderbund, les campagnes de Charles-Albert contre les oppresseurs de la nationalité italienne, l'expulsion du pape Pie IX de la ville éternelle. Le protestantisme est, en outre, responsable des bâtards de Louis XIV, « le roi très-chrétien, » des saturnales de la régence et de la cour de Louis XV, des massacres de la Terreur et des orgies du Directoire<sup>2</sup>. Avant Zwingli l'Europe était le séjour des anges. Je conviens volontiers que Lucrece Borgia était un beau type de vertu, qu'il était inconvenant d'essayer la réforme de la cour des Valois, et qu'on a eu tort de dire à propos d'un prince orthodoxe comme Henri III, qui passait sa vie à faire des processions :

Caylus et Saint-Maigrin, Joyeuse et d'Épernon,  
Jeunes voluptueux, qui régnaient sous son nom,  
D'un maître effeminé, *corrupteurs politiques*,  
Plongeaient dans les plaisirs, ses langueurs létargiques<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Voy. CRÉTINEAU-JOLY, *Clément XIV*.

<sup>2</sup> Il serait facile de citer une multitude d'ouvrages remplis de ces banalités ultramontaines. Je me contente d'indiquer DONOSO CORTÉS, marquis de VALDEGAMAS, *Du catholicisme, du libéralisme et du socialisme* — et l'abbé ROHRBACHER, *Histoire universelle de l'Église*, ouvrage extraordinairement curieux.

<sup>3</sup> VOLTAIRE, *Henriade*.

Telle était l'Europe que le protestantisme a *dépravée*<sup>1</sup>. Mais laissons le passé, car le présent nous offre assez de leçons. Il faut que les apologistes de l'Église romaine comptent singulièrement sur l'ignorance de leurs lecteurs pour leur dire que Vienne, la Sicile, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, les républiques de l'Amérique du Sud sont des pays où il y a plus de morale publique qu'en Suède, en Danemark, en Hollande, en Angleterre, en Suisse, etc. Qu'on lise, si l'on veut s'édifier sur cette question, un ouvrage fort connu, *Les nations catholiques et les nations protestantes*, par M. Napoléon Roussel. Sans doute ce livre a plus d'un défaut ; mais il présente des résultats généraux de la plus grande importance, et on n'a pas même essayé d'y répondre autrement que par des plaisanteries. Quoique moins célèbre, le travail de M. Lecerf, professeur à la faculté de droit de Caen, *Le protestantisme et la société*, fait une éclatante justice des tableaux de fantaisie tracés par la plume de M. Nicolas.

J'avoue, pour mon compte, et dans la position impartiale et indépendante que m'assure la qualité de membre de l'Église orientale, que je ne comprends pas comment les défenseurs de Rome ont eu l'imprudence de porter la question sur ce terrain. Mais

Un maladroit ami !

<sup>1</sup> Voir, par exemple, BRANTOME.

Qu'on dise, si l'on veut, que les peuples catholiques sont les plus gais, les plus aimables, les plus spirituels, je n'y vois aucun inconvénient; qu'on cite même, comme preuve, le *Platon-Polichinelle* de M. l'abbé Martinet, docteur en théologie; le livre des *Esprits et de leurs manifestations fluidiques*, par M. de Mirville; *Mes doutes*, par le révérend Père Loriquet, et les articles de l'*Univers*; j'y consentirai, pour mon compte, sans aucune répugnance, tout en trouvant que les Français brouillés avec Rome, les Molière, les Voltaire, les Paul-Louis Courier, les Béranger, ne sont pas moins spirituels que MM. Martinet, de Mirville, Loriquet, Veuillot, Nicolas, Nicolardot, Potot et leurs prédécesseurs, Nonotte, Patouillet et Desfontaines. Quand il s'agit d'appréciations purement littéraires, on doit s'attendre à des excentricités de toute espèce. Mais lorsqu'on voit l'Eglise romaine afficher la prétention de représenter la vertu sur la terre, on trouve cette fois que la fantaisie dépasse toute limite. Les voyageurs qui ont passé quelques jours à Naples, à Palerme, à Mexico, à Lima, à Rome, doivent éprouver une singulière stupéfaction quand on leur parle de la vie angélique que mènent dans ces cités « les enfants soumis de la sainte Église romaine, » dont on oppose les vertus aux péchés sans nombre des bourgeois d'Amsterdam, d'Edimbourg, de Genève, de Dresde, de Stockholm, etc., qui, en leur qualité d'hé-



rétiques et de schismatiques, sont nécessairement livrés aux plus pernicieuses influences de Satan. Les lecteurs instruits cesseront de sourire à de pareilles plaisanteries, quand ils réfléchiront qu'on s'en sert avec le plus grand succès pour entretenir, parmi des millions de chrétiens, les fureurs de l'esprit de secte, et qu'elles sont toute la substance de la polémique de M. Nicolas, qui est aujourd'hui, grâce au silence extraordinaire du clergé, l'apologiste officiel de Rome.

Ce théologien. — il faut bien lui donner ce nom, puisque les théologiens officiels s'abstiennent, — a fait une découverte qui n'est pas dénuée d'importance. Il a prétendu prouver que le protestantisme est l'ancêtre légitime de toutes les sectes socialistes, et que sans son action malfaisante il n'y aurait jamais eu dans le monde ni saint-simoniens, ni fouriéristes, ni babouvistes, etc. Le communisme est, selon lui, un produit nécessaire de l'idée protestante, et il a fait, pour le prouver, un livre intitulé : *Du protestantisme et de toutes les hérésies dans leurs rapports avec le socialisme*<sup>1</sup>, qui a été traduit en hongrois, comme le *Ver rongeur* du célèbre abbé Gaume, cet ardent adversaire des classiques grecs, et du *latin païen*. Malheureusement pour

<sup>1</sup> La *Revue de Strasbourg*, janvier 1853, a fait de cet ouvrage une critique aussi approfondie que sévère. Elle prouve que M. NICOLAS prend des villes pour des hommes et des hommes pour des villes. — Voyez aussi un travail de M. N. ROUSSEL, *Examen des objections à la fin des nations catholiques*. — Il réfute aussi BALMÈS.

l'adversaire de la réformation, le communisme est aussi ancien que le monde. On pourrait en dire autant du socialisme, si on entend par là une polémique violente contre les inconvénients de l'ordre social. Les plus anciens Pères de l'Eglise, Jérôme, par exemple, contiennent des tirades contre les riches qui valent celles de M. Louis Blanc. Le solitaire de Bethléem n'a-t-il pas dit que tout propriétaire « est voleur ou fils d'un voleur ? »

Le spectacle que présente aujourd'hui l'Europe ne confirme guère les théories de M. Nicolas et de ses amis. Il est, au contraire, digne de remarque que les socialistes et les communistes naissent en foule sur le sol catholique, et que les pays protestants connaissent à peine ces sectes, beaucoup plus redoutées à Paris, à Lyon, à Rome, qu'à Edimbourg ou à Stockholm. Là on est simplement libéral. MM. Cabet, Considérant, Louis Blanc, etc., n'y deviendraient jamais des puissances, et M. Proudhon n'y aurait pas des milliers de voix pour devenir représentant du peuple. Le socialisme n'y recruterait pas la multitude d'admirateurs qu'il a su conquérir à Rome, à Florence, à Naples et à Parme. Il se trouve donc, en dernière analyse, que le protestantisme ne manifeste ses inconvénients que dans les pays où il n'existe pas, et que sur son propre terrain il ne produit que d'honnêtes bourgeois comme M. Nicolas, les rédacteurs de l'*Union*

ou de l'*Assemblée nationale*. Il faut voir là sans doute un raffinement du démon, qui, caché dans les tables tournantes, faisait des professions de foi romaine, afin de mieux tromper les âmes naïves du faubourg Saint-Germain. Je n'oserais prendre la responsabilité de ce fait, je me contente de renvoyer au livre du marquis de Mirville, que les *Annales catholiques de Genève* ont vanté comme dignes des Pères de l'Église.

O vanas hominum curas et pectora cæca !

Je dois aussi faire mention d'une curieuse réflexion que je trouve dans tous les écrits des apologistes de Rome. Luther a produit Bayle, Bayle a produit Voltaire, Voltaire a produit Hegel, Hegel a produit Feuerbach. Donc le scepticisme, l'athéisme, le panthéisme, l'indifférentisme, etc., etc., sont un fruit du protestantisme, lequel, par parenthèse, était singulièrement dogmatique et nullement sceptique. Mais le scepticisme n'est pas plus une invention du protestantisme que le communisme et le socialisme. Il régnait en maître absolu à la cour de Léon X<sup>1</sup>, parmi ces cardinaux qui juraient par les « dieux immortels. » Voltaire et Diderot avaient été élevés par les jésuites, comme de nos jours Henri Heine et M. de Lamartine. Les hommes de la Conven-

<sup>1</sup> Voy. NISARD, *Études sur la renaissance*; — Léopold RANKE, *Les princes et les peuples au XVI<sup>me</sup> siècle*.

tion nationale, qui se montrèrent tant de fois hostiles à l'existence de Dieu, n'étaient pas nés sur la terre protestante. Il y a plus d'athées à Rome qu'à Amsterdam. Il n'est pas difficile d'en donner la raison. Le catholicisme, par les étranges épreuves auxquelles il soumet la raison humaine, prépare dans les esprits des réactions terribles. L'indignation qu'inspirent naturellement des superstitions sans règle, et les fraudes sacerdotales précipitent les âmes dans tous les excès de l'athéisme. Les religions despotiques sont les meilleurs auxiliaires du scepticisme. Sans doute le libre examen ne mène pas toujours les âmes au christianisme, mais celles qui y arrivent par cette voie sont du moins sincères et convaincues. — Quel mérite peut avoir aux yeux de Dieu une foi imposée par le despotisme, préservée par l'ignorance et par des mesures inquisitoriales! On défend à tout catholique, sous PEINE D'EXCOMMUNICATION, de lire un livre contraire aux croyances de Rome. La Bible elle-même, — et c'est Fénelon<sup>1</sup> qui en convient, — lui est présenté comme un livre plein d'embûches et de dangers. La Parole de Dieu est une source féconde de tentations! Tout fidèle disciple de Rome doit éviter avec le même soin de lire les journaux libéraux, la *Revue de Paris*, le *Times*, la *Revue des deux mondes*, l'*Indépendance*

<sup>1</sup> Dans le traité qu'il a composé sur la lecture de la Bible en langue vulgaire.

belge, *Il Diritto*, la *Bibliothèque universelle de Genève*, les *Débats*, la *Revue d'Edimbourg*, le *Siècle*, la *Presse*, le *Bund*, la *Revue suisse*, etc., etc.! — Il est vrai qu'on lui permèt l'*Univers*, la *Civiltà cattolica*, et les écrits de MM. Nicolas, Potot, Nicolardot et Veuillot. Quel régime! Avec de telles précautions on est sûr de conserver son catholicisme et sa candeur! J'oubliais qu'il faut aussi éviter soigneusement de jeter un coup d'œil sur les écrits de Bossuet, de Nicole, de Pascal, d'Arnauld, de Descartes, de Malebranche, car les uns sont jansénistes, les autres sont à l'Index<sup>1</sup>, il s'en trouve enfin de gallicans, de mal sonnans, de suspects, de téméraires. Les *Provinciales*... hérétiques!... Le *Discours sur la méthode*... rationaliste!... L'*Histoire de Port royal*<sup>2</sup>... diffamatoire!... La *Défense de l'Église gallicane*... condamnée par le saint-siège!

Je conclus de tous ces faits que, pour rester bon catholique, il faut éviter soigneusement d'apprendre à lire. L'imprimerie n'est-elle pas une invention de Satan?

Aussi quelles contrées de l'Europe sont restées sincèrement catholiques? De pauvres paysans irlandais mourant de misère et de faim; des cultivateurs bretons que leur ignorance de la langue française met à l'abri

<sup>1</sup> Voir l'ouvrage digne de Bedlam intitulé, *Index librorum prohibitorum*.

<sup>2</sup> De RACINE.

de l'influence de Paris; des lazaroni napolitains, des montagnards espagnols vivant de contrebande et de brigandage: telle est « l'armée de la foi! » Quand on a pour soi cette masse ignorante et fanatique, on a bien le droit de déclamer contre le scepticisme protestant!

Un autre argument favori des défenseurs de Rome est de présenter les chefs du grand mouvement religieux du XVI<sup>e</sup> siècle comme des esprits plus ou moins pervers. On fait le portrait le plus sombre de Luther, de Mélanchthon, de Zwingli, de Calvin, de Knox, etc., et l'on s'écrie avec le ton triomphal qu'affectionnent les apologistes de la paupauté: « Tels sont les actes des nouveaux apôtres ! » Malheureusement cet argument, qui a été développé de nos jours en six gros volumes par Audin, dans ses histoires de Calvin, de Luther et de Henri VIII, aux applaudissements du monde catholique, et sur lequel on paraît tant compter, n'a, en réalité, aucune valeur. Dieu, pour faire avancer le genre humain, n'a pas besoin de se servir d'instruments irréprochables. La Bible, que les catholiques sont bien obligés de reconnaître pour la parole de Dieu, nous l'enseigne dans un grand nombre de passages. Les patriarches de l'ancien monde, objet de la faveur divine, Abraham, Isaac, Jacob, ont commis de grandes fautes.

<sup>1</sup> BOSSUET, *Histoire des variations*.

Aaron, le pontife de Jéhovah, s'est laissé entraîner par faiblesse à l'idolâtrie. Balaam, quoique livré à l'avarice, avait le don de prophétie. David a déploré lui-même ses crimes dans des psaumes admirables. Pourquoi donc Dieu n'aurait-il pu employer des hommes imparfaits pour briser la tyrannie de Rome? Affirmer que la vérité ne peut être enseignée que par des saints, c'est accepter le principe de Wicléf et de Jean Huss si solennellement condamné par l'Église romaine.

Mais, dit-on, quand le fils de Dieu, en venant sur la terre, choisit des apôtres et des disciples, ne voulut-il pas qu'ils fussent sans reproche? Les premiers chrétiens n'étaient-ils pas un modèle accompli de la perfection évangélique? Sans doute il y avait parmi eux des hommes d'une admirable vertu; mais tous les documents contemporains prouvent qu'on se fait d'étranges illusions sur les membres de la primitive Église. Ils ont combattu et souffert pour le triomphe de la justice et de la fraternité, que ce soit pour eux une gloire éternelle! Mais pourquoi essayer d'en faire un portrait fantastique? Pourquoi ne pas les montrer tels qu'ils furent en réalité, avec un mélange singulier de grandeur et de faiblesses, entraînés vers le bien par des aspirations ardentes, et retombant trop souvent dans les infirmités de la vie païenne? Qu'on lise dans les lettres de saint Paul les désordres qui accompagnaient la célébration

de l'eucharistie<sup>1</sup> et l'on verra qu'ils étaient bien loin encore de la vie angélique ! Un ouvrage d'un prodigieux intérêt, les *Philosophoumena*, qu'on vient de découvrir, fait un tableau saisissant des intrigues de toute espèce qui s'agitaient autour de l'évêque de Rome à l'époque où le glaive des Césars était encore suspendu sur la tête des disciples de Jésus. Si nous avons sur la vie intime de cette époque autant de renseignements que nous en possédons sur le XVI<sup>e</sup> siècle, nous pourrions probablement ajouter bien des détails aux curieux chapitres que Chateaubriand a consacrés aux chrétiens des premiers temps dans ses *Études historiques*<sup>2</sup>. Mais nous en savons assez pour comprendre que la révolution la plus légitime et la plus pure ne préserve pas la nature humaine des faiblesses qui sont inhérentes à la constitution des fils d'Adam.

Entre les apologistes fanatiques des réformateurs et leurs détracteurs intéressés, il reste une place pour le bon sens et l'impartialité. Les chefs de la réforme ont mérité une gloire immortelle en repoussant loin de leur patrie cette tyrannie de Rome, que l'Église orientale, cette mère antique et vénérée des peuples chrétiens, n'a jamais voulu subir. Les superstitions de la pa-

<sup>1</sup> PAUL, I<sup>re</sup> Épître aux Corinthiens, XI. — Aussi s'écrie-t-il avec indignation: Μὴ γὰρ οἰκίας οὐκ ἔχετε εἰς τὸ ἐσθίειν καὶ πίνειν; ἢ τῆς ἐκκλησίας τοῦ θεοῦ καταφρονεῖτε. (XI, 22.)

<sup>2</sup> Il serait curieux de mettre en parallèle ces tableaux avec ceux qu'a faits un écrivain catholique, le Dr DOELLINGER, *La réforme*.



pauté, dont on trouve un tableau si piquant dans les écrits d'Erasmus, leur inspiraient une horreur aussi profonde que sincère. Ils voulaient incontestablement ramener les âmes à des idées plus élevées et plus chrétiennes. Malheureusement ils n'eurent pas toujours les yeux fixés vers le but qu'ils se proposaient d'atteindre. Ils se laissèrent entraîner plus d'une fois à des calculs trop mondains, et séduire par des considérations qui n'auraient pas dû avoir d'accès dans leur esprit. Mais la justice oblige de se rappeler à quelle époque et parmi quels hommes ils vécurent. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les rudes passions du moyen âge bouillonnaient encore dans les cœurs, les caractères étaient violents, les imaginations ardentes, la parole emportée. Les adversaires du protestantisme auxquels l'Église romaine a décerné le nom de *saints*, n'étaient pas plus exempts que les réformateurs d'exaltation ou de politique mondaine. Si Luther avait des hallucinations, *saint* Ignace de Loyola et *saint* François-Xavier n'étaient pas moins visionnaires<sup>1</sup>. Si Zwingli eut trop de confiance dans le pouvoir de l'épée, *saint* Pie V invoquait plus souvent le Dieu des batailles que le Dieu de l'Évangile<sup>2</sup>. Si Calvin a fait brûler Servet, le pontife que je viens de nommer a rougi bien des fois la blanche soutane des évê-

<sup>1</sup> Voir BRIÈRE DE BOISMONT, *Des hallucinations* — et les vies d'Ignace et de Xavier par le jésuite BOUROURS.

<sup>2</sup> Voy. A. DE FALLOUX, *Saint Pie V*.

ques de Rome du sang des hérétiques, lui qui se disait le vicaire du « Prince de la paix. » Si Mélancthon n'a pas toujours été fidèle au principe de la tolérance, la douceur de saint François de Sales ne lui faisait nullement dédaigner les procédés violents de son Église, ainsi que l'a prouvé récemment un savant écrivain genevois <sup>1</sup>. Le divin Charles Borromée <sup>2</sup> n'était pas plus tolérant que Théodore de Bèze.

Malheureusement les écrivains romains ont deux poids et deux mesures. Audin, dans son *Histoire de Henri VIII*, fait le portrait le plus sombre de la violence et des rigueurs de ce prince, qui se révolta contre la domination de la papauté. Dieu me garde de me faire l'apologiste de ce tyran sanguinaire ! Mais si l'on est si scandalisé des divorces du terrible et voluptueux Tudor, pourquoi se montrer si indulgent pour saint <sup>3</sup> Charlemagne ? N'a-t-il pas eu un grand nombre de femmes et de concubines <sup>4</sup> ? Il est vrai que l'empereur d'Occident les gardait toutes en même temps, tandis que le tyran de l'Angleterre, avant d'en prendre une

<sup>1</sup> Voy. GABEREL, *Histoire de l'Église de Genève*.

<sup>2</sup> *Divus Carolus Borromeus*.

<sup>3</sup> « Il fut mis au nombre des saints par l'antipape Pascal III, et sa fête se célèbre le 28 janvier. Il est le patron de l'université de Paris. » (BOUILLET, *Diction. universel*, art. *Charles I<sup>er</sup>*.) — Jamais Rome n'a réclamé contre le décret de Pascal.

<sup>4</sup> Voy. l'écrivain catholique CH. LENORMAND, *Cours d'histoire moderne*. — Son embarras est très-curieux.

nouvelle, se croyait obligé de faire couper la tête à celle qui l'avait précédée. Si l'on peut être un saint en ayant plusieurs femmes, devient-on nécessairement un démon pour en changer trop souvent? Quant à la propagande par le glaive, Charlemagne la pratiquait sur les Saxons, comme le prince anglais sur les partisans de Rome. Dans le Nord, les chevaliers teutoniques n'ont-ils pas établi l'Évangile avec l'épée? On dira, je le sais, que c'était du moins le véritable Évangile. Mais c'est là une question théologique sur laquelle des millions d'hommes, en Occident, et l'Église orientale tout entière ont une autre opinion que les apologistes de la papauté. Du reste, c'est à dessein que ces écrivains nomment avec affectation Henri VIII « le père de la réforme en Angleterre. » Un docte historien, M. Merle d'Aubigné, s'est élevé avec énergie contre une pareille qualification. « Ce n'était pas dans les palais de Henri VIII, dit-il, qu'il fallait chercher les vrais enfants de la réformation : c'était à la tour de Londres, dans les tours des Lollards, des Saint-Paul et des Lambeth, dans les autres prisons de l'Angleterre, dans les souterrains des évêques, dans les chaînes, dans les ceps, sur les chevalets et les échafauds.... Quand Henri jetait en prison ou dans les flammes les Hitton, les Benet, les Patmore, les Petit, les Bayfield, les Bilney et tant d'autres, il n'était pas « le père de la réformation d'Angleterre, »

comme l'a dit un grand mensonge ; il en était le bourreau<sup>1</sup>. »

Henri VIII fut donc un fléau pour l'Église romaine et pour l'Église réformée qu'il décima avec une sangui-  
naire impartialité. Les protestants ne nous semblent  
donc pas obligés de le défendre contre les objections  
des partisans de Rome. Mais ils ont le droit d'exiger  
que ceux qui réclament avec tant de vigueur contre le  
roi d'Angleterre n'imitent pas l'enthousiasme avec le-  
quel Balmès parle de l'infâme Philippe II<sup>2</sup>. La vraie  
science historique, le bon sens, l'équité ne sauraient  
tolérer un tel défaut de loyauté. Tous les hommes  
qui sont sincèrement chrétiens, qui préfèrent l'Évan-  
gile aux intérêts et aux passions des sectes, doivent  
maudire les bourreaux, quelle que soit la couleur de  
leur cocarde. A nos yeux Henri VIII, Philippe II, Marie  
Tudor, le duc d'Albe, Pie V, les inquisiteurs et les  
hommes de septembre, méritent au même degré l'hor-  
reur de tous ceux qui ont une conscience et un cœur.

Luther est bien le père de la réforme germanique et  
ne peut être comme Henri VIII mis en dehors de la  
question qui nous occupe. Peu d'hommes du XVI<sup>e</sup> siècle  
ont été plus vivement attaqués. On lui a reproché la

<sup>1</sup> MERLE D'AUBIGNÉ, *Histoire de la réformation*, t. V. — Ce volume  
tout entier est consacré au développement de cette idée.

<sup>2</sup> BALMÈS, *Du protestantisme et du catholicisme*. — Balmès est un  
des principaux docteurs de l'Église romaine contemporaine.

mobilité de ses idées, l'impétuosité de son caractère, les rêves extravagants de son imagination, l'inconvenance de son langage. Ces reproches, qui ne sont pas dénués de tout fondement, ont été exagérés de la manière la plus grotesque. Qu'on applique à un saint Jérôme une semblable manière d'écrire l'histoire, et nous verrons bientôt le solitaire de Bethléem devenir odieux à ses admirateurs les plus enthousiastes, car son mysticisme exalté ne l'a préservé d'aucun des travers, d'aucune des violences qu'on reproche au docteur de Wittemberg.

Sans doute Luther n'a, dans les idées, ni la rectitude de Zwingli, ni la fermeté de Calvin. Chez lui, la raison n'est pas aussi puissante que l'imagination. Comme toutes les natures ardentes, il passe facilement d'une impression à l'autre. Mais il nous fait assister avec tant de candeur au travail intérieur qui se fait dans son âme, il a tant de spontanéité dans tous ses mouvements, tant de bonhomie germanique dans le caractère, qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour lui, même quand on s'aperçoit qu'il se trompe et qu'il dépasse le but.

Pourquoi le clergé catholique, qui s'effraie du peu de réserve du langage de Luther, tolère-t-il dans ses églises les représentations plus que naïves des péchés et des vices? Un Saxon du seizième siècle, le fils d'un mineur, avait une manière hardie et populaire de s'exprimer qui doit naturellement choquer les prélats aris-

tocrates du dix-neuvième siècle, qui vivent dans le duvet et dans la soie. Cependant, quand on va au fond des choses, on s'aperçoit que leur pudeur n'est pas aussi facile à effaroucher qu'on pourrait le croire au premier coup d'œil. Les journaux français libéraux ont publié, à l'époque de la polémique entre le clergé et l'université, des extraits véritablement étranges de certains ouvrages destinés à l'enseignement des séminaires. J'ai la conviction que, dans aucune conversation de garnison, on n'entend traiter de pareils sujets, et dans un langage aussi expressif. Il paraît que c'est en étudiant de pareils livres que le jeune clergé se prépare au célibat ! On avouera que les moyens sont peu en rapport avec la fin. Si Audin avait connu l'enseignement des séminaires, il aurait été probablement plus indulgent pour les écrits du réformateur allemand.

On a fait aussi grand bruit des visions qui ont tourmenté son âme, et qu'on a même considérées comme un châtement du ciel<sup>1</sup>. Ce point de vue est véritablement singulier. Les hommes de cette époque ne vivaient pas, comme nous, dans une atmosphère de sens commun. Ignace de Loyola, Thérèse<sup>2</sup>, Xavier, etc., étaient livrés aux mêmes hallucinations que Luther.

<sup>1</sup> Voy. dans SEPP, *Evangelien-Harmonie*, ce qu'il dit à propos de la tentation du Christ dans le désert.

<sup>2</sup> Voir sa vie écrite par elle-même. Aucun livre ne peint mieux le temps et ses illusions.

Le réformateur croyait avoir, ainsi qu'Antoine et tant de moines, à lutter contre les esprits infernaux. C'était un triste souvenir de son éducation monastique. Mais pourquoi un phénomène psychologique que les catholiques admirent tant dans la vie des Pères des déserts, excite-t-il chez eux tant de sarcasmes quand ils le rencontrent chez Luther ?

L'austérité de Calvin rendait moins facile une interprétation malveillante de ses actes et de son caractère. Aussi a-t-on été réduit à chercher dans le pamphlet de Bolsec quelques contes scandaleux. Les plus habiles ont insisté fortement sur les persécutions dirigées par Calvin contre ses adversaires théologiques. Ces persécutions ne sauraient être trop sévèrement flétries. Mais les seuls écrivains qui ne puissent s'en scandaliser sont ceux qui appartiennent à l'Église romaine, car le réformateur genevois n'a fait qu'appliquer à ceux qu'il considérait comme des hérétiques la cruelle législation de Rome. Ceux qu'il poursuivait à Genève auraient été brûlés à Rome ou à Paris. Sans doute, Calvin est loin d'être innocent ; mais les plus coupables ne sont-ils pas ceux qui lui avaient appris l'atroce doctrine qu'il mettait impitoyablement en pratique ?

Quand même on parviendrait, à force de falsifications historiques, à rendre odieux les chefs de la réforme, on n'empêchera jamais les esprits éclairés de

la considérer comme une impulsion prodigieuse donnée à l'esprit humain en Occident. Une fois que la science eut brisé les entraves que Rome faisait peser sur l'intelligence, l'histoire, la philosophie, la théologie, tous les genres d'étude sortirent de la longue enfance du moyen âge. On put cultiver la physique et la chimie sans être accusé de sorcellerie, et sans passer dans les cachots la plus grande partie de sa vie<sup>1</sup>, comme Roger Bacon. L'anatomie cessa d'être une étude interdite. Il fut permis à Newton de s'occuper du système du monde, sans être obligé d'abjurer, à soixante-dix ans, comme Galilée<sup>2</sup>, l'hérésie du mouvement de la terre<sup>3</sup>. Il fut possible d'étudier les textes sacrés et de les commenter, sans avoir à redouter le bûcher de Jean Huss et de Jérôme de Prague. Sous le régime de la censure, exercée par les moines, ces graves études eussent été complètement interdites. On peut voir, par la correspondance d'Érasme, quelle part ils entendaient faire à la discussion même au seizième siècle<sup>4</sup>. Aussi la science digne de ce nom n'existe-t-elle pas dans les contrées où le catholicisme est parvenu à faire triompher complètement ses prin-

<sup>1</sup> Voy. BOUILLET, *Dictionnaire universel* (10<sup>e</sup> édition, approuvée par la sacrée congrégation de l'Index), art. *Roger Bacon*.

<sup>2</sup> Voy. LIBRI, *Histoire de la vie et des œuvres de Galilée*.

<sup>3</sup> M. Victor de BONALD, *Moïse et les géologues*, prétend que l'Inquisition avait raison contre Galilée!

<sup>4</sup> Voy. NISARD, *Études sur la renaissance*, — Érasme.



cipes. Qui peut songer à des travaux philosophiques ou religieux à Naples, à Parme, à Rome, à Florence, à Madrid, à Lisbonne et à Lima?

La réforme nous paraît donc avoir été, pour l'Occident en général et pour la Suisse en particulier, un mouvement d'émancipation nécessaire, qui contribua puissamment au développement de la raison humaine. Faut-il en conclure que cette mémorable révolution religieuse a été pure de tout excès, et que les hommes qui l'ont accomplie ont toujours été des modèles de sagesse, de calme et d'impartialité? Assurément, telle n'est pas notre pensée. On doit s'attrister sans doute de tout ce qu'il y a d'inconséquences et de faiblesses dans ceux que Dieu choisit pour transformer la société. Mais l'inconséquence et la faiblesse, n'est-ce pas le fond même de notre nature, qui se retrouve aussi bien dans les plus grands génies que dans les intelligences vulgaires? Ce n'est pas seulement par leurs fautes et par leurs défaillances qu'il faut apprécier les esprits supérieurs. On doit se demander avant tout s'ils ont contribué au progrès de l'humanité ou s'ils ont essayé de la faire rétrograder. C'est la question capitale dont on s'occupe le moins ordinairement. Or, pour apprécier Zwingli, Luther et Calvin, il ne suffit pas de chercher des anecdotes dans leur biographie, il faut se rendre compte de l'état de l'Église à l'époque où ils ont commencé leur mission, et juger

de l'importance de cette mission par ses résultats. En lisant la vie de Léon X, je ne dis pas celle de William Roscoe, mais même l'écrit partial d'Audin, on comprendra mieux les réformateurs du seizième siècle. Les chefs de la hiérarchie catholique, exclusivement livrés aux jouissances des arts et d'une vie voluptueuse, avaient perdu de vue la mission de progrès et de liberté imposée à la société chrétienne. Qu'ils regrettent aujourd'hui les doux loisirs, les heures sereines que la Réformation leur a enlevées, qu'ils parlent avec amertume d'une révolution qui a bouleversé leur situation politique, rien de plus naturel ! Mais nous, qui sommes en dehors de toutes ces questions personnelles, nous ne pouvons partager ni leurs chagrins, ni leurs regrets.

Tous les souvenirs de ces grands événements se présentent à l'esprit dans la grotte de saint Bénédict. Là régnait primitivement le dragon symbolique, qui rappelle les mythes du paganisme, et qui personnifie dans cette circonstance les religions barbares. Saint Bénédict est le type de cette Église bretonne qui vint annoncer aux montagnards de l'Helvétie les traditions du christianisme oriental. Mais comme si toute l'histoire religieuse du pays devait se résumer dans la chronique de cette grotte, elle devient plus tard, à cause du tombeau de l'anachorète, un moyen dont se sert une religion avide et dégénérée, pour exploiter la crédulité

des masses. Les moines d'Interlachen excitent, par tous les artifices possibles, la crédulité populaire à combler d'honneurs presque divins l'humble moine de la Bretagne. Plus tard, sur cette froide poussière, Rome et la Réformation se livrent un combat dont les détails sont encore vivants dans la contrée, et dont on retrouve la trace. Berne veut s'opposer aux hommages que les paysans restés fidèles à l'ancien culte veulent rendre au solitaire. On voit encore, à l'entrée de la grotte, le mur, aujourd'hui démoli, qui était destiné à rendre inutile la ferveur des pèlerins. Mais si l'on doit s'applaudir de ce que les habitants de ces vallées ne sont plus exploités par des moines avides, il est impossible qu'on ne songe pas avec reconnaissance aux hommes intrépides qui ont apporté dans ces lieux sauvages la lumière de l'Évangile.

## XLII

En descendant de la montagne, je suivis le cours du torrent, qui se précipite en écumant dans les sapins, et qui passe avec fracas sous un pont de pierre, avant de se jeter dans le lac limpide. Sur les dernières

assises du Béatenberg est une maison isolée, où les châtaigniers se couvrent d'un splendide feuillage, où le figuier prodigue deux fois l'an son fruit sucré, où la molène au feuillage argenté grandit à côté des rosiers du Bengale. Un manoir désert, d'une forme antique et massive, dont les pampres tapissent les murs, semble avoir abrité un jour le bonheur, qui passe si rapidement.

Lorsque j'eus retrouvé mon bateau, je me laissai entraîner encore au charme de rêver sur les ondes aimées du lac. Je m'arrêtai un instant à Sigriswyl. Les maisons du village qui s'élèvent en gradins couvrent le penchant de la montagne. Là, Kuhn a trouvé, au milieu de ses fonctions pastorales, des inspirations simples et généreuses, qui ont enrichi la littérature populaire de l'Helvétie.

Le poète qui s'adresse au peuple, dans un pays démocratique, exerce une influence considérable. En Suisse, cette littérature s'est produite par la force même des choses. Aussi, a-t-elle un caractère vivant et naturel, qu'on chercherait vainement dans les ouvrages du même genre, enfantés par les contrées monarchiques. Zschokke est le modèle de l'historien populaire<sup>1</sup> qui raconte à une nation vaillante les hauts faits de ses pères. Il n'y a pas en Europe un seul romancier des

<sup>1</sup> C'est là son principal mérite.

classes laborieuses comparable à Bitzius. Des poètes populaires ont aussi mérité à notre époque la reconnaissance de l'Helvétie.

Le recueil intitulé les *Alpenrosen*, est le premier qui nous tombe sous la main. Les *Roses des Alpes* ont été publiées de 1811 à 1830 par des littérateurs de Berne et de Zurich. C'était un almanach littéraire écrit par des Suisses et pour la Suisse : « Notre tendance, disaient les éditeurs dans leur préface, doit être avant tout patriotique, c'est promettre que notre recueil sera simple et moral. » Pendant vingt ans que dura la publication des *Alpenrosen*, cette collection fut constamment fidèle à sa devise. On y trouve des nouvelles dont la scène se passe toujours dans la Confédération, des voyages sur le territoire helvétique, des œuvres poétiques en haut allemand, et enfin des poésies en allemand suisse, qui sont incontestablement la partie la plus intéressante de ce recueil. L'âme de l'entreprise était le professeur Wys de Berne, dont les principaux collaborateurs étaient son frère, le professeur Meissner, Allemand établi à Berne, le pasteur Kuhn de l'Emmenthal, Ulric Regner de Wintherthur<sup>1</sup>, J.-M. Usteri de Zurich, et Kuenlin de Fribourg.

Les deux véritables poètes de cette pléiade, sont Kuhn et Usteri.

<sup>1</sup> Canton de Zurich.



Kuhn était né en 1775. Son père était un simple et pieux relieur du canton de Berne. Destiné à l'état ecclésiastique, le jeune homme montra dans ses études des dispositions précoces. Mais il joignait au goût des livres un vif sentiment des beautés de la nature, et un penchant prononcé pour la vie des champs. D'abord précepteur au château de Trachselwald, dans l'Emmenthal, il s'entretenait avec les paysans dès qu'il pouvait disposer d'un moment de liberté.

Plus tard, il vint à Sigriswyl exercer le ministère évangélique. Il vécut dans ce village qui domine le lac, et dont les montagnes s'élèvent jusqu'aux cimes déchirées des Ralligenstöcke. En face se dressent la sombre pyramide du Niesen, autour de laquelle se groupent les rochers du Stockhorn, les pâturages et les bois de sapins du Morgenberg, et, aux derniers plans, la blanche cime de l'Altels se détache sur le ciel bleu. Ce spectacle était fait pour éveiller la Muse dans l'intelligence poétique du jeune ministre. Il nous raconte lui-même, dans la préface de ses *Chants populaires*<sup>1</sup>, l'impression que ce paysage grandiose produisit sur son âme :

« Doué d'une imagination vive, et dès mon enfance ami passionné de la nature et de ses splendeurs, ce ne fut point, certes, un miracle, si dans les

<sup>1</sup> *Volkslieder.*

magnifiques contrées qui bordent le lac de Thun, et que j'habitai au moment le plus enthousiaste de la jeunesse, je fus conduit à quelques essais poétiques, et je me créai un monde idéal, qui rehaussait encore de magiques couleurs les charmes de la réalité. Dans cette disposition d'esprit, j'entendis un jour un ami chanter une petite chanson qu'il avait composée en dialecte populaire. La naïveté et la vérité de cette poésie me saisirent jusqu'au fond du cœur. Il ne me resta de repos que je n'eusse mis au jour quelque chose de semblable, et mon premier essai : « *Bueb, mer wei uf d's Bergh trybe<sup>1</sup>* » réussit, soit pour le texte, soit pour la musique, au delà de mes espérances. Je pus m'en convaincre par l'émotion du peuple, qui écoutait souvent avec larmes le mélancolique : *O Je<sup>2</sup>!* à la fin de chaque strophe, et je jugeai par là que des chants semblables, en son dialecte, auraient sur lui une bienfaisante influence, si, au lieu de ses chansons ordinaires, on lui offrait quelque chose de meilleur et de plus pur. Je connais, il est vrai, une foule de chants populaires auxquels j'accorde volontiers un plus grand mérite qu'aux miens. Mais ils ont un défaut, c'est d'être écrits en haut allemand, ce qui les rend peu compréhensibles aux campagnards, et de ne pas être composés précisément pour notre peuple. Je crus,

<sup>1</sup> Enfant, partons pour la montagne.

<sup>2</sup> Hélas !

dès lors, ne pas faire une œuvre tout à fait inutile, en m'adonnant à la chanson nationale, et je m'efforçai de mettre dans les mains du peuple des poésies composées pour lui, dans le ton qu'il aime, afin de chasser ainsi de sa mémoire bien des chants fades, sans valeur, ou même immoraux<sup>1</sup>. »

La nature du montagnard bernois se reflète fidèlement dans les poésies de Kuhn, qui sont vraiment des chansons populaires dans toute la force du mot. On y chercherait en vain un grand soin de la forme; ce qui en constitue le charme, c'est l'expression d'un sentiment vrai, d'une émotion naïve. Son lyrisme est celui de la multitude; il s'inspire des faits et de la nature. On comprend facilement que ces petits poèmes perdent à être lus. La musique ajoute singulièrement à leur expression. Kuhn avait noté lui-même les airs de plusieurs de ses chansons. Des compositeurs suisses distingués, parmi lesquels on doit citer Ferd. Haber, entrèrent si bien dans sa pensée, qu'il est difficile de séparer la musique des paroles.

Les chants d'amour ne manquent pas dans la collection de Kuhn. Comment comprendre la poésie populaire, sans l'expression d'un sentiment qui tient une si grande place dans la vie de l'humanité? Kuhn a même consacré une de ses chansons aux visites nocturnes du samedi<sup>2</sup>, coutume fort antique qu'il voulait

<sup>1</sup> Traduit par A. Steinlen.

<sup>2</sup> Kiltgang.



régler, n'espérant pas la détruire. Plusieurs personnes ne se contentèrent pas de blâmer ce morceau. Elles s'en prirent au ton général des chants, qu'elles trouvaient trop gai pour un pasteur. Kuhn se défendit avec amertume contre ces critiques sévères. Cette apologie n'était pas nécessaire. N'y a-t-il pas une gaieté saine et pure ? Tout amour est-il donc condamnable ? Il faudrait être d'un rigorisme implacable pour censurer une pièce comme celle que nous allons citer :

**Ma petite fleur.**

« J'ai vu quelque part une petite fleur, une petite fleur rose et blanche. Cette petite fleur je ne la verrai plus ; mon cœur en est si triste. O ma fleur, ma petite fleur, je voudrais toujours être près de toi.

« Vous ne la connaissez pas ma petite fleur. Il n'y en a qu'une de pareille. Hélas ! elle est à bien des lieues d'ici ; je ne la vois plus, ma petite fleur. O ma fleur, ma petite fleur, je voudrais toujours être près de toi.

« Elle fleurit..... hélas ! pas pour moi, je n'ose pas la cueillir. Il faut que ce soit quelqu'un d'autre ; ah ! le cœur me brûle affreusement. O ma fleur, ma petite fleur, je voudrais toujours être près de toi.

« Oh ! laissez-moi près de ma petite fleur ! Je ne la profanerais pas. Une larme y coulera peut-être ; ah ! je ne puis plus être joyeux. O ma fleur, ma petite fleur, je voudrais toujours être près de toi.

« Quand une fois je serai mort, et que ma fleur aussi sera fanée, mettez alors, je vous prie, ma petite fleur sur mon tombeau. O ma fleur, ma petite fleur, je voudrais toujours être près de toi <sup>1</sup>. »

La première partie de la carrière de Kuhn est tout entière dans ses poésies. Plus tard, il se donna exclusivement aux fonctions pastorales et à l'étude de l'histoire ecclésiastique de l'Helvétie <sup>2</sup>. Devenu pasteur à Rüderswyl dans l'Emmenthal, et plus tard doyen de Berthoud, il ne se montra pas étranger à tout esprit de partialité. Il avait horreur de la France et des révolutions. Le mouvement de 1830, qui eut du retentissement en Suisse, devait donc lui être tout à fait odieux. Deux brochures politiques, qu'il publia en 1831, après la chute de l'ancien gouvernement de Berne, témoignèrent de la vigueur de son indignation. Cette indignation était tellement sincère, qu'en terminant sa carrière, le 23 juillet 1839, il s'écriait : « Ah ! je suis si heureux de mourir <sup>3</sup> ! »

D'autres poètes du canton de Berne écrivaient en dialecte suisse dans les *Alpenrosen*. Le pasteur Jean-Rodolphe Wys y inséra plusieurs poésies, dont le ton est naturel. Meissner, parent de Wys, auteur du *Robin-*

<sup>1</sup> Trad. Aimé Steinlen.

<sup>2</sup> On peut citer comme résultat de ses travaux : *Les réformateurs de Berne au XVI<sup>e</sup> siècle*.

<sup>3</sup> Voyez une notice sur Kuhn dans l'*Evangelische Alpenbote*, 16 et 30 novembre 1849.

*son suisse* et professeur de philosophie à Berne<sup>1</sup>, est beaucoup plus connu. Nous ne nous occuperons pas de ses nombreux écrits en allemand, mais de huit ou dix morceaux en dialecte suisse. Voici le plus populaire :

**Le mal du pays<sup>2</sup>.**

« Mon cœur, mon cœur, pourquoi si triste? Pourquoi ces douleurs, ces soupirs? Il fait si beau sur terre étrangère! mon cœur, mon cœur que te manque-t-il donc?

— « Ce qui me manque? hélas tout me manque. Ici je suis comme perdu. Si belle que soit la terre étrangère, elle ne sera jamais le pays.

« Ah! je voudrais retourner au pays; mais bientôt, oh oui! bientôt, je voudrais revoir mon père et ma mère, ma montagne, mes rochers, mes forêts.

« Je voudrais revoir la cime escarpée et le glacier bleu qui s'étend à ses pieds, où courent les chamois agiles, sans que le chasseur puisse les y suivre.

« Je voudrais entendre les clochettes des troupeaux; quand l'*armailli*<sup>3</sup> part pour la montagne, quand les vaches sortent joyeuses et qu'aucun agneau ne reste au vallon.

<sup>1</sup> Né en 1781 et mort en 1830.

<sup>2</sup> Recueil de ranz des vaches et de chansons nationales.

<sup>3</sup> L'*armailli* est le vacher; le boëbe le garçon.

« Je voudrais monter sur les rocs et les pics ; je voudrais, au bord du lac bleu, où le ruisseau jaillit du rocher, revoir de nouveau mon village !

« Revoir la petite maison brune ; devant toutes les portes des voisins qui saluent cordialement, et une joyeuse fête chez nous.

« Ici personne ne nous aime, personne ne nous tend si amicalement la main, et pas un enfant ne veut me sourire, comme en Suisse, dans mon pays.

« Allons ! partons ! Ramène-moi bien vite, où étant jeune je me trouvais si bien. Je n'ai plus de plaisir, je n'ai plus de paix que je ne retrouve mon village.

— « Mon cœur, mon cœur, à la garde de Dieu ! c'est une souffrance..... ah ! résigne-toi. Si le Seigneur le veut, il fera sans doute que nous soyons bientôt au pays<sup>1</sup>. »

Jean-Martin Usteri est le plus célèbre des écrivains qui rédigèrent les *Alpenrosen*. D. Hess, dans une biographie placée à la tête de ses œuvres, nous a fait connaître l'auteur des *Idylles zuricoises*.

Usteri naquit à Zurich en 1763, d'une famille considérée. Lorsqu'il quitta le gymnase, il avait acquis la réputation d'un jeune homme distingué. Un long

<sup>1</sup> Trad. par A. STEINLEN.

voyage qu'il fit en Allemagne, en Hollande et en France développa son goût pour les études littéraires et historiques. Peu d'années après son retour à Zurich, il se maria et se consacra au commerce, comme son père et ses parents. En 1804, des malheurs ayant frappé sa maison, il quitta les affaires, entra dans l'administration, et devint, en 1810, trésorier du Conseil de ville, et, en 1815, membre du Conseil d'État. Mais les travaux qui occupaient surtout son activité étaient ses études artistiques et ses recherches approfondies sur le moyen âge. Tout ce qu'il lisait prenait immédiatement dans son imagination une forme qu'il avait besoin de retracer, soit par le dessin<sup>1</sup>, soit dans une poésie, soit dans une composition historique. Sa vie s'écoula ainsi doucement, dévouée au bien, à sa patrie et aux arts. Lorsqu'il mourut, une foule immense l'accompagna au lieu du repos, et depuis sa mort ses écrits ont continué d'être lus et d'être aimés dans toute la Suisse allemande.

Les œuvres d'Usteri ont été réunies en 1831, par son ami David Hess. Elles se composent de poésies en haut allemand, d'histoires en vieux langage du quinzième et du seizième siècle, de deux poèmes assez étendus, et de poésies en dialecte zuricois. Nous ne nous arrêterons qu'aux ouvrages d'Usteri qui ont le cachet exclusivement *cantonal*.

<sup>1</sup> Il y a plus d'une analogie entre Usteri et Töpffer. Usteri, comme l'auteur de *M. Jabot*, a laissé des caricatures.

Les *Idylles zuricoises* sont les deux ouvrages poétiques les plus considérables qu'ait laissés Usteri. Il ne s'agit pas ici de l'idylle définie par Boileau. Dans les poèmes d'Usteri, il n'y a ni bergers, ni bergères, mais simplement des paysans et des bourgeois de Zurich. Ces œuvres font songer à *Louise*, et à *Hermann et Dorothee*, mais elles n'ont pas le caractère factice des poèmes de Voss et de Goethe. Les portraits d'Usteri ont un cachet de réalisme et d'humour très-prononcé. Ils sont, comme l'a dit Gervinus « ironiques à force de naturel. »

Le premier poème d'Usteri est intitulé : *Le suffragant*<sup>1</sup>, *idylle campagnarde en dialecte de Zurich*. Deux fragments de cet ouvrage donneront une idée de la manière de l'auteur.

Un procès éclate entre le pasteur et le pêcheur Joas, que le ministre accuse de l'avoir volé. Dans le tribunal siège un barbier, grand partisan des idées introduites en Suisse par les démocrates français de 1798. Quand le président lui demande son avis, il s'écrie avec une emphase qui rappelle d'une façon comique les orateurs des clubs parisiens à la fin du dix-huitième siècle :

« Président, et vous citoyens ! Mes cheveux se dressent sur ma tête ! La patrie est en danger ! oui,

<sup>1</sup> *De Vikari.*

juges, je le crie encore plus fort : La patrie est en danger ! Dépêchez-vous donc, secourez-la, sauvez-la !... Le couteau des oligarques, on nous le met de nouveau sur la gorge... oh ! ils sont passés, ces temps heureux, ces temps magnifiques, où la céleste liberté et les droits de l'homme gouvernaient encore, où tout était à tous ; et les petits une fois en haut, où le soleil de l'égalité nous réchauffait de ses rayons, le *bovairon*<sup>1</sup> devenait avoyer, et l'avoyer *bovairon*. Oh ! ils sont passés ces beaux temps, ces temps divins ! A peine si l'on en trouve ici et là quelque trace, et ce peu qui nous en reste, combien durera-t-il ? Nous-mêmes, citoyens, nous-mêmes, nous sommes ici comme l'oiseau sur la branche. Qui nous dit que nous y serons demain ? Mais aussi longtemps que nous siégerons à cette place, nous voulons nous conduire comme des héros, défendre la liberté et l'égalité, et rester debout, comme un rempart d'airain... Et pour quant à ce qui est de l'affaire actuelle, il vient deux citoyens devant le *forum*, l'un est le pasteur de la paroisse, et l'autre... un gueux tout déguenillé... Mon système, le voici : Quand un riche a un procès avec un pauvre, c'est le riche qui a toujours tort. Et pourquoi ? D'abord, *primo*, un, un pauvre ferait-il un procès à un riche, s'il n'avait pas dix fois raison ? Et puis, *secundo*, deux, l'amende...

<sup>1</sup> Gardeur de vaches.

charité et la fraternité ; — renversé les idoles infâmes ou sanglantes du paganisme? Est-ce que la condition des peuples ne s'est pas améliorée en Occident, depuis que la Réforme a porté des coups si rudes à la féodalité et à la tyrannie de Rome? Est-ce que les robustes paysans de la Suisse, de la France, de l'Angleterre, de la Hollande, de la Belgique, ne sont pas plus heureux que les serfs désespérés, semblables à de vils animaux, qui végétaient au moyen âge sous le bâton des seigneurs et sous la crosse des évêques? Est-ce que l'abolition de la torture, de la vénalité de la justice, des prisons infectes, des détentions arbitraires, des vexations de toute espèce dont les peuples occidentaux sont justement fiers, ne sont pas d'immenses victoires remportées sur la barbarie? Remarquez que je me tais sur les conquêtes de la science, sur les progrès de l'agriculture, qui ont pourtant contribué puissamment à l'amélioration de la condition physique et morale<sup>1</sup> des masses.

Il reste sans doute beaucoup à faire ! Les nations sont loin d'avoir un sentiment complètement développé de ce qui est juste et vrai ; dans plusieurs vastes contrées, elles sont esclaves de superstitions abrutis-

<sup>1</sup> C'est en vain qu'on parle de la moralité de l'ancien régime. Le vertueux maréchal de Catinat disait au XVII<sup>me</sup> siècle, cet âge d'or de la monarchie française : « LA FRANCE EST POURRIE des pieds à la tête. »





qui peut payer la plus grosse? Cela condamne déjà le pasteur. Il y a maintenant une autre chose. Qu'est-ce que c'est que le ministre? Un ennemi de la liberté et de l'égalité! Ne le montre-t-il pas toujours, dans ses sermons, dans ses paroles, dans ses actions? Un tyran, qui gouverne et règle tout par lui-même, qui se moque de ses supérieurs, de nous! de nous! comme de l'an quarante, qui prend dans la poche d'un homme libre et pénètre dans sa maison, qui reçoit des bienfaits des aristocrates et leur a des obligations, qui enlève à ses paroissiens leurs pauvres creutzers, et, par exemple, pour le raser, fait venir le barbier d'un autre village! le tyran! Un Grec illustre, je crois que c'est Cyrus ou Testimoclès, a dit dans ses ouvrages: Un tyran a toujours tort. Parole à dorer sur tranche! Un tyran a toujours tort! et par conséquent le ministre. Je propose donc, pour faire un exemple, de le punir autant qu'on pourra<sup>1</sup>. »

Ce morceau n'a pas sans doute la vigueur des satires dirigées par Aristophane contre ceux qui, de son temps, se faisaient les flatteurs de la multitude, mais il a cependant un caractère de gaieté et d'ironie qu'on retrouve plus d'une fois dans les *Idylles zuricoises*. Mais cette ironie n'exclut pas une véritable sensibilité. Je citerai comme preuve le passage dans lequel Usteri décrit

<sup>1</sup> Trad. Aimé Steinlen.

l'amour naissant du vicaire pour la fille du pasteur.

« Nous irions trop loin de notre sujet si nous voulions vous conduire chez tous les pauvres et les malades que notre suffragant va consoler, car il les visite tous dans le village. Pourtant il va volontiers chez ceux où on lui parle beaucoup d'Annette, et, chose curieuse, elle fait précisément comme lui. La seule différence, c'est que le suffragant, quand on loue la jeune fille, enchérit encore sur les éloges, tandis qu'elle ajoute timidement : « Ah ! vraiment ! c'est bien cela. » Mais l'éloge retentit d'autant plus haut dans son cœur, et mainte fois, quand on oublie le sujet, elle y ramène par une petite ruse et demande : « De qui avez-vous cette robe ? ce bonnet ? et le petit d'où a-t-il cette veste ? » quand même on lui a dit plusieurs fois que tout cela venait du suffragant. — Et ainsi s'augmente toujours le feu qui s'est allumé dans leur cœur ; elle et lui n'ont pas pensé à se défendre et à l'éteindre : cette flamme est si bienfaisante et si aimable ! il s'est pourtant quelques fois effrayé : « Pourquoi rêver des rêves si célestes ? Je le sais ; un triste réveil peut les suivre, pars, allons, brise le charme. » Mais elles fleurissent si belles les prairies sur lesquelles il marche, les fleurs sourient si gaiement, exhalent de si délicieux parfums, et des bosquets et des feuillages l'espérance glisse des sons si doux dans son cœur. Comment pourrait-il partir ? et pourquoi devrait-il partir ? Il le sent, il devient meil-

leur; aucune mauvaise pensée ne trouble maintenant la paix de son âme; tout est harmonie, tout est amour; il traiterait l'homme le plus inconnu comme un frère, il pourrait embrasser un ennemi. Jamais le beau ne lui a semblé plus beau, le saint ne lui a paru plus saint; pourquoi donc quitter ce lieu où tout son être devient meilleur? Non, le songe dùt-il se dissiper, il rend maintenant lui et d'autres heureux; quand il s'évanouira, il le sent, sa vie s'évanouira avec lui. — Et la jeune fille? Elle aussi parcourt ces aimables prairies, qu'une lumière enchanteresse change pour elle en jardins de fées, elle se berce doucement dans sa nacelle, vogue sans inquiétude sur les flots argentés de la vie, et les fleurs sourient sur le bord, et les fruits les plus doux s'inclinent sur elle, et aucun fantôme ne vient l'effrayer<sup>1</sup>. »

Nous regrettons de ne pouvoir faire connaître par une analyse tout le poème d'Usteri. Ce travail nous mènerait trop loin. Du reste la conception dramatique est très-défectueuse. On doit plutôt le considérer comme une série de tableaux de mœurs pleins d'intérêts pour qui veut étudier l'existence sociale de la Suisse au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. Les caractères sont pleins de vie et de naturel. Le pasteur, sa femme, sa fille, son vicaire, le barbier son adversaire, ses amis,

<sup>1</sup> Trad. Aimé Steinlen.

forment un groupe animé dont il est le centre. Le portrait qu'en fait Usteri vérifie le mot profond que Vinet répétait souvent : « Si le pastorat n'est pas la plus héroïque des vies, il est le plus vulgaire des métiers. »

Le second des poèmes d'Usteri est intitulé : *Monsieur Henri, idylle bourgeoise en dialecte de Zurich*. C'est un tableau de la petite bourgeoisie, fait avec beaucoup de charme et de vérité. Les caractères ne sont pas tracés avec moins de bonheur que dans le *Vikari*. Madame la *Syndique* peut être considérée comme un pendant du vieux ministre. Ils représentent des idées et des habitudes qui disparaissent avec rapidité dans la prodigieuse transformation qui se fait en Europe. *Herr Heiri a*, comme conception dramatique, plus de liaison et de vraisemblance que le *Vikari*, mais on n'y sent pas la même jeunesse et le même souffle poétique.

Outre les deux poèmes dont nous venons de parler, Usteri a composé un certain nombre de petites poésies en allemand suisse. On y trouve de la gaieté, de la grâce et du sentiment. En général Usteri peint la vie par ses côtés souriants. Deux ballades ou deux élégies narratives font exception. Ces deux morceaux sont aussi simples que pathétiques. L'un raconte l'angoisse d'une jeune fille dont le fiancé fauchait l'herbe au bord d'un abîme. Depuis qu'elle l'a

entendu tomber dans le gouffre, elle est devenue folle de douleur et revient chaque jour l'attendre sur la même pierre. Cette donnée a inspiré jusqu'à un certain point la romance française :

C'est Maria, la folle du village !  
Moi folle, oh non ! mais je l'aime toujours.

Dans l'autre ballade il est question d'un pasteur qui, ne pouvant obtenir de ses parents l'autorisation d'épouser une jeune fille de la campagne, la voit mourir de chagrin et la suit dans la tombe.

Pour compléter la liste des poètes populaires de la Suisse allemande à cette époque, il faut citer Häffliger et Aloys Glutz. Le premier était curé de Hochdorf, dans le canton de Lucerne, mais le recueil de ses poésies n'a rien de remarquable. Glutz appartenait au canton de Soleure, et ses chansons, dont il avait aussi composé la musique, ont été publiées à Bâle <sup>1</sup>. Glutz se rattache à l'école de Kuhn. Cependant les dernières pièces de son recueil respirent un scepticisme douloureux. Il était aveugle et mourut jeune.

<sup>1</sup> 1795 — 1828.

## XLIII

Les rames se remirent en mouvement et le bateau se balança sur l'onde paisible autour du Niesen, dont l'ombre noire s'allongeait sur le lac lumineux. — Une vieille tradition de l'Oberland rapporte que Christ a choisi le Niesen pour monter au ciel<sup>1</sup>. — L'imagination populaire aime à transporter sur un terrain qui lui est familier les grands événements de l'histoire du genre humain. Ainsi la légende ensevelit le juge prévaricateur de Jésus sur le sommet du Pilate. L'homme éprouve le besoin de rapprocher de lui tout ce qui a un rapport direct à sa condition présente et à ses destinées éternelles.

Cette pensée du triomphe du Libérateur sur l'injustice et sur la mort m'est trop douce pour que je n'aime pas à la retrouver ici. Dans les derniers jours de son existence, toutes les souffrances humaines, toutes les douleurs physiques et morales se trouvent pour ainsi dire accumulées sur sa tête. A Gethsémané, il

<sup>1</sup> Wyss, *Voyage dans l'Oberland*, 2<sup>e</sup> partie, page 24.

lutte contre ce puissant instinct de la vie qui parle si vivement au cœur de toute créature sensible. Il passe les sombres eaux du torrent de Cédron, abandonné de tous ceux qu'il a aimés, sans que son regard, au moment où on l'accable de menaces et d'injures, rencontre un visage ami. Au tribunal de Caïphe, il est obligé de se défendre contre la fourberie et la rage des prêtres indignes dont il a démasqué l'hypocrisie. Devant Pilate, il se voit sacrifié par la lâcheté du représentant de la loi à la fureur des grands de son pays. Au palais d'Hérode, il est exposé au mépris du prince de son peuple et à l'amère ironie des courtisans qui ne veulent voir en lui qu'un roi de théâtre et qu'un vulgaire insensé. Enfin, quand il se sent sur la croix délaissé de la création entière, une immense désolation remplit son âme et il adresse à son Père cette plainte déchirante: « Pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Hélas! telle est la destinée de la plupart de ceux qui ont consacré leur vie à la grande cause de l'humanité et au progrès de la raison. Toutes les puissances de ce monde se réunissent pour conjurer leur perte. Les pontifes les accusent de témérité et de sacrilège, parce qu'ils compromettent leurs intérêts, leur repos et leur domination, et qu'ils montrent, comme Pascal, le sacerdoce animé d'un égoïsme habile à se cacher sous

<sup>1</sup> Ἐλοὶ, Ἐλοὶ, λαμμᾶ σαβαθανί. (MARC, XV, 34.)



des formes vénérées. On les appelle impies, parce qu'ils refusent, comme Socrate, d'adorer les dieux du vulgaire; on les déchire en lambeaux, parce qu'ils protestent, à l'exemple de Zwingli, contre le trafic abominable de tout ce qui est saint sur la terre. Leurs amis affectent de ne plus reconnaître des hommes qui ont contre eux tous les pouvoirs respectés ou redoutés. En effet, comment les princes de la terre ne traiteraient-ils en malfaiteurs ceux qui leur sont dénoncés par les ministres du ciel comme des impies? Le glaive que les Césars de Rome employaient contre les martyrs, menace toujours la poitrine des serviteurs les plus dévoués du genre humain. Quand on n'ose plus allumer pour eux les bûchers qui ont consumé Jean Huss et Jérôme de Prague, quand on n'ose plus dresser sur les places publiques la potence à laquelle on accrocha Anne du Bourg, n'a-t-on pas les souterrains ténébreux comme celui où Bonnivard languit tant d'années, de tristes prisons comme celles de Roger Bacon, de Campanella, de Silvio Pellico? La tyrannie a-t-elle jamais manqué de juges serviles ou de conseils de guerre pour les envoyer au *carcere duro*, de colonies malsaines ou de basses fosses pour les y enterrer vivants, de géoliers pour leur rendre la vie plus cruelle que la mort? La race des Pilates n'est-elle pas immortelle comme celle d'Anne et de Caïphe, comme celle de Néron? Les formes du despo-

tisme s'adoucissent avec le temps, mais la main de fer du pouvoir absolu ne perd pas sa force sous le velours qui la cache ; on démolit les bastilles, mais on a les déportations dans des marais infects ou sous un ciel dévorant.

O vous, qui travaillez à la liberté du monde, vous qui voulez le faire avancer dans les voies de l'avenir, ne vous attendez pas à trouver plus de miséricorde que les prophètes d'Israël et les disciples de Christ. On ne vous lapidera pas comme Étienne, on ne vous brûlera pas vivants comme le diacre Laurent, on ne rendra pas le pouvoir odieux par de pareils scandales, oh ! non, mais on saura, à force d'artifices et d'arbitraire, enlever à ceux qui pourraient s'éprendre de vos idées généreuses, toute envie de vous imiter, tout désir de réclamer avec vous contre des abus que respectent pieusement ceux qui ne veulent pas empoisonner leur existence.

Pourtant, si vous ne tenez pas compte de ces dangers, sachez du moins que vous sentirez lutter en vous les résistances énergiques de la chair et du sang. Vous ne sacrifierez pas en vain ce qui fait la douceur de la vie, les amours qui embellissent nos jours d'épreuves, les amitiés qui consolent, les sympathies qui encouragent. Souvent, comme Jésus à Gethsémané<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Λέγει αὐτοῖς, Πέριλυπὸς ἐστὶν ἡ ψυχὴ μου ἕως θανάτου· μείνατε ὧδε, καὶ ᾄδετε. Καὶ προελθὼν μικρὸν, ἔπεσεν ἐπὶ τῆς γῆς, καὶ προ-

vous vous épouvanterez des angoisses qui vous sont réservées. Souvent, quand vous vous verrez privés des appuis sur lesquels vous vous figuriez pouvoir compter, délaissés de tous ceux dont vous aimeriez à conserver l'estime et l'affection, quand il vous faudra gravir seuls la voie douloureuse, boire jusqu'à la lie un calice rempli d'amertume, quand vous entendrez les multitudes vous maudire ou du moins vous méconnaître, quand vous verrez les sages vous regarder en hochant la tête et en souriant avec ironie, — oh ! plus d'une fois alors ce cri s'échappera de votre cœur plein d'angoisse et de désolation : « Mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Si vous sentez ainsi faiblir en vous l'infirmité de la nature humaine, détournez alors vos regards de cette croix sanglante qui effraie votre imagination, fermez les oreilles aux rumeurs de cette foule qui commence toujours par crucifier la vérité avant de l'adorer, puis élevez vos yeux vers la sainte montagne, où la victime des pontifes, des grands et du peuple de la Judée rayonne d'un éclat immortel. C'est lui, le vainqueur de la perfidie, de l'injustice et de la mort qui vous en-

σχύετο, ἵνα, εἰ δυνατόν ἐστί, παρέλθῃ ἀπ' αὐτοῦ ἡ ὥρα· καὶ ἔλεγεν, Ἄββᾶ, ὁ πατήρ, πάντα δυνατά σοι παρένεγκε τὸ ποτήριον ἀπ' ἐμοῦ τοῦτο· ἀλλ' οὐ τί ἐγὼ θέλω, ἀλλὰ τί σύ, καὶ ἔρχεται καὶ εὕρισκε αὐτοῦς καθεύδοντας, καὶ λέγει τῷ Πέτρῳ, Σίμων, καθεύδεις; οὐκ ἴσχυσας μίαν ὥραν γρηγορεῖσαι;..... Καί πάλιν ἀπελθὼν προσκύξατο, τὸν αὐτὸν λόγον εἰπὼν. (MARC, XIV, 34 — 40.)

courage et vous crie: « Allez, enseignez toutes les nations. » Si vous « avez la foi qui transporte les montagnes, » l'amour qui sait tout surmonter, parce qu'il peut tout souffrir, vous n'aurez à craindre ni les multitudes frémissantes, ni les conspirations sacerdotales, ni la puissance des tyrans conjurés contre la justice et contre la vérité. Celui qui du grain imperceptible du sénevė fait un arbre capable d'ombrager les oiseaux du ciel<sup>1</sup>, choisit souvent les instruments les plus imparfaits, les plus dédaignés pour renverser le règne de la violence et de l'iniquité. L'homme est impuissant quand il lutte dans son isolement et dans sa faiblesse, « il peut tout en Celui qui le fortifie<sup>2</sup>. » Dieu qui, d'une parole, a fait jaillir les mondes du néant, peut aussi créer une humanité nouvelle, lui donner des instincts plus généreux, un esprit moins aveugle, un cœur nouveau, une âme éprise de tout ce qui est bon, juste et grand.

Il me semble que du haut de cette montagne, rayonnante des feux étincelants du soleil, descendent ces paroles consolantes: que le Fils de l'homme, caché derrière un nuage de pourpre et d'or, fait encore entendre à la terre sa voix divine, et que les apôtres de

<sup>1</sup> "Όταν σπαρῆ, ἀναβαίνει, καὶ γίνεται πάντων τῶν λαχάνων μείζων, καὶ ποιεῖ κλάδους μεγάλους, ὥστε δύνασθαι ὑπὸ τὴν σκιάν αὐτοῦ τὰ πετεινά τοῦ οὐρανοῦ κατασκηνοῦν. (MARC, IV, 32.)

<sup>2</sup> Πάντα ἰσχύω ἐν τῷ ἐνδυναμοῦντί με Χριστῷ. (PAUL, *Aux Philippiens*, IV, 13.)

la bonne nouvelle l'écoutent au fond de la vallée, ravis d'admiration et le front prosterné dans la poussière.

#### XLIV

Quand j'annonçai le projet d'atteindre jusqu'aux derniers sommets des Alpes, la stupéfaction fut générale. Les uns s'imaginaient que ce n'était qu'un caprice prêt à se satisfaire par le seul bruit qu'il causerait. Les autres se récriaient contre un courage qui voulait braver tant de périls. Il s'en trouvait qui ne semblaient pas regarder mes paroles comme dictées par une conviction intime. Personne enfin ne pouvait s'habituer à l'idée d'un projet si extraordinaire. L'agitation redoubla lorsqu'on vit partir les différentes dépêches télégraphiques qui appelaient du fond de leurs villages les guides désignés comme les plus résolus de la contrée. On conservait pourtant une espérance : c'est que ces guides me dissuaderaient eux-mêmes de mon entreprise. On encourageait Pierre à me raconter les dangers que je devais courir dans les glaciers. A l'aide de longues vues, on me faisait voir les précipices de la Jungfrau. Tous les manuels des voyageurs en

Suisse gisaient sur ma table. Chacun m'en lisait les passages les plus effrayants et les plus propres à me décourager. Ma curiosité était, au contraire, tellement excitée par ces récits saisissants, mon impatience devint telle que je brûlais d'être en route. Je ne songeais plus à rien qu'à ces déserts de neige qui couronnent la haute cime des montagnes.

J'appelai Pierre en secret et lui parlai avec fermeté, afin d'affermir ses résolutions. Mes paroles le rassurèrent. « Quoi qu'il arrive, me dit-il, en prenez-vous la responsabilité? » — « Assurément! » répondis-je. Et je lui tendis la main, en l'engageant de ne se laisser ébranler par aucune remontrance; à encourager les guides à leur arrivée, avant de leur laisser subir aucune influence étrangère. Il me le promit, et sa figure s'éclaircit à la vue de mon sourire tranquille. Il alla présider aux préparatifs de l'expédition, et disposer mon costume d'homme, composé d'un pantalon de laine rayé de noir et de blanc, d'un habit boutonné descendant jusqu'aux genoux, d'un chapeau de feutre rond pareil à celui des montagnards, et d'une paire de bottes larges et grossières. Les heures me semblaient si lentes! je craignais tant un événement capable de mettre obstacle à mes désirs, que j'écoutais à peine les questions qu'on me faisait sur les arrangements nécessaires. Tout m'importunait, excepté la vue de la Jungfrau et de Pierre, qui me semblait un ami aux

mains duquel je confiais ma plus chère espérance. Enfin les guides de Grindelwald arrivèrent les premiers. Je poussai un cri de joie lorsque parurent Pierre Bohren, homme de petite taille, mais dont les membres étaient trapus, et Jean Almer, qui était grand et avait l'air robuste. L'un et l'autre étaient des chasseurs de chamois, renommés pour leur intrépidité. Ils me regardaient avec une attentive curiosité. Ils m'avouèrent, avec la cordiale franchise particulière à ces vaillants montagnards, que leur expérience ne pouvait guère me servir pour l'expédition que j'entreprenais, car ils n'en avaient jamais essayé de pareille. Ils connaissaient pourtant les périls des glaciers, car chaque jour ils y exposaient leur vie. Mais Bohren, qui était allé le plus loin, n'avait pas dépassé la grotte de l'Eiger.

Pour prendre une décision définitive, on attendit John Jaun de Meyringen, qui avait accompagné M. Agassiz dans son ascension de la Jungfrau. Il arriva vers le matin et vint me trouver avec Ulrich Lauener de Lauterbrunnen. — Celui-ci était grand comme Almer, mais semblait moins dispos. Je sus plus tard qu'il était encore souffrant d'une chute qu'il avait fait récemment dans une chasse. John Jaun était le plus âgé et le moins vigoureux de tous. Ses cheveux grisonnaient, ses paupières étaient bordées d'une ligne couleur de sang. Cependant il présidait l'assemblée. J'avais fermé la porte, afin que personne ne trou-

blât notre solennelle conférence. Les guides paraissaient méditatifs. Ils cherchaient à lire dans mes yeux si ma fermeté était réelle. Enfin John Jaun dit en allemand : « Je crois qu'avec le courage dont cette dame est douée, la course peut être entreprise. J'ai vu bien des hommes trembler plus qu'elle en pareille occasion. Comme la saison est encore peu avancée, la neige doit être plus dure et les glaciers plus praticables qu'en un autre moment. Cependant j'avoue que, malgré mon ascension de la Jungfrau, je ne suis pas plus instruit que mes camarades sur la route qu'il faut suivre. Les glaciers se transforment complètement d'une année à l'autre. Une montagne, praticable il y a quelques mois à peine, peut aujourd'hui être inabordable. Là-bas, continua-t-il d'un ton grave, en désignant les Alpes, on ne saurait dire où sont les précipices et les dangers. D'ailleurs, avec M. Agassiz, nous sommes partis du Valais. Aussi toute notre excursion n'a-t-elle duré qu'un jour. Du côté de Grindelwald, c'est sans doute plus long et plus pénible ; car, de ce côté-là, aucune expédition n'a réussi. Allons pourtant, au nom de Dieu ! et ne soyons pas moins courageux que cette dame. Nos vies ne sont pas plus en danger que la sienne. » Après cet arrêt suprême, personne ne balança. Il fut décidé que nous prendrions avec nous quatre porteurs chargés de provisions, d'échelles, de cordes et de pioches ; que je partirais vers



le soir d'Interlachen avec Pierre Jaun, et que les autres guides m'attendraient tous à Grindelwald. Puis nous nous séparâmes en nous disant amicalement : « au revoir, » — et ils me quittèrent.

A peine le soleil disparut-il à l'horizon rayé de longues barres de feu, que j'entrai seule dans une voiture ouverte. Pierre occupait le siège. Nous traversâmes les allées de noyers d'Interlachen et ses jardins riants. Nous suivîmes les rives de la pâle Lütchine, qui bondit au milieu de rochers abruptes. Des nuages s'amoncelaient au ciel. Bientôt on entendit le bruit lointain du tonnerre. Nous entrions dans de colossales montagnes, dont les pics déchirés s'élèvent comme d'inaccessibles forteresses. En me retournant, je ne voyais plus du côté d'Interlachen que de sombres vapeurs, impénétrables à l'œil. Le tonnerre s'approchait rapidement et remplissait l'espace de sa voix sonore. Le vent sifflait, la Lütchine roulait ses eaux gémissantes. Ce spectacle était sublime. La nuit descendait de toutes parts, et je ne m'aperçus du voisinage de Grindelwald que par la lumière des chalets épars sur la colline.

A peine étais-je entrée sous le toit hospitalier de l'hôtel de l'Aigle, que la pluie tomba par torrents, comme une trombe du déluge. J'élevai mon âme à Dieu. En ce moment la foudre éclata ; les avalanches

retentirent dans les montagnes, et les échos répétèrent mille fois le bruit de leur chute.

Les étoiles pâlissaient au ciel quand j'ouvris ma fenêtre. Les vapeurs couvraient l'horizon. Le vent impétueux les déchirait et les chassait dans les gorges d'où descendent en éventail les masses informes du glacier inférieur, salies d'une noire poussière. De là s'échappent avec fracas les ondes de la Lutschine noire. L'aube blanchissait à peine les cimes colossales du Schreckhorn, dont le Mettenberg est une ramification, et de l'Eiger, qui enserrant la mer de glace dans leurs flancs. Je fis aussitôt demander si les guides étaient arrivés, et si nous pouvions partir. Pierre vint m'annoncer que cette journée devait être considérée comme perdue ; que la brume nous empêcherait d'avancer dans les montagnes, et que la pluie de la nuit passée rendait impossible l'ascension des glaciers. Je me résignai avec peine, et me soumis complètement à l'autorité de mes guides.

Cependant l'orage de la veille, ces nuées épaisses qui donnaient aux Alpes un aspect plus formidable encore, les remontrances bienveillantes des pères qui habitent cette vallée, tout réveilla dans le cœur de ceux qui devaient me conduire une hésitation facile à comprendre chez des hommes qui craignaient le poids d'une grande responsabilité. On essaya encore d'ébranler ma résolution. On me fit voir

contre le mur de l'église qui surmonte la hauteur une table noire, où je lus ces mots :

**AIMÉ MOURON, MIN: DU S. EV:**  
**CHER A L'ÉGLISE PAR SES TALENTS ET SA PIÉTÉ,**  
**NÉ A CHARDONNE, DANS LE CANTON DE VAUD,**  
**LE III OCT. MDCCXCI,**  
**ADMIRANT DANS CES MONTAGNES**  
**LES OUVRAGES MAGNIFIQUES DE DIEU,**  
**TOMBA DANS UN GOUFFRE**  
**DE LA MER DE GLACE,**  
**LE XXXI AOUT MDCCCXXI.**  
**ICI REPOSE SON CORPS,**  
**RETIRÉ DE L'ABIME APRÈS XII JOURS,**  
**PAR CH. BURGNER DE GRINDELWALD.**  
**SES PARENTS ET SES AMIS,**  
**PLEURANT SA MORT PRÉMATURÉE,**  
**LUI ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT.**

*Heureux dès à présent ceux qui meurent au Seigneur.*  
*(Apoc. XIV, 13.)*

Je dis à Pierre. après avoir parcouru du regard cette touchante inscription: «L'âme de ce jeune homme repose en paix dans le sein de l'Éternel. Pour nous, nous reviendrons bientôt ici rendre hommage à Dieu. « Bien! répondit Pierre. C'est-à-dire que rien ne nous fera reculer. » Il rejoignit le reste de la troupe, et j'al-

lai m'enfermer dans ma chambre. La solitude profonde où j'étais avait quelque chose de solennel. Devant mes yeux se dressaient le Wetterhorn aux pentes escarpées; à droite, les masses de l'Eiger; à gauche, la grande Scheideck et le Faulhorn. Ces sombres montagnes qui m'environnaient, ce calme qui n'était troublé que par le bruit du torrent courant dans la vallée et par quelque rare avalanche, tout cela était vraiment grandiose, et je me croyais transportée dans un monde où rien ne ressemblait à ce que j'avais vu jusqu'alors. Mon esprit avait rarement joui d'une tranquillité aussi complète. Je passai ma journée à écrire, et je rédigeai la *Lettre à un poète*, qui commence mes modestes pages sur *La vie monastique dans l'Église orientale*, et une partie du dernier chapitre du *Pèlerinage à Troïtza*.

Vers le soir j'entendis des voix sous ma fenêtre. Je m'approchai avec curiosité. Je vis en première ligne Pierre Bohren et John Jaun, et plus loin un groupe composé de nos porteurs et de paysans. Ils contemplaient alternativement le glacier, le ciel et les monts dont quelques rayons dorés traversaient les vapeurs transparentes. Quelle fut ma joie d'entendre prédire le beau temps! En effet, on m'avertit que nous devons nous préparer à partir le lendemain matin.

Je n'eus pas la patience d'attendre le jour. Avant qu'il parût, j'étais déjà sur pied. Je déjeunai à peine,

et je revêtis mon costume d'homme, auquel j'avais peine à m'habituer. Je me sentais gauche, et il gênait tous mes mouvements. J'appelai Pierre et lui demandai s'il était possible de me faire transporter jusque dans la vallée. Il demanda une chaise à porteur, à ma grande satisfaction. Je m'exerçai pourtant à marcher dans ma chambre, car je craignais que les guides ne désespérassent de moi en me voyant broncher à chaque pas. J'étais assez humiliée. Il me fallut de solides raisonnements pour m'empêcher de reprendre mes vêtements de femme. Cependant je m'avisai d'un expédient. Je fis un paquet de mon jupon de soie et de mes brodequins, et je les donnai à un porteur, afin de m'en servir dans le cas où je me verrais tout à fait paralysée par ces maudits habits, que je trouvais si incommodes.

Il fallut attendre jusqu'à huit heures pour se mettre en marche. Le soleil parut alors, et les montagnes se dégagèrent peu à peu de leur manteau de brume. Après m'être enveloppée d'un vaste plaid, je m'assis dans la chaise et je me mis en route, accompagnée des quatre guides, des quatre porteurs et d'une foule de paysans, parmi lesquels était un Tyrolien. Tous ceux qui partaient chantaient gaiement. Mais ceux qui restaient nous regardaient avec tristesse. C'était le dimanche 10 juin 1855. On marchait en désordre, et les gens de Grindelwald s'étaient chargés de nos effets pour soulager les por-

teurs. Le soleil était ardent. Les paysans nous quittèrent lorsque nous entrâmes dans le sentier qui serpente sur le Mettenberg, le long de la mer de glace. Le Tyrolien seul, accompagné de son jeune guide, resta avec nous. Il dit qu'il était venu par curiosité pour nous suivre aussi longtemps qu'il le pourrait, afin d'avoir une idée de la manière dont nous allions nous tirer d'affaire. Il chantait comme toute la caravane, et sa forte voix dominait les autres. C'était la première fois que je voyais l'immense glacier qu'on appelle la « mer de glace. » Je regardais, à travers les rideaux verts des pins, ces masses qui sortent du gouffre dont le fond est azuré et dont la surface est ici recouverte de boue et de blocs de neige. Ce spectacle me faisait peu d'impression, soit que je fusse absorbée par la pensée de m'élever jusqu'aux sommets des Alpes, soit que mon imagination éprouvât quelque déception, en trouvant la réalité au-dessous de ce qu'elle s'était figuré. Je ne descendis de la chaise à porteur qu'au moment où nous atteignimes une empreinte dans le rocher de marbre appelée *Martinsdruck*. Les cimes gigantesques du Schreckhorn, de l'Eiger, du Vieschhorn, s'élevaient autour de nous et semblaient nous accabler de leur grandeur. A droite se dressaient les flancs nus et polis de la Mittelegi, promontoire de l'Eiger. Tout à coup les chants cessèrent, et mes compagnons de voyage firent entendre ces exclama-

tions familières aux populations alpestres, qui retentirent de roche en roche. On avait aperçu un chasseur qui glissait comme un être fantastique sur les pentes roides de la *Mittelegi*. On aurait dit une hirondelle perdue dans l'espace. Mais en vain le poursuivait-on de cris et de questions; il continua de se mouvoir silencieusement le long du noir rocher.

Es donnern die Höhen, es zittert der Steg,  
 Nicht grauet dem Schützen auf schwindligem Weg;  
     Er schreitet verwegen  
     Auf Feldern von Eis;  
     Da pranget kein Frühling,  
     Da grünnet kein Reis,  
 Und unter den Füßen ein nebligtes Meer,  
 Erkennt er die Städte der Menschen nicht mehr:  
     Durch den Riss nur der Wolken  
     Erblickt er die Welt,  
     Tief unter den Wassern  
     Das grünende Feld<sup>†</sup>.

Enfin nous descendimes sur le glacier. On m'avait abandonnée à mes propres ressources, probablement pour juger de mon adresse. Je m'étais faite à mes habits, et je m'avançais d'un pas assuré sur la neige, en enjambant les crevasses qui séparent les diverses couches de glace. Par hasard plutôt que par réflexion, je cherchais, pour poser le pied, les taches de neige.

<sup>†</sup> SCHILLER.

Je sus plus tard que c'est la route la plus sûre, et qu'on n'y est jamais en danger. Le Tyrolien nous quitta, convaincu maintenant que je « me tirerais d'affaire. » Les guides, de leur côté, poussaient des cris de joie. Ils disaient qu'ils pouvaient, à cause de mon assurance, me confier la direction de l'entreprise. Le Tyrolien nous suivit quelque temps du regard. Après avoir traversé la mer de glace, nous nous mimes à gravir les pentes escarpées du Zägenberg. Longtemps les roulades mille fois répétées continuèrent à se répondre d'une rive à l'autre du glacier. Puis on n'entendit plus ni la voix des hommes, ni la cloche de l'église de Grindelwald, dont le vent nous avait apporté jusque-là les notes mélancoliques. Nous étions au sein d'un désert immense, en face du ciel et des merveilles de la nature. Nous gravissions des blocs de pierre à pic, et nous laissions à notre gauche des sommets neigeux. La marche devenait de plus en plus pénible. Nous grimpons à quatre pattes, en glissant comme les chats, ou en sautant d'une roche à l'autre comme les écureuils. Souvent, une poignée de mousse ou un bouquet de broussailles étaient notre seul appui, quand nous ne trouvions pas de fissure. Quelques gouttes de sang teignaient souvent, comme des fleurs de pourpre, la verdure que nous foulions. Quand elle nous manquait, nous tâchions de nous soutenir sur le rocher, à l'aide du fer de nos bâtons alpestres, en évitant autant



que possible de recourir au bras les uns des autres, de peur de nous entraîner mutuellement dans le gouffre. Au-dessous de nous, à plusieurs centaines de pieds, étincelaient les crevasses profondes du glacier où se jouaient les rayons du soleil. Les vents froids, qui soufflaient des hauteurs glacées, nous rafraichissaient à peine le front. Nous étions en nage, mais la gaieté, au lieu de diminuer, ne faisait que croître avec les dangers. Lorsque nous rencontrions du granit, l'allégresse redoublait, et les premiers qui y avaient posé les pieds l'annonçaient aux autres. Là nous glissions moins, et nous pouvions, en nous aidant, nous tenir debout et marcher plus rapidement. Bohren cadet, qui était un des porteurs, et le plus jeune de la troupe, continuait de chanter. Dans les moments périlleux sa voix acquerrait une vibration puissante. Il ne s'arrêtait jamais, ni dans sa marche, ni dans ses roulades, et ne se retournait point. Une de ces romances me charma surtout :

#### **Ranz des chèvres<sup>1</sup>.**

Je suis le petit chévrier. Mon cornet et mon fouet que voilà ne me rebutent pas encore. Dans ma poche j'ai du fromage et du pain, mes cheveux sont crépus, mes joues rouges, et mon cœur est rempli de joie et de plaisir. Des jeunes, des vieilles,

<sup>1</sup> KUHN, *Recueil de Ranz des vaches et de chansons nationales*. 1<sup>re</sup> édit. p. 17, trad. par A. Steinlen.

des honnes, des mauvaises, des grandes, des petites, des jolies, des ordinaires, je les conduis toutes sur les monts.

---

De bonne heure je grimpe sur les cols et les pics, vers les bandes<sup>1</sup> étroites et sauvages où les vaches ne vont déjà plus. Bien sûr ! plus d'un homme hardi n'irait pas où je vais après les chèvres. Il aimerait mieux rester en bas. Tourne, brune ! en avant, frisée ; allez, allez toutes. A présent, plus haut, là où courent les gentils chamois.

---

Il y a beaucoup de pauvres gens qui n'ont pas de quoi nourrir une vache. Eh bien ! au moins ils ont des chèvres. Aussi je ne me fais pas de mauvais sang, quand même je ne suis pas *armailli*<sup>2</sup>, et qu'on m'appelle le *boêbe*<sup>3</sup> des chèvres. Pas trop haut, ma vieille grise ! Là haut, à l'ombre, par cette fente, nous allons aujourd'hui sur la Bænisegg.

---

Ah ! ah ! nous voici en haut. L'avalanche tonne que cela fait peur. Entendez-vous, entendez-vous craquer le glacier ? Craque et tonne tant que tu voudras ; ici je suis en sûreté ; ici je peux en rire. Noire, brune, pas si bas ! au pâturage ! n'allez pas dans les bandes : voyons, restez tout en haut.

<sup>1</sup> On appelle *bandes* des lizières étroites de gazon, au milieu des rochers que les chèvres seules peuvent aller brouter.

<sup>2</sup> Vacher.

<sup>3</sup> Garçon.

Et quand même je n'ai pas un creutzer, que je possède à peine une chèvre, pour cela je ne suis pas à plaindre. Ceux qui ont de l'argent et des biens se lamentent encore sur tant de choses. Si vous en doutez, écoutez seulement les paysans. Ici petite ! tu m'appartiens. Laisse-toi traire, ma blanchette ! C'est toi qui me donne à goûter.

---

Cependant si j'avais une couple de mille francs je ne les jetterais pas dans les crevasses. Vite j'irais chez ma Lisbeth. Regarde mon enfant ! qu'est-ce que j'ai là ? N'est-ce pas, je suis riche à présent. Elle me prendrait bien, j'en suis sûr. Si je les avais, oui, je voudrais..... mais quand même je n'ai pas cet argent, je n'en veux pas moins chanter.

La vue qui s'étendait sur la vallée, et dont nous jouissions, était magnifique. Nous apercevions les chalets de Grindelwald comme des miniatures semées sur de verts tapis. Les guides s'écriaient : « Ah ! c'est du haut des cieux que nous contemplons nos femmes ! » et nous continuions de monter, laissant au-dessous de nous les nuages flottant partout comme des écharpes grises. A onze heures nous nous arrêtâmes sur un promontoire où nous pouvions nous asseoir les uns à la suite des autres. La fatigue et la chaleur nous avaient tous épuisés, et personne ne bougea, excepté les deux Bohren qui grimpèrent encore pour trouver du bois, afin de préparer une collation. Un source cristalline, filtrant à travers les ronces et le marbre, murmurait

tout près de nous. La végétation vigoureuse avait disparu. On ne voyait que des graminées et des mousses ; le genévrier, le serpolet et le thym qui parfumaient l'espace, et des champs de rhododendron pourpre, dont les feuilles métalliques se mêlaient aux noirs lichens. De loin en loin, quelques mélèzes rachitiques se dessinaient sur les neiges éternelles. Les Bohren apportèrent des broussailles dont on alluma le feu qui pétillait avec bruit. On fit bouillir de l'eau et, à ma grande stupéfaction, ce furent des fleurs de rhododendron et des fragments de genévrier qu'on entassa dans la chaudière. Mes compagnons de voyage m'assurèrent que cette espèce de thé était excellente et très-saine. Comme j'avais une grande soif, je bus avec avidité la boisson odoriférante qui me parut exquise. On m'avait aussi apporté un gros bouquet de belles roses des Alpes <sup>1</sup>. J'en fis une guirlande dont j'entourai mon chapeau. Elles me rappelèrent une ballade charmante d'un poète populaire de l'Oberland :

#### **L'origine de la rose des Alpes <sup>2</sup>.**

J'ai à conter une triste histoire : jeunes fillettes, faites bien attention. Comme leçon pour vous et pour les jeunes gens, je l'ai mise bien exactement en rimes. Vous savez, j'ai été d'abord pendant sept ans maître d'école à Sigriswyl.

<sup>1</sup> Espèce de rhododendron.

<sup>2</sup> KUHN, *Volkslieder*, trad. par A. Steinlen, 4.

Là s'élève, droit au-dessus d'Oberhouse, une haute pointe de rocher. Rien qu'à la voir, vous auriez peur ; à peine si les chamois y arrivent. On y trouve les plus belles primevères ; mais c'est dommage, personne ne peut les cueillir.

---

Qu'arriva-t-il ? Il y a plus de cent ans, un garçon faisait la cour à une jeune fille. Mais celle-ci se moquait de tous les jeunes gens ; tantôt elle disait non, tantôt elle disait oui. C'était une unique enfant, riche, jolie ; aussi personne n'était assez pour elle.

---

Que ne laissait-il tranquille cette folle ? Ses pareilles ne font jamais de bonnes femmes. Si quelqu'un de vous a envie de se marier, qu'il se garde comme du feu de semblables pécores. Mais il voulait à toute force avoir Lisbeth, dût-il y laisser sa peau et ses os.

---

Un dimanche soir, quand les vaches allaient partir, il conduit sa Lisbeth à l'auberge. Il lui offre du vin, du sucre, de la muscade, et lui dit tout bas : Dis-moi donc une fois : oui, certainement personne ne t'aime plus que moi.

---

Elle ne fait pas semblant de vouloir l'entendre : Ah ! tais-toi donc ! Non ! laisse-moi. Puis elle pense : Attends ! j'ai ton affaire, et lui répond enfin : Je te dirai oui, si tu m'apportes devant ma fenêtre des primevères de la pointe du rocher.

Jean! prends-garde à toi! Tu pourrais te perdre! Celui qui cherche le danger y tombe aisément. Bah! les conseils, les reproches sont inutiles. Il ne tient compte des avis. Tu les auras, dit-il, si tu veux venir avec moi un jour à l'église.

---

Un beau matin, quand brillaient les étoiles, le voilà sur le chemin, par les communaux. Au-dessus d'Oberhouse, il monte le long du Gerbibach. Il est maintenant arrivé sous le rocher, et commence à grimper, regardez-le!

---

Regardez comme sur ces parois lisses il a de peines et d'angoisse à monter. Il a déjà du sang aux deux mains, et cependant il est loin, bien loin du but. Allons toujours! Que le Seigneur nous protège! Ah! je ne voudrais pas être Jean.

---

Allons toujours! Tu y es tout de suite. Prends garde à toi, Jean, et tiens-toi bien. Voyez! — Jamais je n'ai vu de rocher si roide. Bien il arrive. Ah! Seigneur Dieu, il glisse et tombe... et tombe. Oh! c'est affreux!

---

Il est couché au-dessus d'Oberhouse, le corps brisé, au pied du rocher. Le sang lui coule par le nez et par la bouche. Regardez! voilà ce que peut faire l'amour. Ça vous rend les gens si aveugles et si bêtes. Dieu en préserve tous les pauvres mortels!

Écoutez ! Environ deux heures après, Lisbeth revient à la maison portant le lait du matin. Son chemin la conduit un peu au-dessous, près du rocher ; elle pousse un grand cri. Seigneur Jésus..... Jean ! Dieu me pardonne ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Il est là..... mort.

---

Elle tombe sur ses genoux ; elle voudrait pleurer, et ne le peut pas. Elle sanglote, sanglote, et tremble..... elle s'en va peu à peu, et enfin la frayeur lui fait rendre l'âme. Ils sont là couchés tous les deux morts, sur l'herbe humide aux rayons du matin.

---

On ne les retrouva que le soir, et on les reporta au village. Deux jours après, le dimanche on les accompagna au cimetière, à Sigriswyl. Le pasteur fit un sermon si beau, que jeunes et vieux se mirent à pleurer.

---

Et sur la roche où Jean était tombé, une fleur est née de son sang. La rose des Alpes, comme l'appellent les gens. Jeunes filles, faites-y attention. Ces fleurs-là sont rouges comme du sang, et vont si bien dans leur feuillage sombre.

---

Vous pouvez les trouver sur les montagnes ; elles croissent maintenant sur plus d'un rocher. Mais en les cueillant pensez toujours que vous ne voulez pas faire comme Lisbeth. Ne vous moquez pas d'un fidèle amour et que Dieu surtout vous garde de l'orgueil.

Après une heure de halte, nous nous remîmes à marcher. Nous devions bientôt ne trouver que de la neige et voir cesser toute apparence de végétation et de vie. La pente que nous gravissions était roide, mais nous n'étions plus, depuis que nous avions quitté les roches nues, exposés à glisser. Nous tâchions de presser le pas, afin d'atteindre, pour y passer la nuit, une vaste grotte que deux de nos chasseurs de chamois connaissaient seuls. Elle leur sert de cachette quand leur passion indomptable pour ces expéditions héroïques les engage à ne pas tenir compte des règlements. Lorsque le trou béant de la grotte s'ouvrit sous les épaisses couches de neige, des cris de joie se firent entendre. Les chants recommencèrent. La nuit descendait. Nous tâchions donc d'avancer. Depuis plusieurs heures, je ne ressentais plus la fatigue et j'aurais pu marcher longtemps encore avant d'avoir besoin de repos. Mais les guides étaient impatients d'atteindre un abri où nous ne serions pas exposés aux avalanches qui grondaient de toutes parts.

Un demi-jour mystérieux éclairait en partie la grotte allongée, dont les profondeurs demeuraient dans les ténèbres. On entendait frémir des sources et tomber des gouttes d'eau avec une monotone lenteur. Jamais je n'avais pénétré dans un séjour d'une aussi sauvage beauté. Au milieu de la caverne, en face de l'entrée, était un large glacier pareil à une cataracte subitement



gelée. Au-dessus de ce bloc merveilleux, étincelant comme du cristal, s'épanchait un ruisseau d'une fraîcheur délicieuse. Lorsqu'on eut allumé un grand feu avec des branches de genévrier déposées là par le chasseur qui s'y fait le plus fréquemment une retraite, la glace brilla des mille couleurs du diamant; tout sembla prendre une forme, une vie extraordinaire. Les parois, bizarrement taillées, du rocher resplendirent de leurs capricieuses. Aux flancs du noir granit pendaient des aiguilles de glace, tantôt légères et isolées, tantôt groupées en faisceaux fantastiques. Dans les enfoncements où l'humidité et l'ombre sont éternelles, rampait une mousse bleuâtre: triste et incomplète manifestation de la vie au sein de ces solitudes de la mort. Là, tout saisissait vivement la pensée, tandis qu'au dehors retentissaient près de nous, comme le tonnerre, les avalanches qui se résolvaient sur nos têtes, ou bien qui se précipitaient dans les gouffres sans fond.

On étendit des peaux de génisses blanches sous un bloc qui formait un enfoncement à l'extrémité de la grotte. Je m'enveloppai de couvertures et de châles, car le froid devenait de plus en plus pénétrant. J'en fus préservée par les soins assidus de mes excellents guides, qui accumulèrent sur moi tout ce qu'on avait de fourrures et de manteaux. Ils s'assirent en rond autour du feu et préparèrent du café qui nous servit

toute la nuit. Personne ne songea à dormir, ni ne voulut comprimer une gaieté charmante, pleine de naturel et de retenue. Si l'un se plaignait de sentir ses membres s'engourdir, les autres s'écriaient aussitôt qu'il avait la délicatesse d'une femme et que nous n'avions pas à nous plaindre dans un palais plus grandiose que ceux des rois. On inscrivit mon nom au plafond tout près de l'entrée. En attendant le jour, nous répétions en chœur des airs suisses et surtout le chant du chasseur de chamois, si populaire parmi les montagnards de l'Oberland.

#### **Le chasseur de chamois <sup>1</sup>.**

Sur les rochers, c'est là qu'est ma vie. En bas dans la vallée je ne fais rien de bon. D'autres me diront en vain : Ne va donc pas ! tu t'expose aux dangers. Mes braves amis, mes braves gens, tous vos discours sont inutiles.

---

De bon matin, quand les étoiles brillent, je me lève et m'en vais chasser. Adieu ! ma femme et mes enfants ; ne pleurez pas sur votre père. Le Seigneur notre Dieu veille aussi là-haut ; je saurai bien en revenir.

---

Là où tout homme frissonne, où aucun autre ne peut passer, où l'eau des torrents mugit à mes pieds, et l'air des glaciers frémit dans mes cheveux, en haut, en bas, tout autour des rochers, je m'en vais dispos et joyeux.

<sup>1</sup> KUHN, *Volkslieder*, p. 34, trad. par A. Steinlen.

Là où derrière les cimes s'étend notre grand glacier, où la vache la plus hardie prend le vertige, et les chèvres trouvent à peine un sentier, là l'hiver, dès les anciens jours, a sans fin son trône et son règne.

---

Mais quand il serait plus froid encore, et le glacier plus périlleux et trois fois plus sillonné de crevasses, rien ne saurait m'arrêter. Si seulement j'y sais un chamois, glacier, crevasses, tout m'est égal.

---

Il est vrai, plus d'un chasseur y tombe et roule dans l'éternité. Il dort enseveli sous la glace, tandis que sa femme regarde au soir : Ne vient-il donc pas ? Regarde, regarde : Dieu te protège ! il ne reviendra pas.

---

Console-toi. Il repose là-bas aussi paisiblement que dans la tombe. Le Seigneur notre Dieu l'a trouvé, et le garde, au plus profond du précipice, jusqu'à ce que vienne le jour du jugement.

---

Et dans ce jour, quand le soleil à l'aurore a rayonné dans sa splendeur, en un instant se fond le glacier. Hans alors n'aura rien perdu ! Ne pleure donc pas ! vous pourrez un jour là-haut vous retrouver encore.

**Deux des guides étaient partis pour frayer un sen-**

tier et tailler des marches dans la neige, car il devait être difficile de sortir de la grotte. En revenant, ils nous annoncèrent qu'on pouvait compter sur une belle journée. Ces paroles furent accueillies avec des applaudissements. Après tant de fatigues, il était si naturel que nous fissions des vœux pour un succès complet ! J'étais joyeuse de voir de près les glaciers immenses et les sommets des Alpes, dont l'image avait souvent passé dans mes plus beaux rêves. Cependant je m'inquiétais un peu de l'indisposition que je commençais à ressentir. J'éprouvais de légères nausées et un abattement que je tâchai de vaincre en me levant précipitamment, et en donnant le signal du départ. J'avais dû changer de chaussure, car celle de la veille était en lambeaux. Vers trois heures du matin, nous quittâmes la caverne hospitalière. Ce n'est passans peine que nous parvinmes à franchir les précipices qui s'ouvraient devant nous. Pour la première fois on employa la longue échelle. On l'appuya contre la paroi d'un gouffre, dont le bord opposé était à plusieurs centaines de pieds plus bas. Nous descendimes à reculons les marches étroites et serrées. Il était défendu de regarder dans l'abîme. J'obéis par devoir, car je désirais vivement connaître les passages que je traversais. Le jour grandissait rapidement. Les monceaux de neige qui s'élevaient autour de nous ressemblaient à des monts entassés sur d'autres monts.

Nous étions au sein des vastes solitudes de l'Eiger, qui semblaient étonnées du bruit de nos pas. On se servait souvent de l'échelle. A la troisième expérience, j'avais conquis ma liberté d'action, et je ne descendais plus à reculons, mais en contemplant avec un charme indéfinissable les gouffres béants qui se perdaient dans les profondeurs du glacier, plus bleu que les cieux de l'Orient.

Nous chantions en chœur cette jolie chanson oberlandaise :

**Chant du matin<sup>1</sup>.**

Le matin, sans aucun souci, je me lève avec le jour. Je vais à la fontaine, je salue le soleil. Mes bons amis, je ne sais rien des soucis. You! You!

---

Écoute! les oiseaux chantent; regarde! les enfants sautent, et sont si joyeux. Leurs jeux sont si gentils; j'ai une bonne femme, et au-dessus de cela, mes amis, il n'y a rien, ici-bas. You! You!

---

Pour que les enfants prospèrent, je me lève de bonne heure et je vais au travail. Mais quand j'arrive le bon Dieu est là avant moi; c'est pour cela que je suis joyeux. You! You!

<sup>1</sup> KUHN, *Folkslieder*, 2<sup>m</sup>e édit. p. 135, trad. par A. Steinlen.

Bientôt la troupe se divisa en deux bandes. John Jaun, Almer et Lauener partirent en éclaireurs pour frayer des passages et tailler des escaliers dans la neige. Pierre Jaun et les Bohren restèrent auprès de moi. Almer s'avancait avec la longue échelle couchée sur son épaule; Lauener avec le drapeau roulé que nous avons pris afin de le poser comme signal sur le sommet que nous devons escalader. Nous avons des lunettes bleues pour éviter l'éblouissant éclat de la neige, qui devenait à chaque instant moins compacte; Almer s'était même couvert le visage d'un voile vert. Mais je trouvais le mien inconfortable, et je livrai résolument ma peau à l'ardeur brûlante des rayons du jour, qui se réfléchissaient sur ces frimats éclatants, quoique le soleil fût caché sous les nuages. Les trous du glacier étaient plus rares, plus étroits, et nous n'employâmes l'échelle qu'une ou deux fois dans l'immense champ de neige poussiéreuse qui, vers huit heures, s'ouvrit devant nous. Là commencèrent nos véritables souffrances. La chaleur était excessive, la marche lente et singulièrement difficile, car, à chaque pas, nous enfoncions jusqu'au delà du genou. Parfois le pied ne trouvait pas de fond, et lorsque nous l'avions retiré, nous découvrions une crevasse béante et azurée. Les guides appelaient ces endroits des *mines*, et les redoutaient beaucoup. L'air se raréfiait à chaque instant. Ma bouche était

sèche ; je souffrais de la soif et, pour la satisfaire, j'avalais des morceaux de neige et du kirsch-wasser, dont l'odeur même m'était devenue insupportable, mais que j'étais obligée de boire quelquefois, par ordre formel des guides.

Depuis longtemps nous avons franchi la région des sources et des torrents. Nous ne tardâmes pas à dépasser même celle où les fissures du glacier se découvraient sous la neige, et nous ne marchâmes plus que sur le linceuil éternel et sans tache du désert glacé. Je respirais à peine ; je m'affaiblissais de plus en plus. Aussi était-ce avec bonheur que j'arrivais aux haltes marquées par ceux qui nous précédaient. Je me précipitais épuisée, mais ravie, sur la couche de neige qu'on m'avait préparée. Les avalanches étaient fréquentes. Tantôt elles roulaient par blocs immenses, avec un bruit lugubre, tantôt la neige, soulevée par le vent, tombait sur nous comme de la grosse grêle. Le brouillard se répandait de toutes parts, à notre grand effroi. Nous perdions souvent de vue ceux qui nous ouvraient la route. Après la plaine de neige, la pente devint roide et difficile. A peine les guides avaient-ils assez de force pour frayer le chemin, tant la montée était rude, tant la neige était épaisse.

Enfin, à dix heures, on s'arrêta sur un plateau qui s'étendait aux pieds du Mönch. L'arrête de ce mont

se dressait devant nos yeux. On avait taillé une petite grotte dans la glace, où l'on me fit reposer, enveloppée de couvertures. Nous étions littéralement à bout de forces. La respiration nous manquait, et depuis quelques instants je crachais le sang. Cependant, je ne regrettais ni mes fatigues, ni la résolution qui m'avait entraînée jusque-là. Tout ce que je craignais était de ne pouvoir aller plus avant. Cet air même, que je supportais si mal, était pour moi un objet d'étude intéressante, à cause de sa pureté extraordinaire. Un des guides, ayant emporté de la grotte quelques branches de genévrier, fit du feu afin de fondre de la neige, que nous bûmes avec volupté. Je remarquai alors qu'on se groupait à quelque distance de moi pour délibérer tout bas. Les figures étaient soucieuses. Nous avions parlé de la Jungfrau comme du but de notre expédition. Tous les regards se portaient avec inquiétude vers cette montagne que l'on voyait à gauche enveloppée d'épais brouillards. Je redoutais vaguement qu'on ne voulût mettre obstacle à la réalisation complète de mes projets. En effet, on vint me dire qu'il nous serait impossible d'escalader la Jungfrau ce jour-là ; qu'il fallait marcher longtemps encore avant d'atteindre la base qui, par une illusion d'optique, nous paraissait rapprochée et que, de là, trois heures de marche, au moins, étaient nécessaires pour arriver jusqu'au sommet. Il semblait peu praticable



de passer la nuit sur la neige à cette hauteur où la respiration même est si pénible, et avec un froid glacial qui menaçait de geler nos membres endoloris. D'ailleurs, les guides prévoyaient unanimement un orage violent pour la soirée. « Que faire? répétaient-ils, sans abri, sans couvertures, sans feu, sans boisson chaude (la provision de café était épuisée), au milieu de ces glaces? » Je leur donnais intérieurement raison, mais il m'était pénible de ne pas arriver au bût, qui avait l'air d'être voisin. Comme je ne me résignais pas à me ranger à leur avis, Almer se leva, et déposant l'échelle à mes pieds : « Adieu, dit-il avec énergie. Je vous laisse, car ma conscience d'honnête homme me défend de prêter la main à un péril que je sais inévitable. »

Je le rappelai, et me levant à mon tour : « Eh bien ! dis-je, les difficultés seraient-elles aussi grandes pour l'ascension du Mönch? Le voilà à quelques pas de nous. La brume ne le couvre pas. Pourquoi n'irions-nous pas jusqu'au sommet? » A ces paroles l'étonnement fut général. Tout le monde se tourna vers la montagne que je désignais. La neige en avait l'air d'être solide, et je croyais impossible de rien trouver là de plus dangereux que tout ce que nous avons déjà traversé. Leur hésitation m'étonnait. « Mais savez-vous, me dirent-ils, que ce mont n'a jamais été escaladé? » — « Tant mieux ! m'écriais-je, nous le bap-

tiserons ! » et oubliant en un instant ma lassitude, je me remis à marcher d'un pas ferme. Pierre Jaun et Pierre Bohren me voyant si résolue, s'emparèrent du drapeau, partirent en avant, et le plantèrent sur les plus hautes assises du Mönch, avant que nous y fussions parvenus nous-mêmes. Ce drapeau était blanc, jaune et bleu, et le nom bien-aimé de la *Valaquiè* y était brodé en grandes lettres. Comme si le Ciel eût favorisé nos désirs, les nuages se roulaient sur tous les monts d'alentour, et ne laissaient à découvert que la cime du Mönch. Quoique la pente fût plus roide que celle de l'Eiger, nous ne trouvions pas de difficultés beaucoup plus grandes. La neige était dure, et comme nous n'enfoncions pas aussi profondément, la marche était moins accablante. Nous nous tenions de manière à former une chaîne, et nous avançons en zigzag, stimulés par l'impatience d'arriver au sommet. Je ne voyais partout que des couches de neige épaisses, mais nulle part les glaces que M. Desor a foulées sur le sommet de la Jungfrau. Il est probable qu'à cause de la saison le Mönch était encore enseveli sous les neiges accumulées de l'hiver. Cette circonstance contribua beaucoup à notre succès.

L'image de l'infini se présenta à mon esprit dans toute sa grandeur formidable. Mon cœur oppressé la sentait, comme mes yeux apercevaient la plaine suisse perdue dans la brume et les montagnes voisines, noyées

dans les vapeurs dorées. Je conçus de Dieu un tel sentiment, que mon cœur, il me semble, n'aurait pas eu, jusque-là, assez de place pour le contenir. Je lui appartenais tout entière. Dès ce moment, mon âme s'abîma dans la pensée de sa puissance incompréhensible.

Cependant il fallut partir et quitter la montagne, où j'étais si loin des hommes ! J'embrassai le drapeau, et nous nous remîmes en marche à trois heures. Nous descendîmes péniblement les flancs du Mönch. Nous étions obligés de nous prêter plus de secours qu'en montant, et plus d'une fois nous faillîmes rouler dans les abîmes. Mais dès que nous eûmes retrouvé l'Eiger, nous voyageâmes aussi rapidement que l'avalanche qui ne connaît point d'obstacle, que le torrent qui creuse son lit, que l'oiseau qui fend l'espace. Assis sur la neige, nous nous laissions glisser du haut de ces pentes gravies avec tant de peine, jusqu'au bord des précipices, que nous franchissions sur l'échelle posée en guise de pont. Nous trouvâmes béants des gouffres que nous avions passés le matin sur la neige qui les recouvrait, car l'aspect de ces montagnes change avec une rapidité vraiment extraordinaire. Les rires et les chants recommencèrent bientôt, provoqués par notre étrange manière de voyager. Ce fut une grande joie quand on se retrouva dans l'atmosphère où renaît la vie. Nous nous précé-

pitâmes tous sur la première source, dont le murmure nous parut aussi doux que la voix d'un ami. Cependant, dès que nous fûmes arrivés aux rochers dépouillés de neige, les difficultés reparurent, et même plus graves qu'en montant. Le péril était extrême. Sans le vaillant Pierre Bohren, qui me portait plutôt qu'il ne me soutenait, je n'aurais jamais pu descendre les roches nues qui se dressent le long du glacier. Comme nous avons abordé la mer de glace au premier endroit venu, nous rencontrâmes tant de fissures béantes, qu'il fallut faire de grands sauts pour les franchir. Nous n'avions pas atteint l'autre bord, qu'on accourait déjà au-devant de nous avec la chaise à porteur. Nous arrivâmes en chantant à Grindelwald, où l'on nous regardait avec une telle stupeur, qu'on avait l'air de nous prendre pour des revenants. Je demandai des citrons que je dévorai, en changeant d'habits. Quoique fort accablée, je partis aussitôt pour Interlachen, afin de rassurer ceux qui m'y attendaient. Au bas de la colline de Grindelwald, je m'arrêtai au chalet de Pierre Bohren. J'y montai pour voir sa femme. Elle tenait dans ses bras un enfant de quelques jours, que j'embrassai en promettant d'être sa marraine.

A mi-chemin d'Interlachen, un orage, aussi violent que celui dont je fus accompagnée à mon départ, éclata avec un bruit formidable, une pluie battante et

des éclairs éblouissants qui sillonnaient les sombres nuées. Les guides ne s'étaient donc pas trompés. Nous aurions dû subir cette tempête sur les plus hauts sommets des Alpes, si nous avions poussé plus loin notre excursion.

Le lendemain, quand je me levai, mon visage n'était qu'une plaie, et j'éprouvai longtemps des souffrances atroces. Tout aussi fatigués que moi, les guides arrivèrent en chantant pour me voir et pour m'apporter un superbe diplôme sur papier timbré.

## XLV

Une de ces pluies d'été, au murmure doux et continu, couvrait de ses chaudes ondées, traversées de quelques vifs rayons d'or, Unterseen et Aarnühle. Le Bœdeli était silencieux et l'Aar glissait tristement sous les rochers rongés de mousse. Mon amie et moi longions ses rives sauvages aux pieds du mont qu'on appelle « la montagne du soir. »

Nous parlions de ce jeune médecin de vingt-quatre ans qui quitta le monde pour s'y établir. Depuis 1841 il persévère dans son œuvre, occupé du traitement

d'une des plus déplorables maladies qui affligent l'espèce humaine: le crétinisme. L'hospice destiné aux crétins est situé sur le versant méridional de l'Abendberg. Il se compose de deux grandes maisons réunies en un seul édifice. Le docteur Guggenbühl est le fondateur et l'âme de cet établissement. Les personnes qui l'habitent sont chargées, les unes des travaux champêtres, les autres de l'économie domestique, de la surveillance et du soin des petits malades.

Le directeur de l'hospice de l'Abendberg est né dans le canton de Zurich, qui a produit tant d'hommes distingués. Très-jeune encore il s'adonna à l'étude de la philosophie, de l'histoire naturelle et plus tard de la médecine. Un jour il rencontra sur le chemin de Ziedorf, dans le canton d'Uri, un crétin qui, prosterné devant une croix, balbutiait une prière. Il fut aussitôt frappé du sentiment religieux qui se peignait sur ses traits. Il en conçut l'espérance d'arracher ces créatures deshéritées au triste état dans lequel elles végétaient. Quelques jours après il écrivait à un de ses amis: « Un être dans lequel peut encore se réveiller l'idée de l'existence de Dieu, est digne de tous les sacrifices et de toutes les fatigues. Membres de notre espèce, nos frères dégénérés ne doivent-ils pas attirer notre attention avant ces races d'animaux que la société s'occupe d'améliorer? »

Tout rempli de ces projets philanthropiques, il en-

treprit de voyager dans les parties de la Suisse où les crétins sont le plus nombreux. L'étude attentive qu'il fit de la condition de ces pauvres enfants augmenta son désir de leur consacrer ses forces et sa vie ; car il était convaincu que le Ciel bénirait cette généreuse résolution et viendrait à son aide. Il s'établit donc à Kleintal, dans le canton de Glaris, et là, tout en exerçant la médecine, il s'occupait de la cure du crétinisme. Il crut, après deux ans de travaux et d'études, qu'il parviendrait à guérir complètement cette maladie, s'il avait à sa disposition une maison convenablement située, dans laquelle on pourrait réunir les moyens hygiéniques, médicaux et pédagogiques. En 1839 il traça le plan d'un établissement de ce genre dans un mémoire livré à la publicité. Il développa ces pensées dans un second travail présenté à la Société helvétique d'histoire naturelle, travail intitulé : *Le christianisme et l'humanité en face du crétinisme en Suisse*. La société lui donna des encouragements ainsi que la société allemande des naturalistes. Assuré, en outre, de l'approbation de plusieurs médecins renommés, il parcourut de nouveau les Alpes afin de choisir l'endroit le plus propre à la réalisation de son projet philanthropique. Il se décida à s'établir sur les pentes boisées de l'Abendberg.

L'hospice destiné aux crétins, qu'il y fonda en 1841, jouit bientôt d'une telle vogue que plusieurs cantons

de la Suisse lui assurèrent un revenu annuel. Il se forma même dans quelques grandes villes de l'Occident des associations charitables pour lui procurer des secours. Toutes ces sommes, réunies aux aumônes fournies par les riches voyageurs qui visitent l'Abendberg, sont religieusement employées à élever de pauvres crétins. On préfère les orphelins, surtout quand il s'agit d'admettre dans la maison de jeunes malades.

Le principe du traitement adopté par le docteur Guggenbühl consiste à soustraire les infirmes à l'influence des causes qu'on regarde ordinairement comme produisant le crétinisme. Il croit qu'une infirmité née dans des vallées humides et malsaines peut être guérie dans un endroit élevé, au sein d'une atmosphère pure et vivifiante, dans des conditions hygiéniques capables de rectifier insensiblement les vices d'une organisation scrophuleuse. Un régime approprié à la nature du mal est secondé par des moyens médicaux plus ou moins énergiques.

On ne saurait sans attendrissement songer à l'admirable dévouement qui a pu inspirer à un jeune homme, devant lequel s'ouvraient les plus riantes perspectives, la pensée de consacrer ses talents et ses forces à des êtres qui n'ont d'humain que le nom. Ce qui caractérise l'esprit véritablement évangélique, c'est de s'élever au-dessus des sensations et des répugnances de la nature, afin de continuer avec énergie dans ce



monde l'œuvre d'abnégation dont les premiers chrétiens nous ont donné l'exemple par leur existence héroïque et sacrifiée. Sans doute les âmes vulgaires ne sont pas capables de conformer leur vie à celle de ces admirables modèles; mais leur dévouement fera toujours une profonde impression sur les intelligences prédestinées aux grandes entreprises.

Nous nous déclarons complètement incompétente sur la valeur médicale du traitement adopté par le docteur Guggenbühl pour la guérison du crétinisme. Plusieurs médecins distingués, les docteurs Demme, Buck, Otto Thieme, Roesch, Herckenrath, Bertold-Beaupré, Twining, Viszanick, Coldstream, Ferrus, Niepce, Sella Alessandro, dans des ouvrages publiés en allemand, en hollandais, en français, en anglais et en italien, ont écrit plus ou moins longuement sur le crétinisme et sur la méthode adoptée par le docteur Guggenbühl. Quelques écrivains moins préoccupés du point de vue médical ont aussi parlé de cet intéressant établissement <sup>1</sup>. On peut citer dans cette dernière caté-

<sup>1</sup> Parmi les médecins je citerai surtout DEMME, *Ueber endimischen Cretinismus*; — *Eigenthum der Rettungsanstalt für Cretinen auf dem Abendberg*; — RÖESCH, *Die Stiftung für Cretinen-Kinder auf dem Abendberg*; — COLDSTREAM, *The Alpine retreat on the Abendberg*; — HERCKENRATH, *Het Getschicht vor behoftige Cretinenker opergit door Dr. Guggenbühl opten Abendberg by Interlaken*; — SELLA ALESSANDRO, *Una visita all' Abendberg*. — On trouve dans ce dernier écrit de curieux détails biographiques dont j'ai profité.



gorie M. Chavannes <sup>1</sup> et madame la comtesse Ida Hahn-Hahn <sup>2</sup>.

Mais, en dehors de la question scientifique, nous voyons dans la tentative du docteur Guggenbühl une généreuse et chrétienne inspiration vraiment digne de l'approbation de tous les hommes de cœur. Ses efforts, s'ils restent incomplets, ses patientes recherches, serviront à ses successeurs à compléter et à rectifier les procédés dont il s'est lui-même servi avec une angélique patience <sup>3</sup>.

A notre avis le docteur Guggenbühl est de la famille de ces véritables philanthropes que l'on trouve en grand nombre dans l'histoire moderne de la Suisse. Comme Fellenberg, comme Pestalozzi, comme le P. Girard, au lieu de consacrer son activité à poursuivre avec acharnement de frivoles distinctions ou des avantages purement personnels, il a travaillé avec ardeur à l'amélioration de l'espèce humaine, tâche infiniment plus glorieuse que celle des ambitieux et des égoïstes, même quand ils savent faire illusion à force d'audace

<sup>1</sup> CHAVANNES, *Des crétins à l'Abendberg*.

<sup>2</sup> Gräfin Ida HAHN-HAHN, *Die Kinder auf dem Abendberg*.

<sup>3</sup> Le docteur GUGGENBÜHL a consigné ses recherches dans *Europas erste Colonie für Heilung des Cretinismus*; — *Hüser's Archiv für die gesammte Medicin*, Jena, 1840; — *Rapport sur l'Abendberg*, Fribourg, 1844; — *Briefe über den Abendberg und die Heilanstalt für Cretinismus*, Zurich, 1846; — *Sendschreiben an Lord Ashley*, Bâle, 1851.

et de ruse à la crédulité de leurs contemporains. Le devoir de l'impartiale histoire est de lutter avec énergie contre les funestes entraînements et les admirations stupides qui s'emparent des multitudes, pour leur apprendre à estimer, non pas ceux qui les éblouissent et les asservissent, mais ceux qui font du dévouement évangélique la règle de leur vie, qui sont les véritables ouvriers du progrès et de l'humanité !

Nous nous avançâmes ainsi jusqu'au lac de Brienz en méditant sur les grandes œuvres que pourrait accomplir chacun de nous, avec un peu de bonne volonté et de résolution. Nous arrivâmes enfin au poétique village de Bœnigen. Des bouffées de vapeur légères s'élevaient dans les airs, ou rampaient le long du Sytiberg et du Breiltuinenberg que couronnent les chalets cachés en partie par les lourdes branches des arbres fruitiers. La pluie descendait doucement et les larges gouttes brillaient en tombant comme des globules argentés, dans le ruisseau limpide qui traverse ce paisible séjour.

## XLVI

Daina, plus triste que jamais, était silencieuse dans son jardin. C'était vers le soir, quand le soleil, avant de disparaître, jette sur la vallée des rayons de pourpre. Elle sourit à mon approche et s'arrachant subitement à ses mélancoliques rêveries :

« Allons ! me dit-elle, dans quelque sombre gorge, dans quelque endroit où la solitude soit profonde, et où cependant la vie éclate de toutes parts comme le feu immortel de nos âmes. Il me faut de l'air, de l'espace, du mouvement ! »

Serrées l'une contre l'autre, nous sortîmes du parterre embaumé. En nous regardant passer, la belle jeune fille aux yeux noirs, du bureau de la poste, nous salua avec sympathie. On l'eût prise pour notre troisième sœur, car son regard était aussi plein de tristesse. Son beau visage avait cette pâleur qui donne aux brunes un attrait tout particulier. Trinelli ne nous suivit pas. Elle ne quitte presque jamais l'enceinte étroite où l'enchaînent ses devoirs.

Nous traversâmes Aarmühle et des prairies couver-

tes de fruits et de fleurs. Nous apercevions au loin les ruines du donjon de Weissenau, couvertes de lierre et d'une sauvage végétation. Ces ruines dominent l'Aar qui caresse de ses flots plaintifs les murs antiques habités par les chouettes et par les fantômes nocturnes dont parlent les vieilles légendes.

Notre marche devenait de plus en plus rapide. Les cieux étaient purs comme une mer sans orage et les glaciers resplendissaient de teintes dorées. Le Saxenthal roulait ses ondes mugissantes au fond d'un sinistre vallon. Nous franchîmes le torrent sur un tronc soutenu par deux blocs de granit. A côté se dressent les masses formidables du Rottenfluh. Quelques bouquets d'aunes, de pâles saules et de sombres forêts de sapins projetaient sur les ondes leurs ombres allongées. Près du village de Zweilütschinen nous primes la direction du sud. La noire Lütschine vient d'une autre route, qui paraît plus sauvage; car elle a pour limite le Wetterhorn aux flancs dépouillés. Les deux Lütschines mêlent ici leurs eaux. Ainsi s'embrassent, sans se confondre, l'esprit du mal et l'esprit du bien lorsqu'ils se choquent dans notre nature impétueuse.

Une forteresse immense, comme la main du créateur peut seule en construire, élève ses murailles colossales à l'entrée de la vallée de Lauterbrunnen. Du haut de la Hunnenfluh, dit la tradition, les habitants de cette contrée, aussi indomptables, aussi fiers que les

Huns, combattirent l'invasion d'Attila. Le Sausbach bouillonne sur l'autre bord, et roule des fragments de rocher, détachés de la Sansalp. La vallée devient à chaque instant plus étroite.

Tout à coup la Jungfrau surgit à nos regards comme une apparition fantastique. Le voile blanc qui la recouvre semblait une résille de diamants. Mon amie et moi, nous poussâmes un cri d'admiration, auquel répondit le bruit de l'aile puissante des vautours. Nous étions à la base du Vogelfluh, dont les vastes sommets sont couverts de leurs aires perdues dans les nuées. Le ranz des vaches, qui se fit entendre en même temps, se mêlait au murmure d'innombrables cascades.

Mais bientôt la vallée devint plus vaste: les flancs des montagnes couverts de forêts, de chalets et de pâturages, s'arrondirent doucement. La chaîne du Stramengrat forma bientôt un cercle spacieux autour de nous, lorsque nous traversâmes les maisons éparses du village de Lauterbrunnen. Sans nous y arrêter, nous longeâmes, sous les aunes inclinés, la rive du ruisseau qui scintille à travers les cailloux.

La nuit était descendue sur les monts; des ombres mobiles s'agitaient de toutes parts sur les flancs des rochers, et les doux rayons de la lune éclairaient seuls notre marche. Un nuage blanc, que le vent balançait dans les airs, flottait des hauteurs du Pletschberg, pareil à la colonne de lumière qui précédait le peuple

de Jéhovah. C'était la cascade du Staubbach qui, d'une hauteur de 900 pieds, s'élançe comme une fumée d'argent.

« Ici, une montagne sourcilleuse élève ses cimes semblables à des créneaux, entre lesquels le torrent de la forêt se hâte de s'échapper, pour se précipiter et subir successivement des chutes multipliées. Un fleuve d'écume jaillit avec impétuosité des fentes du rempart de rochers qu'il dépasse<sup>1</sup>. »

« Comme on voit, au sommet du mât d'un esquif, des banderôles légères, qu'agite doucement le zéphyr, serpenter en mille contours gracieux dans les airs, tantôt étendues, tantôt se roulant sur elles-mêmes, s'élevant et s'abaissant dans un clin d'œil, caressant un instant les ondes de leurs pointes agiles, qui bientôt vont se perdre dans l'azur des cieux, ainsi le torrent aérien se balance dans l'atmosphère. Il se précipite de la corniche du rocher imposant avec un élan sans cesse varié, et flotte dans l'espace. Les vents entravent sa chute ; il voltige çà et là et ne peut atteindre la terre. Voyez-le sur la cime du roc, c'est un fleuve, c'est une vague puissante, qui descend avec impétuosité de l'Empyrée ; plus bas, ce n'est plus qu'un nuage, et bientôt une vapeur blanchâtre. Dans leur vol rapide, ses ondes se dissolvent, se métamorphosent en fumée

<sup>1</sup> A. DE HALLER, *Les Alpes*.

et s'évanouissent comme elle. Elles partent avec le fracas du tonnerre, et dans leur furie elles menacent d'engloutir toute la contrée; mais bientôt leur rage s'apaise, et, bienfaisantes, elles viennent humecter, en douce rosée, l'humble colline, et y font naître l'émail des plus belles fleurs du printemps<sup>1</sup>. »

Je m'assis sur la prairie. Tout, autour de nous, était empreint d'un charme mystérieux. Daïna était debout contre un sapin qui l'entourait de ses rameaux comme d'une sombre draperie.

« Que tu es grand, mon Dieu, s'écria-t-elle, et que les hommes s'inspirent peu de la générosité sans limites que révèle l'immensité de ta création! Tout y est bonté, joie et bonheur. Le reptile venimeux lui-même, qui glisse joyeux sous les herbes humides, connaît la grandeur de tes bienfaits.

« Mais nous, la raison, notre force suprême, deviendra-t-elle notre suprême malheur?

« Pourquoi faut-il que la douleur absorbe seule toutes nos facultés? Est-ce cette raison, dont nous sommes si fiers, qui nous a rendus les plus misérables de tes

<sup>1</sup> BAGGESEN, *Parthénaïs*. — Nous avons rapproché ici les noms de deux poètes qui ont été unis par les liens de la famille et par un commun enthousiasme pour la splendide nature de la Suisse. Baggesen, poète danois, avait épousé la petite-fille du grand Haller. Dans un poème intitulé: *Parthénaïs ou le voyage dans les Alpes* (trad. en français par Fauriel), il aborda un sujet déjà traité par l'illustre Bernois dans *Die Alpen*.



créatures? Est-ce elle qui enfante dans le monde la haine implacable, l'orgueil effréné, le mépris de tout ce qui est humble et petit? Est-ce elle qui a créé des lois contraires à tes desseins: des lois qui laissent partout des traces sanglantes, pareilles à la marque du fer rouge sur le bras de l'esclave? Mais non! ce n'est point la raison qu'il faut maudire: c'est le despotisme des pontifes et des tyrans.

« Éternel, quand ta bonté immense descendra-t-elle dans nos cœurs comme cette douce lumière qui éclaire les nuits? Toi qui as fait sortir ces rochers, ces torrents, ces forêts, de la profondeur des abîmes, ne donneras-tu aucun but à ces passions qui font du cœur de tes enfants le plus épouvantable des chaos? Oh! si nous te connaissions tel que tu règnes ici, où rien n'obscurcit ta gloire, nous ranimerions peut-être en nous ces vertus, dont les germes demeurent inertes et flétris. Mais si l'homme doit rester tel qu'il est, sans avancer vers l'avenir, écrasé sous le poids de tant de servitudes, rappelle-nous dans ton sein paternel, car tes enfants ne sont pas nés pour languir éternellement dans les hontes de l'esclavage.

« Dieu d'Israël, cette nature paraît t'implorer en faveur de l'homme, ce Benjamin de tes entrailles. Écoute les murmures de ces monts qui s'élèvent vers les cieux, la voix formidable des mers qui gronde autour des vastes empires, écoute la création tout entière,

qui semble dans l'attente d'une faveur nouvelle; elle fait entendre cette seule prière : « Rends-nous l'homme que tu nous avais donné pour roi; rends-lui ses vêtements sans tache; pardonne-lui pour toujours; cesse de faire peser sur son front le poids d'une colère qui l'accable depuis tant de siècles! »

— « Daina, dis-je en lui prenant les mains, viens, la nuit est humide, et ton imagination exaltée achève d'épuiser tes forces. Cependant, je crois que tu as raison. Comme toi, j'ai la certitude que tout sous le ciel attend son perfectionnement. Mais tout aussi ne parle-t-il pas d'espoir? Ne vois-tu pas la vie éclater à chaque pas? Depuis le brin d'herbe qui repousse au printemps jusqu'à la société des hommes, est-il rien qui ne contienne une sève indestructible? Tout gravite vers un avenir, je le dirai sans crainte, *idéal*, qu'aucune force humaine ne saurait empêcher d'apparaître. Espérons, Daina! — Il faut que l'espérance prenne enfin la place occupée sans partage par ce doute mortel qui paralyse toutes nos facultés les plus vives. L'espoir! voilà notre principe de vie. Lui seul peut nous rendre cette foi en nous-mêmes, qui, de tout temps, a fait les héros, et qui peut être le moyen d'une régénération complète de l'univers.

« Une fausse et énervante orthodoxie a calomnié les généreuses tendances qui germent dans nos cœurs, en les flétrissant des noms d'orgueil et même d'athéisme.

Mais ce prétendu orgueil a été la force des sociétés antiques. Le christianisme devra-t-il produire des âmes moins viriles que celles qui adoraient les dieux du Capitole? Assurément non. — L'Évangile, en dégageant l'esprit des liens de la matière, a, au contraire, le pouvoir d'élever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de tout ce qui existe. L'homme, fils du Tout-Puissant, ne possède-t-il pas une étincelle divine?—Le chrétien, tel que le Rédempteur l'a compris, ce n'est pas le disciple de l'Islam, que le fatalisme endort dans une funeste insouciance. Il a une activité infatigable, un dévouement sans bornes, une fermeté invincible, une confiance à toute épreuve. Il se considère comme l'instrument de l'Éternel, et non comme un être misérable et chétif, destiné à croupir au sein du vaste univers. L'homme est l'image de Dieu, et Dieu, Daïna, tu le sens, est le grand esprit qui anime ce merveilleux ensemble et ces étoiles, mondes innombrables, semés dans l'éther comme une poussière d'or. »

Nous nous éloignons à pas lents de la cascade, où mille lueurs fugitives se jouaient dans l'écume des flots. La route que nous suivions était si calme, qu'elle semblait traverser un désert. Lorsque nous fûmes arrivées aux bords de l'Aar, l'aube blanchissait les toits d'Aarmühle, et sur l'aride sommet du Harder on voyait s'allonger une zone argentée.

## XLVII

La matinée était resplendissante, et la rivière, plus impétueuse, plus azurée que jamais, roulait ses flots avec harmonie sous les sombres rochers. Le *Mönch* m'attendait au modeste embarcadère, attaché à de vieilles poutres, au milieu de longues herbes, auprès d'une pauvre habitation de pêcheurs. Une toile bleue était étendue sur des cerceaux, et le petit drapeau fixé à la proue voltigeait gaiement au souffle de l'air. La nacelle remonta lentement le cours de l'Aar. Je planais délicieusement sur l'onde. J'entrai bientôt au sein de la gigantesque nature où s'épanouit le lac de Brienz. Le bassin allongé du lac s'ouvrait à l'orient devant mes yeux, pendant qu'au nord et au midi, des roches noires l'entouraient de leurs flancs escarpés. Du haut des âpres cimes du Hohenfluh, du Schwabhorn, du Faulhorn et de la Breitlauinen s'abattaient des aigles qui projetaient un instant leur ombre sur le miroir des eaux, puis qui retournaient, d'une aile puissante, à leurs demeures inaccessibles. Tout est imposant dans le paysage sévère qui environne le

lac, d'où s'échappe l'Aar précipitamment, comme pour chercher des rivages plus riants, et où se perd la triste Lütchine, fatiguée, pour ainsi dire, de rouler ses ondes à la teinte mélancolique.

Cette colline boisée, qui porte les ruines du château et l'église de Ringgenberg, et qui s'élève au-dessus d'un moulin de bois, dont la blanche écume brille au fond d'un sombre feuillage, ressemble à une jeune vierge, en vêtements de deuil, devant un miroir transparent.

On aperçoit plus loin un ilot couronné d'arbustes flexibles, oasis déserte, qui paraît attendre une âme solitaire. En face, est la baie d'Iseltwald, où de vastes noyers cachent des habitations silencieuses. Bientôt retentit la voix tonnante d'une cascade. C'est le Giessbach, qui se précipite du Schwarzhorn à travers les sapins et les broussailles, et forme quatorze chutes, portant toutes les noms des héros de l'Helvétie. Près de la dernière de ces chutes est une terrasse couverte de gazon, où deux fiancés, embrassés dans une suprême étreinte, continuèrent leur danse enivrante jusqu'au moment où ils tombèrent dans les flots qui engloutirent comme des plantes parfumées leurs espérances et leurs amours.

Déjà on entrevoit dans le lointain une partie de la vallée du Hasli, à côté de la cime isolée du Ballenberg. La cascade du Mühlbach tombe du haut de la Planalp avec la majesté d'une reine, dont rien n'en-

trave la marche imposante. Enfin les blanches maisons de Brienz, rangées au bord du lac et au pied du Brienzgrat, se reflètent coquettement dans les ondes. On dirait une rangée de ces cygnes élégants qui vinrent un jour s'établir sur ce rivage.

Le bateau aborda à Tracht, où les chalets s'élèvent sur une colline. J'admirai du haut d'une terrasse le beau lac, les montagnes arides, la cascade majestueuse, et, vers le nord, les flancs cyclopéens du Rothhorn.

La voiture, qui m'emporta bientôt, traversa le torrent capricieux du Trachtbach. Je dépassai Brienz pour entrer dans la magnifique vallée du Hasli. Jamais scène ne me parut plus propre à devenir le théâtre des idylles de Salomon Gessner. Cette vallée, dont la végétation est si riche et si variée, ces cascades, qui murmurent de toutes parts comme un concert magique, ces groupes de rochers couronnés de sapins, ces sombres parois de granit qui s'élancent dans la nue, ces pâturages alpestres, ces chalets ornés de sculptures, entourés d'arbres fruitiers, de moutons bêlant, de vaches à la lourde mamelle; ces belles filles à la voix plus douce que celle des ruisseaux, et ce vent du midi, qui échauffe la prairie — tout cela saisit et charme l'imagination ravie.

Je longeai la rive de l'Aar, bordé d'une guirlande de fleurs épanouies qui l'encadrait comme une cou-

ronne de fiancée. En divers endroits, la plaine marécageuse était couverte de ces riches plantes aquatiques dont les feuilles humides brillent sous les feux du soleil, et de roseaux élancés qui inclinaient mollement leur tête pesante sous le souffle des vents. Parfois on traversait des ruisseaux qui scintillaient en murmurant sous les broussailles touffues, tandis qu'on touchait presque à des rocs menaçants, qui semblaient entassés par la main puissante des géants. Ailleurs, sur un de leurs angles, se dressait un sapin isolé, triste comme dans la poétique ballade de Henri Heine.

Cependant, de légers nuages voilèrent le soleil brûlant et passèrent rapidement sur le hameau d'Unter der Heid. Le clocher de Meyringen se dessina sur la rive droite de l'Aar, parmi les chalets éparpillés dans la large plaine de l'Oberhasli, entourée de montagnes escarpées, d'où descendent des ruisseaux écumeux qui forment des cascades derrière le village. Quelques pointes neigeuses couronnent au loin cette splendide vallée, pareille à un Éden paisible et ravissant. Des noyers aux feuilles azurées, de nombreux et superbes vergers, des espaliers garnis d'abricotiers et de pêchers, entourent les riants hameaux qui reposent sur les flancs de l'Hasli-berg. Partout des érables, des sapins et des mélèzes mêlent leurs branches à celles des hêtres et des chênes séculaires, qui s'élèvent au-dessus des aubiers, des frênes et des ormeaux. Ailleurs les bouleaux, les aunes

et les vieilles forment des groupes plus modestes, au milieu d'arbrissaux qui protègent leur tronc.

A la porte d'une cabane où l'on respirait le bien-être et la paix dont jouissent ces pâtres fortunés, je montai à cheval, et je suivis le cours du Reichenbach qui, du haut de la pente méridionale du Faulhorn, se jette avec fureur entre les rochers du Schingelhorn et du Burghorn, pour se terminer en nappe argentée, encadrée de touffes de myosotis aux étoiles d'azur. Je respirais avec ravissement l'air parfumé de ces vallons, en me laissant aller au pas de ma monture, habituée à suivre ces sentiers escarpés et rocailleux. Je traversai un taillis, puis une prairie ombragée, où des troupeaux broutaient l'herbe émaillée de fleurs. L'Engelhorn, le Wallhorn et le Wetterhorn se dressaient devant moi dans toute leur grandeur, et, après avoir passé le pont jeté sur le torrent, je pus admirer la vallée de Meyringen entourée de montagnes arrondies. De petits ruisseaux venaient de tous côtés se mêler aux flots de la cataracte, dont le mugissement retentissait dans les gorges profondes.

Je laissai mon cheval auprès d'une hutte, où un chamois, à l'œil brillant, dévorait avec voracité les plantes et les roses que les passants lui apportaient, et, suivant à pied un sentier taillé en échelle, j'entrai dans un pavillon d'où l'on aperçoit la merveilleuse chute dans toute sa splendeur. Là je m'assis dans une con-



temptation muette. Une mer de flots du cristal le plus pur se précipite avec fracas sur des rochers noirs et mousseux, d'où elle retombe avec fureur, lançant dans les airs des nuages d'écume, jusqu'à ce qu'elle s'affaisse, avec une sorte de lassitude, dans le gouffre où elle murmure sourdement. Les mélèzes penchés sur les flots y répandent une ombre fantastique, et les nuages qui rampent sur les cimes du roc humide affectent parfois les formes bizarres du mystérieux dragon des vieilles légendes. On croirait aussi, lorsque la lumière se joue dans les enfoncements du granit, voir sourire les nains bienveillants qui protégeaient jadis les habitants de l'Oberland.

Ici on se croit encore au temps des fables et des contes de fées. L'esprit ravi des enchantements de cette nature, aime à rêver des scènes aussi étonnantes que les spectacles qui le frappent. On est avide de merveilleux dans ces Alpes splendides, où l'on est si fréquemment tenté d'oublier la vie réelle.

Cependant la mythologie alpestre, dont l'attrait est tout particulier, va chaque jour s'effaçant.

Les rapports perpétuels que les montagnards ont avec des voyageurs peu crédules, ont singulièrement affaibli leur foi aux légendes fantastiques que racontaient leurs pères sur les nains et sur les dragons. Partout disparaissent ces mythes populaires qui présentent non-seulement un véritable intérêt poétique, mais

qui jettent un grand jour sur l'histoire et sur les développements religieux de l'humanité. En effet, les traditions populaires se divisent en deux catégories principales : des souvenirs plus ou moins confus d'un système théologique, vaincu depuis longtemps, ou une tentative de la Muse qui chante toujours dans le cœur du peuple pour enter sur ses croyances actuelles les créations de son imagination. Les mythes relatifs aux nains appartiennent à la première catégorie ; la légende de Pilate, dont j'ai parlé, est de la seconde espèce. En d'autres termes, il y a parmi les populations alpestres des légendes païennes et des légendes chrétiennes. Parfois elles se confondent dans une même conception, comme les eaux de la Lütchine noire et de la Lütchine blanche se mêlent à Zweilütchinen pour ne former qu'une seule rivière.

Le principal élément qui soit resté dans les Alpes, des religions de la nature, est la croyance aux nains. Il est assez difficile de déterminer l'origine de cette croyance. Comme on la trouve chez les Scandinaves, les émigrants de cette race, qu'on dit être venus à une époque reculée s'établir dans quelques vallées helvétiques, auraient pu l'y apporter. Mais les Celtes de l'Helvétie devaient aussi l'avoir, car elle est très-développée dans les légendes de la Basse-Bretagne<sup>1</sup>. Les

<sup>1</sup> Voir SOUVESTRE, *Les derniers Bretons*.

Germaines ne l'ignoraient pas plus que les Celtes<sup>1</sup>. Mais qu'elle soit d'origine celtique ou germanique, elle a subi en Suisse des modifications assez importantes. Les Korigans bretons ne sont nullement des êtres bienfaisants; leurs instincts n'étaient guère meilleurs dans les forêts germaines.

« Les nains, dit Ozanam, peuple industrieux et *malfaisant*, s'introduisaient par d'imperceptibles sentiers dans les montagnes, où ils épuisaient les filons d'or. C'étaient eux qui forgeaient des armes enchantées; ils savaient tisser les manteaux magiques, à la faveur desquels ils enlevaient les trésors, les femmes et les beaux enfants. »

Il ne paraît pas qu'ils eussent un meilleur caractère dans les mythes scandinaves; car « les géants soutenus des nains et des mauvais génies ne cessent de guerroyer contre les Ases<sup>2</sup>. » Mais dans les religions de la nature, l'homme transforme perpétuellement ses dieux au gré de son imagination et de ses tendances morales. L'excellent peuple des Alpes a donc insensiblement ôté aux nains des anciens âges leur malveillance primitive, il leur a donné quelque chose de sa cordialité et de son humeur serviable. Si on peut leur

<sup>1</sup> OZANAM, *Les Germaines, la Religion*.

<sup>2</sup> OZANAM, *Les Germaines, de la Religion, doctrine de l'Edda*.— Voy. aussi sur la création des nains, l'*Edda*, Volopsa, Strop. 9, 14. traduction de M<sup>lle</sup> Puget.

reprocher parfois quelque espièglerie, il faut l'attribuer plutôt à une humeur joviale qu'à une véritable envie de nuire.

La vie des nains est essentiellement oberlandaise. Quand les premiers jours du « mois noir<sup>1</sup> » viennent répandre un voile de deuil sur la nature, à la Toussaint, ils se retirent dans leurs palais souterrains. Ces édifices ont été creusés dans la profondeur des montagnes, et ils y trouvent des provisions excellentes et des richesses immenses. L'imagination populaire a horreur du vide. Elle peuple les eaux, les bois, l'espace, d'êtres qui peuvent agir et aimer. Si l'on connaissait mieux les traditions des Alpes, on découvrirait probablement que les nains faisaient partie, comme dans les traditions antiques, d'une hiérarchie destinée à unir le ciel avec la terre. Mais les renseignements fournis par les paysans et même par les écrivains indigènes sont tellement incomplets, qu'on en est réduit à de pures conjectures.

Quoi qu'il en soit, l'imagination des pâtres des Alpes n'a pu croire que les masses gigantesques qu'il avait sous les yeux fussent privées d'habitants. Par un procédé semblable à celui des conteurs arabes, qui mettent dans les abîmes des mers des palais de cristal, elle a creusé dans les colosses

<sup>1</sup> Les Bretons nomment ainsi le mois de novembre.

de granit, de riches et solides habitations, où un peuple entier brave, devant la flamme pétillante du sapin embrasé, les terribles avalanches et les vents furieux des hivers. Cependant, si les poètes sensuels de l'Orient font des demeures splendides créées par leurs songes le séjour de toutes les voluptés, il n'en est pas de même des bons et simples habitants des vallées alpestres. Les nains, réfugiés dans leur palais, vivent paisiblement de fromage et de lait, comme saint Bât dans sa grotte profonde. Seulement on a cru devoir leur donner d'autres troupeaux que les vaches brunes qui secouent leur lourde cloche sur la montagne. Leur bétail est composé de ces bandes de chamois qui laissent à peine sur la neige des monts la trace de leur pied rapide. Ces agiles quadrupèdes, qui fuient jusqu'au regard de l'homme, devaient nécessairement avoir des maîtres dont ils écoutent la voix mystérieuse, quand ils se dressent attentifs sur les sommets inaccessibles.

Aussi, dans toutes les légendes voyons-nous ces charmants animaux, qui ont tant d'ennemis dans l'espèce humaine, protégés spécialement par les êtres surnaturels dont les Alpes sont la demeure. L'homme, dans une inspiration poétique, fait à ces créatures opprimées une sorte de Providence, tant il sentait pour lui-même le besoin d'un pouvoir supérieur qui le protégeât contre les tyrannies de toute espèce dont il était accablé !

Au printemps, le jour de la fête de l'annonciation <sup>1</sup>, les nains quittaient leur habitation souterraine, pour se livrer à une vie qui faisait honneur à leurs goûts laborieux. Ils aimaient surtout les occupations pastorales, et les exerçaient pendant des semaines entières au profit des pâtres pour lesquels ils avaient de l'affection, et que les neiges empêchaient d'aller soigner leurs troupeaux dans les étables lointaines. Plus d'une fois ils ont ramené à leurs propriétaires des brebis ou des bœufs égarés. Ils étendaient aussi leur protection sur l'agriculture. Ils ont souvent, la nuit, fauché l'herbe des prés. Dans ce cas, tout le monde était averti qu'il était temps de travailler à la fenaison. Les nains, à l'inverse des sorciers, profitaient ainsi de leurs connaissances supérieures à celle des hommes pour leur faire du bien. Ils donnaient encore aux bergers les herbes salutaires qu'ils connaissaient beaucoup mieux que nous, et qu'ils cueillaient sur les hautes montagnes. La vertu et la faiblesse excitaient surtout leur intérêt. On les a vus apportant à des cultivateurs zélés des mets fortifiants et des boissons délicieuses. Ils se plaisaient à présider à leurs travaux, assis sur la pointe des rochers, ou perchés sur les rameaux des hêtres. Souvent ils profitaient du calme de la nuit pour ramasser des fagots, afin de les mettre sur le chemin

<sup>1</sup> 25 mars.

de quelque pauvre enfant obligé d'aller chercher du bois dans la forêt.

Les légendes du paysan de Belpberg et du paysan désolé mettent en action leur activité bienfaisante.

Un jour un habitant de Belpberg trouva le matin la moitié de son champ fauché, quoique les épis fussent à peine mûrs. Notre homme s'indignait contre l'ennemi caché qui lui avait joué ce mauvais tour. La nuit suivante, la moisson fut achevée, et le soir elle était si bien sèche qu'il put la mettre en grange. Le troisième jour éclata une affreuse tempête qui détruisit toute la contrée et qui détruisit toutes les récoltes. Le montagnard reconnut alors la prévoyance vigilante de ses amis invisibles.

Un autre paysan suivait avec tristesse sa charrue attelée de deux bœufs au pied d'une paroi élevée, où il voulait semer du blé. Il songeait aux périls que courait son attelage dans cette position difficile, car c'était le seul bien qui lui restât, une maladie contagieuse ayant fait mourir tous ses moutons. Comme il se livrait à ces pensées sinistres, il vit sortir un nuage de fumée bleue du sommet du rocher. Son jeune fils qui travaillait avec lui, et qui avait grand faim, s'écria : « Les nains se préparent un bon festin, tandis que moi je n'ai rien à manger. Si du moins je pouvais avoir quelque chose de leur table, je croirais que nos travaux sont bénis du Ciel. » A peine ces paroles

étaient-elles prononcées, qu'ils aperçurent sur le gazon une nappe bien blanche, couverte d'un rôti qui exhalait un délicieux fumet, et de pains excellents. Les pauvres gens, qui n'étaient pas habitués à ces mets délicats, mangèrent en rendant grâces aux bons génies. Le festin fini, tout disparut, et il ne resta que la nappe pour attester le prodige. Quoique je ne doute nullement de son existence, je l'ai en vain cherchée dans les cabanes de la vallée de Grindelwald et dans les chaumières du Hasli. Je m'attendais pourtant à être plus heureuse. Ne montre-t-on pas en Italie la maison de la vierge transportée par les anges de Nazareth à Lorette<sup>1</sup>? François Xavier n'était-il pas dans plusieurs endroits à la fois<sup>2</sup>? — François d'Assise et ses disciples ne faisaient-ils pas la conversation avec les loups, les hirondelles et les poissons<sup>3</sup>? Saint

<sup>1</sup> Comme on pourrait regarder ceci comme une plaisanterie, nous engageons nos lecteurs à consulter BONCHE, *La Sainte Vierge de Lorette*, ou *Histoire des divers transports de la maison de la glorieuse Vierge Marie qui était à Nazareth*, Paris 1646; — MURIC, *Relazione istorica delle prodigiose translazioni della santa casa di Nazareth*, Lorette, 1808; — CAILLAU, *Histoire de Notre-Dame de Lorette*, Paris, 1843; — Louis VEUILLOT (rédacteur en chef de l'*Univers*), *Rome et Lorette*; — TERWE COREN, *Lorette*, Bruxelles, 1852. — Je n'en finirais pas si je voulais citer tous les auteurs catholiques romains qui, à l'exemple du célèbre pape Benoit XIV, ont défendu cette fable grossière. Voilà pourtant les personnes qui rient des superstitions de l'Église orientale!

<sup>2</sup> Voir sa vie par le P. BOUHOURS.

<sup>3</sup> Voir sa vie par CHAVIN (de Malan).



Janvier n'a-t-il pas le talent de rendre chaque année liquide le sang qu'il a répandu il y a bien des siècles <sup>1</sup>? Tel théologien catholique qui rira de la crédulité des Oberlandais du bon vieux temps, fera des dissertations très-sérieuses sur les discours d'Antoine de Padoue aux habitants des eaux <sup>2</sup>, et sur le sens profond des visions, hélas bien terrestres, d'une Catherine de Sienne <sup>3</sup> ou d'une Thérèse de Cépède <sup>4</sup>. Pauvre espèce humaine ! Il est difficile de l'étudier avec un peu d'attention sans être saisi d'un involontaire sentiment de tristesse. On a besoin, pour supporter la vue des superstitions qui l'abrutissent, de porter ses regards vers l'avenir, et de penser que la lumière de l'Évangile doit tôt ou tard dissiper les profondes ténèbres où sont encore plongés même ceux qui prétendent marcher à la tête de l'humanité.

Revenons à nos bergers des Alpes. Si leurs légendes sont naïves, elles ne servent pas, du moins, d'instrument au despotisme spirituel, habile à exploiter toutes les faiblesses du genre humain.

<sup>1</sup> Voy. l'ouvrage latin de PUTIGNANI, *Du sang toujours renaissant du divin Janvier* (De rediviro sanguine Divi Januarii). — Naples, 1723.

<sup>2</sup> Voy. CORTONA, *Vita e miracoli di S. Antonio di Padova*.

<sup>3</sup> Voy. *Les vies de Catherine*, par CHAVIN (de Malan), Paris, 1846, par BLETON, Lyon, 1829 et par RAYMOND DE CAPONE, Sienne, 1524.

<sup>4</sup> Voy. *Vida de Teresa de Jesus*, écrite par elle-même ; — BUCHNER, *Vie de sainte Thérèse* ; — RIBERA, *Vida della madre Teresa*.

Les nains se montrant serviables par le seul penchant de leur excellente nature, on peut penser qu'ils n'oublient pas les bienfaits dont ils ont été l'objet. Je n'en citerai d'autres preuves que les légendes du berger hospitalier et de la femme de Gutbrunnen.

Un soir le fœhn sévissait dans les Alpes. Un berger et sa femme, retirés dans leur cabane, écoutaient avec terreur le vent qui ébranlait les lourdes pierres posées sur le toit de leur chalet pour le défendre contre les bourrasques. Les braves gens plaignaient ceux qui avaient pu être surpris par l'orage dans les sentiers lointains. Tout à coup, à la lueur bleue des éclairs, ils voient par leur fenêtre un pauvre nain entraîné sur le chemin escarpé par des torrents de pluie et de boue, que sa taille chétive exposait à se noyer. Ils auraient bien voulu l'appeler et lui offrir un asile auprès de leur foyer, mais la terreur instinctive que produit l'apparition d'un être surnaturel enchainait leur langue. Tandis qu'ils délibéraient, on frappa légèrement trois coups à la vitre épaisse et verte de la fenêtre. Le berger se hâta d'ouvrir au nain qui grelottait de froid, et dont le long manteau (le long manteau est le costume classique des nains) ruisselait de pluie. Nos gens se rassuraient petit à petit, et, quoique toujours un peu effrayés, le sentiment des devoirs de l'hospitalité prit le dessus, et leur contenance fut satisfaisante. Le nain, fort diffé-

rent de l'affreux nain jaune de M<sup>me</sup> d'Aulnoy, se montra d'autant plus reconnaissant de ce bon accueil, qu'il avait été d'abord repoussé à plus d'une porte par la dureté des habitants du village. Il parut donc très-touché des bons procédés de ses hôtes, quoiqu'il fit peu d'honneur au repas grossier qu'ils lui servirent. Les nains, sans être des Lucullus, ont une nourriture plus délicate que celle des pasteurs. Enfin on se quitta avec une sorte d'attendrissement. Le nain s'était vite fait aimer par sa cordialité, et avait paru oublier complètement sa nature supérieure, ses vastes palais taillés dans le cœur du granit, ses nombreux troupeaux de chamois gracieux, ses connaissances surnaturelles et sa science prophétique. On voulut en vain le retenir. Les nains sont fort occupés. Il avait, disait-il, affaire dans la montagne.

Le lendemain éclata un orage plus furieux que celui de la veille. Les sapins craquaient avec un bruit épouvantable ; les échos des Alpes répétaient le sourd mugissement du tonnerre ; les torrents déchainés, charriant des roches brisées, se précipitaient sur les champs et sur le village. Le berger et sa femme se croyaient perdus, quand ils aperçurent le nain qui descendait le torrent assis triomphalement sur un bloc de pierre, qu'il arrêta devant la chaumière de ses hôtes et dont il fit un rempart contre la fureur des eaux. Quant aux villageois sans pitié qui lui avaient

fermé leurs portes, ils périrent tous dans la tempête.

On reconnaît là, sous une forme naïve, toute pénétrée de la bonhomie des populations alpestres, une idée fort ancienne et qui exerce encore une influence singulière sur l'humanité. Dans les livres sacrés de la Perse et de l'Inde, dans les poèmes de la Grèce, dans les écrits des philosophes de l'ancien monde depuis Vyasa jusqu'à Plotin, Dieu est toujours relégué au sein de la lumière inaccessible, où il se complait dans sa propre excellence, abandonnant le gouvernement du monde aux princes de la hiérarchie céleste, comme s'il était indigne de lui de troubler par des préoccupations secondaires la paix éternelle dont jouit sa suprême essence. Cette idée a même pénétré dans le christianisme sous le nom de culte des saints. Tous ceux qui ont visité un pays essentiellement catholique, comme Palerme, Grenade ou Lima, savent que l'Éternel y est complètement supplanté par la Vierge, par sainte Rosalie, par saint Ynigo de Loyola et par sainte Rose. Le monde est partagé entre ces mortels déifiés<sup>1</sup>. Celui-ci a le privilège de calmer les tempêtes, celui-là de guérir de la peste ; l'un de faire mourir les hannetons, un autre de trouver des maris aux jeunes filles. Le Père de Rhodes, jésuite, raconte qu'il calma un orage, en plongeant dans la mer un

<sup>1</sup> Divi.

cheveu de la Vierge, attaché à une corde ! « Tels sont les actes des nouveaux apôtres. » La légende du nain reconnaissant n'est pas plus singulière que ce miracle et la plupart de ceux qui sont racontés dans la *Légende dorée*, dans la *Perfection chrétienne* du jésuite Rodriguez et dans le livre trop peu connu du jésuite Surin sur la possession des Ursulines de Loudun. Il existe une théologie qui n'est qu'un écho des inspirations les moins scientifiques de la multitude. Seulement, au lieu de conserver à ces inspirations le caractère primitif et naïf qui est leur seul bon côté, elle les réduit en thèses scolastiques et en dogmatiques extravagantes qui sont la honte éternelle de l'esprit humain.

L'histoire de la femme de Gutbrunnen trahit chez les nains le penchant à l'espièglerie dont j'ai déjà parlé. Dans les légendes catholiques, les démons joignent à la perversité, un esprit de goguenarderie singulière : tels sont ceux du Père Rodriguez, qui viennent chatouiller le nez des moines pour les distraire des matines. On trouve à chaque ligne de l'histoire intime du catholicisme des excentricités de ce genre. Mais chez les nains, le goût de la plaisanterie n'implique jamais une mauvaise intention. S'ils cachent un bœuf ou un mouton, ils ne tardent pas à le ramener fort engraisé au propriétaire. Le résultat final montre toujours la bonté de leur cœur

comme dans l'anecdote que nous allons raconter :

Des nains habitaient naguère le Pfaffenloch, caverne située près de Gutbrunnen. Un jour deux nains vinrent chercher la femme qui habitait une cabane où ils aimaient à aider à la préparation du lin. Il s'agissait d'assister une de leurs compagnes dans les douleurs de l'enfantement. La paysanne y courut et quand elle se fut acquittée des fonctions de sage-femme, les nains lui remplirent son tablier de charbon. Comme elle s'attendait à un autre salaire, elle s'en retourna mécontente, en laissant tomber une partie de son fardeau, qu'elle aurait volontiers jeté tout entier, si elle n'avait pas craint la colère des hôtes mystérieux de la grotte. Cependant ceux-ci lui criaient de loin : « Plus tu en perdras, plus tu le regretteras. » A peine eut-elle, à son arrivée dans la cabane, déposé son charbon sur une table, qu'elle le vit se transformer en lingots d'or pur ; mais ce fut en vain qu'elle chercha dans le sentier tout ce qu'elle avait perdu. De telles espiégleries sont plus innocentes que les inventions sataniques de Béhémoth, de Léviathan et d'Allumette, que le Père Surin raconte avec une gravité qui ferait rire, si l'on ne s'attristait pas profondément de voir l'auguste religion de Christ subir de pareilles transformations. Si vous vous avisez de les considérer comme passées de mode, lisez dans l'ouvrage excessivement curieux du marquis

Eudes de Mirville, *Des esprits et de leurs manifestations fluidiques*, les bons tours joués par les démons au curé de Cideville, en Normandie et à l'archevêque de Rouen. Ils eurent l'insigne audace de tourner en dérision et l'eau bénite et les exorcismes du prélat, dont la crédulité, dans cette circonstance, donne une étrange idée des lumières de l'épiscopat catholique-romain au dix-neuvième siècle. Je n'en finirais pas, si je voulais raconter toutes les malices des esprits infernaux racontées par MM. de Mirville, Gougenot des Mousseaux et autres *philosophes* ultramontains de notre temps. La crédulité des anciens Oberlandais était bien timide en comparaison de celle que manifestent, aujourd'hui les défenseurs de Rome. Les religions en décadence sont comme les vieillards <sup>1</sup>. Elles recommencent tous les rêves de l'enfance. Voilà ce qui explique comment la papauté répète de nos jours les contes ridicules de la *Légende dorée*. Quelques-uns prennent cette foi aveugle pour de la jeunesse, c'est tout simplement de la décrépitude ! Cette décrépitude frappe au plus haut degré tous ceux qui vivent en dehors de l'Église romaine. L'habitude de l'avoir sous les yeux peut seule empêcher l'impression qu'elle produit nécessairement sur tout esprit éclairé et impartial.

<sup>1</sup> Voy. VACHEROT, *Histoire de l'école d'Alexandrie*. — Jules SIMON, *L'école d'Alexandrie*.

Dans les légendes celtiques nous voyons les fées et les nains conserver toute leur sympathie au paganisme vaincu. Ils semblent appartenir eux-mêmes à la hiérarchie des divinités druidiques. Rien de semblable n'a été, à notre connaissance, constaté dans les traditions oberlandaises. L'histoire d'Oswald, habitant d'Itramen, dans la vallée de Grindelwald, prouve au contraire que ceux qui négligent les devoirs d'un bon chrétien s'exposent à la colère des nains. Un jour, un petit bonhomme à barbe grise enleva les sept vaches d'Oswald, parce qu'il avait supprimé sa prière du soir. Mais Oswald, au lieu de s'irriter, se corrigea de ses défauts, ne jura plus, montra un grand amour du travail. Aussi trouva-t-il au printemps, sur l'Alpe où il avait coutume de mener son troupeau, ses vaches engraisées et accompagnées de veaux superbes.

« Qu'il est haut le firmament! qu'elle est grande l'ingratitude des gens! » Cet axiome, sorti de la bouche des nains eux-mêmes, explique pourquoi on ne les rencontre plus dans les montagnes bernoises. On dit qu'un jour où les bon génies venaient assister aux travaux des champs, un Oberlandais aurait coupé à moitié les branches de l'érable sur lequel ils se perchaient (perchaient est le mot propre) et qu'ils seraient tombés sur le gazon au milieu des huées des assistants. Les nains disparurent, en poussant l'exclamation que nous avons citée. D'autres disent qu'on



fut assez ingrat pour chauffer un rocher où ils posaient leurs pieds, et que, indignés de ce guet-apens, ils partirent en criant : « O méchant monde ! ô méchant monde ! »

Selon d'autres récits, l'imprudente curiosité de Rupert fut la cause de la fuite des nains. Nous avons dit qu'ils se montraient toujours enveloppés de longs manteaux. Ce costume de prélat, cette *cappa magna* peu commode pour des êtres de cette taille, avait éveillé l'attention. On se disait tout bas qu'ils avaient des pieds d'oies ; mais ils étaient si bons qu'on leur pardonnait cette infirmité. Ils espéraient pouvoir la dissimuler à leurs bons amis de l'Oberland. Ils avaient compté sans la curiosité de Rupert ! Depuis plusieurs années, ils allaient cueillir les fruits d'un beau cerisier que possédait ce paysan. Les cerisiers sont une des grandes richesses de ces hautes vallées. Rupert qui avait entendu parler des pieds palmés de ses protecteurs, sema de la cendre autour de l'arbre qu'ils fréquentaient. Mais hélas ! les nains, attristés de voir découvert ce qu'ils avaient caché jusque-là avec tant de précautions, cessèrent de se montrer dans les Alpes.

On a dit que, si les lions peignaient, ils se représenteraient en vainqueurs des hommes. Cependant, quoique ces dernières légendes soient d'une origine très-humaine, l'humanité n'y est pas flattée. Les fils

d'Adam s'y montrent curieux, sans souci des bienfaits, disposés à une cruelle ironie. Ici le mythe ressemble singulièrement à l'histoire telle que nous la trouvons dans l'*Essai sur les mœurs*, où Voltaire raconte, avec une verve impitoyable, les folies, les vices et même les crimes de nos pères.

Mais dans ces légendes la mélancolie domine et non la raillerie. La moquerie ne se retrouve guère dans les traditions mythologiques des Alpes. Elle n'est pas dans le génie des montagnards. Les caricatures de Töpffer et d'Usteri ont été dessinées à Genève et à Zurich, non dans l'Unterwald ou à Interlachen.

Cependant l'histoire de la marquise trépassée laisse soupçonner une intention de causticité républicaine. Un jour, un prêtre pieux rencontra près d'un glacier une belle femme, dont les traits étaient empreints d'une tristesse désespérée. C'était un revenant.

C'est l'âme en peine,  
 Ange égaré  
 Qui vient semondre,  
 Qu'on lui réponde :  
 Miserere.

Le prêtre ayant interrogé l'apparition avec force signes de croix, elle répondit qu'elle avait été autrefois une grande dame, menant une vie oisive et sensuelle, et condamnée à cause de cela à travailler

trois mille ans dans les palais de glace. Après cet aveu, elle disparut avec un bruit affreux, et ses gémissements retentirent longtemps dans la montagne. C'était par des merveilles de ce genre que les habitants d'Oberwald expliquaient les bruits souterrains et effrayants que l'on entend près du glacier du Rhône. Ce sont, disaient-ils, des mondains qui travaillent comme des cyclopes dans les glaces éternelles. Cette légende est une traduction populaire de la magnifique parabole du mauvais riche. Le commentaire des bergers des Alpes n'est pas plus sévère que celui de Massillon<sup>1</sup>. On pourrait même dire qu'il est plus indulgent pour les classes supérieures. Quel esprit vraiment chrétien pourrait, du reste, essayer de justifier une existence qui n'appartient qu'à l'égoïsme et au plaisir ? Si la mythologie alpestre impose à ceux qui la mènent une pénitence de trois mille ans, l'Évangile leur interdit pour toujours de jouir dans le sein d'Abraham du repos promis aux souffrances et à la pauvreté de Lazare.

Les croyances populaires des Alpes ont créé, comme toutes les religions de la nature, ou emprunté à des cultes anciens dans l'Helvétie, des animaux fantastiques dont le caractère est généralement plus ou moins satanique. Cependant, ces êtres extraordi-

<sup>1</sup> Dans son sermon sur le mauvais riche.

naires peuvent quelquefois, à ce qu'il paraît, montrer de meilleures dispositions. Une jeune fille de l'Oberland, dans un mouvement de commisération, abreuva un serpent malade qui portait sur la tête une couronne précieuse. Quand le charme fut rompu, et que l'animal mystérieux redevint la reine des serpents, elle fit présent à sa bienfaitrice de son diadème, auquel étaient attachées mille vertus salutaires. Mais si le serpent se montre ici très-différent de ce qu'il est dans les souvenirs de tous les peuples<sup>1</sup>, le dragon nous apparaît tel que le présente déjà l'auteur de l'*Apocalypse*, comme la forme sous laquelle se manifeste l'antique ennemi du genre humain<sup>2</sup>. On n'en finirait pas, si l'on voulait raconter toutes les légendes helvétiques où le dragon joue un rôle, depuis celui d'Oedwyler tué par Strutthahn de Winkelried, jusqu'au dragon du mont Pilate. Je me bornerai à parler de celui qui disputa à saint Bêat la grotte que ce dernier avait choisie pour habitation. Ce sera d'ailleurs une occasion de faire connaître les légendes catholiques de l'Oberland bernois.

La vie de saint Bêat a été racontée par le chanoine Murer de Lucerne<sup>3</sup>. Dans cet ouvrage, Beatus

<sup>1</sup> Voy. CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*.

<sup>2</sup> Ὁ δράκων ὁ μέγας, ὁ ὄφις ὁ ἀρχαῖος, ὁ καλούμενος διάβολος, καὶ ὁ σατανᾶς, ὁ πλανῶν τὴν οἰκουμένην ὅλην. (*Apocalypse*, XII, 9.)

<sup>3</sup> Voy. *Helvetia sacra, seu paradisis Sanctorum Helvetia florum*.

n'est nullement donné comme un personnage secondaire, mais il est qualifié du titre glorieux d'apôtre de l'Helvétie (*Sanctus Beatus, apostolus Helvetiæ*). — Il était de la Grande-Bretagne (comme la plupart des apôtres de l'Helvétie : saint Juste, saint Colomban, saint Lucius, saint Gall, saint Magnoald, saint Sigisbert, saint Fridolin). Avant d'être chrétien, il s'appelait Suetonius. Sa famille était aussi noble que valeureuse, et possédait des biens immenses. Poussé par un mouvement de la grâce divine, sentant instinctivement la vanité des dieux du druidisme, il vint sur le continent, du temps de l'empereur Claude, qui monta sur le trône l'an 41 de Jésus-Christ. Il rencontra saint Barnabas, compagnon de saint Paul, fondateur des Églises de Milan et de Coire. Saint Barnabas enseigna à Suetonius les vérités évangéliques, et comme il avait été bien heureux en se montrant docile aux inspirations du Ciel, il lui donna au baptême le nom de Beatus ou Bêat.

L'apôtre de l'Helvétie est donc un disciple de l'Église orientale, dont saint Barnabas était un des prédicateurs les plus actifs, et il était tellement convaincu que la vérité resplendissait en Orient de tout son éclat, qu'il fit un voyage à Antioche. Il y trouva saint Pierre, qui l'amena à Rome avec lui et l'ordonna prêtre. La ville éternelle était alors le rendez-vous de toutes les nations de la terre. On s'y entretenait

beaucoup du pays des Helvètes, de la bravoure de cette race intrépide, qu'on mettait pour sa vaillance au premier rang des peuples gaulois. On racontait des choses étranges de la simplicité de ses mœurs, si différentes des habitudes voluptueuses des Romains. Saint Pierre, inspiré par l'Esprit de Dieu, voulut amener au christianisme une race sur laquelle tous les regards étaient fixés, et il leur envoya saint Bât, auquel il donna saint Achate pour compagnon.

Les deux missionnaires, après un voyage périlleux à travers les Alpes, vinrent dans un pays nommé *Argovie*. Après qu'il y eut prêché l'Évangile, saint Bât reçut de saint Pierre le titre d'évêque, puis il établit son siège à Vindonissa (*Windisch*). Il fut donc le premier évêque helvétique, et grâce à ses miracles, à sa charité, à son zèle, il propagea rapidement le christianisme dans tout le pays. Un jour qu'il prêchait l'Évangile, il se trouva au pied de hautes montagnes (le *Brünig*), qu'il traversa par des chemins difficiles et raboteux ; il descendit dans une vallée environnée de monts couverts de neiges éternelles, située non loin des sources de l'Aar, et qu'on nommait *Under-See-thal* (*Interlachen*). Quoique ce pays eût alors très-peu d'habitants, le saint Père voulut les visiter. Ils le reçurent comme l'envoyé du Ciel, et cette solitude profonde éveilla en lui la pensée de se retirer du monde pour se livrer à la prière et à la pénitence.

Les pêcheurs auxquels il communiqua ses projets, lui indiquèrent un endroit où il pouvait facilement les réaliser. Sur les bords du lac de Thun, dans un immense rocher, s'ouvre une caverne qui semble destinée à devenir la cellule d'un anachorète. Malheureusement quand Béat arriva à Unterseen, elle était occupée par un affreux dragon qui répandait partout la terreur et la mort. Le thaumaturge qui avait délivré la contrée de la domination du diable, voulut encore la débarrasser de cet horrible fléau. Il se fit conduire en bateau au pied de la montagne. Le lac, ordinairement fort orageux, se calma dès qu'il commença sa navigation. Il devint comme une glace polie où se reflétèrent les rochers, les arbres et les eaux. Les bateliers qui, de la rive, étaient témoins de cette merveille, se disaient : « En vérité, ce vieillard est un serviteur de Dieu, puisqu'en sa présence on voit s'apaiser les vagues et les vents. » Mais ce n'était pas assez d'être arrivé près de la grotte. Aucun chemin n'y conduisait, tant on redoutait le monstre qui y avait établi son séjour. Dans un premier mouvement de faiblesse, saint Béat, qui était accompagné de son fidèle Achate, hésita à gravir les rochers hérissés de broussailles. Mais, plein de confiance en la croix de Christ, il s'approcha de la caverne. Quand le dragon aperçut les deux apôtres, il lança contre eux des torrents de flamme empestée, et il se débattit tellement dans la

grotte, que la montagne tout entière en était ébranlée. Bêat, armé du signe du salut, implora avec tant de ferveur l'assistance du divin Sauveur, que le monstre, vaincu par cette irrésistible puissance, sortit de la caverne, étendit ses ailes verdâtres armées de griffes, et s'envola dans la direction du lac avec des sifflements sinistres, en laissant dans l'air une odeur infecte de soufre.

Le saint Père, sorti victorieux de ce terrible combat, prit possession de la demeure qu'il avait conquise sur l'enfer. Il y mena une vie pieuse, jeûnant et priant. Souvent il se déchirait la poitrine avec des cailloux aigus. Il vivait de racines, et couchait sur la pierre du rocher. On voit encore l'endroit où il disait la messe, offrant le sacrifice de la nouvelle alliance pour les vivants et pour les morts. Mais son zèle ne lui permettait pas d'écouter son amour de l'oraison. Il continua donc d'annoncer Jésus crucifié aux païens des bords du lac.

Les puissances infernales, dont les autels étaient délaissés, voulurent s'opposer au triomphe de l'Évangile. Elles armèrent les éléments contre le serviteur de Dieu. Tantôt une grêle affreuse l'obligeait à rester dans la grotte, tantôt la barque qui devait le transporter était brisée contre les rochers du rivage. Mais Christ n'abandonne pas les prédicateurs de sa Parole à la malice des démons. Les anges tissèrent pour le saint Père un manteau merveilleux, à l'aide



duquel il pouvait traverser le lac. En s'asseyant sur ce manteau, il se faisait transporter sans danger dans tous les lieux où l'appelait son zèle apostolique. Un moment de distraction devait lui rendre inutile ce présent du Ciel.

Les idolâtres convertis fondèrent une église sur les bords du lac, et saint Achate fut chargé de la desservir. La fête de Pâques étant venue, Bêat s'y rendit à l'aide de son manteau. En entrant, il trouva le temple du Seigneur tellement plein, qu'il s'assit sur un des derniers bancs, pour ne pas interrompre le sermon d'Achate. Mais comme la chaleur était étouffante, presque tous les auditeurs s'endormirent successivement, au grand chagrin du bienheureux qui s'attristait fort de cette indifférence pour la Parole de Dieu. Tandis qu'il se livrait aux plus tristes réflexions, il aperçut Satan sous la chaire, avec ses cornes de chèvre, ses longues dents, ses griffes recourbées et ses doigts crochus. Son pied gauche était posé sur le genou droit, et il tenait à la main une plume de corbeau, avec laquelle il s'empressait d'écrire à la hâte, sur une peau de bouc, les noms de tous ceux qui, par leur sommeil intempestif, compromettaient si gravement le salut de leur âme. Saint Bêat songeait bien à réveiller ces pauvres gens, qui s'exposaient avec tant d'imprudence aux plus grands

malheurs, mais il savait qu'il commettrait un péché mortel en interrompant le sermon. Cependant, le diable écrivait toujours, et son registre était déjà rempli, sans qu'il y eût inscrit le nom de tous les dormeurs. Il eut alors l'idée d'allonger la peau dont il se servait, en saisissant un des bouts avec ses dents et l'autre avec ses griffes. Mais, dans son ardeur satanique, il fit un effort exagéré, rompit la peau et heurta violemment sa tête contre le pied de la chaire. Cette mésaventure du roi des enfers charma tellement Bêat qu'il éclata de rire. Ce rire éveilla les assistants, qui eurent le temps d'entendre l'*amen* du sermon. Ils étaient sauvés, et le diable furieux alla se cacher au fond du lac. Mais quand saint Bêat voulut regagner sa demeure, il étendit en vain son manteau, le souffle céleste ne se fit plus sentir. Le bienheureux comprit alors qu'il avait péché en riant dans le lieu saint, et il fut dorénavant obligé d'aller à pied prêcher l'Évangile aux gentils.

Grâce à sa tempérance, saint Bêat vécut jusqu'à l'âge de 90 ans. A cet âge, il était d'une maigreur extraordinaire. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il pria longtemps avec son disciple Achate, bénit les habitants du voisinage qui pleuraient en lui leur père et leur pasteur, et mourut l'an 112 de Jésus-Christ. Il fut, selon son vœu, enterré dans la caverne où il avait

fait une si admirable pénitence, et plus tard saint Achate fut placé à ses côtés <sup>1</sup>.

Cette histoire paraîtra probablement fort extraordinaire à bien des personnes ; mais elle ne l'est pas plus que la plupart des recueils de miracles catholiques, depuis la *légende dorée* jusqu'au livre du marquis de Mirville, — dont j'ai déjà dit un mot, — dans lequel il nous parle des chapelets et de l'eau bénite, qui délogent les démons des tables où ils s'établissent, pour rendre des oracles trompeurs <sup>2</sup>. Les hommes de ce temps s'étaient vantés d'être complètement exempts des grossières superstitions de leurs pères. L'illusion était singulière ! Nous avons vu en 1855 un jésuite français écrire dans les journaux qu'il avait envoyé à un officier supérieur, blessé en Crimée, de l'eau de la fontaine de la Salette, dont il s'était très-bien trouvé. Il paraît qu'en France les amis des RR. PP. font usage de cette curieuse panacée. Les feuilles publiques ont reproduit d'étranges documents, signés par les chefs d'un clergé qui produisait autrefois des hommes tels que Bossuet et Gerson. Ces lettres épiscopales enseignent aux fidèles par quels

<sup>1</sup> Nous avons suivi, de préférence à la version de M. DESOR qui, dit-on, n'est point exacte, celle du *Journal d'un voyageur* publié par M. Ober. L'auteur a traduit la légende originale, qui est fort curieuse.

<sup>2</sup> Voy le savant ouvrage du comte Agénor DE GASPARIAN. *Les tables tournantes*.

moyens on peut déjouer la ruse des esprits infernaux établis dans le bois. Les organes de Rome, l'*Univers*, l'*Union*, l'*Ami de la Religion*, l'*Assemblée nationale*, la *Gazette de France*, etc., etc., ont applaudi unanimement à ces prodigieux mandements, dignes du dixième siècle.

Il va sans dire que, dans les autres pays catholiques, on n'a pas été moins crédule. Les phénomènes les plus vulgaires de l'hallucination, dont les médecins instruits citent tant d'exemples<sup>1</sup>, ont été transformés en miracles de premier ordre, comme les jansénistes du dix-huitième siècle faisaient de leurs convulsionnaires des saintes dignes de la primitive Église. Je sais bien que ceux des ultramontains qui rougissent des folles excentricités de leurs évêques, disent pour se consoler que beaucoup de protestants ont été aussi crédules que les sujets de Rome. Sans doute, on trouve dans l'Église réformée des illuminés bien dignes de s'entendre avec les partisans les plus fanatiques de la papauté, et dont le mysticisme extravagant est, aux yeux de tout homme qui raisonne, une révoltante absurdité dans une Église qui a consacré le grand principe du libre examen. Mais ces déplorables manies ont-elles été sanctionnées par les chefs du protestantisme? A-t-on vu les archevêques d'Upsal

<sup>1</sup> Voyez le beau travail sur les tables tournantes publié par M. LITTRÉ, de l'Institut, dans la *Revue des deux mondes*, 15 février 1856.

et de Cantorbéry faire des mandements sur les diables des tables tournantes? Les universités de Berlin et de Heidelberg ont-elles pris au sérieux des livres tels que ceux de M. le marquis de Mirville et de M. le chevalier Gougenot des Mousseaux? Le *Times*, la *Bibliothèque universelle de Genève*, la *Revue d'Édimbourg*, ont-ils imité l'extravagante crédulité des journaux catholiques de la France? Dans les contrées ultramontaines, ce n'est pas le peuple, c'est l'aristocratie, le haut et le bas clergé qui se sont montrés les dupes des plus tristes superstitions.

L'Église orientale, que les partisans de Rome accusent d'une si grande crédulité, a conservé dans cette crise de la raison humaine une attitude qui n'a pas été assez remarquée. Tandis que Rome et Paris faisaient assaut de folie, à Constantinople, à Athènes, à Belgrade, à Smyrne, à Boukarest, à Alexandrie, à Jassy, les pontifes de notre Église ne parlaient pas à leurs ouailles des diables cachés dans les meubles et guettant au passage, comme un chasseur à l'affût, les âmes prêtes à se laisser séduire par leurs tours d'arlequin. Nous avouons que cette comparaison nous fortifie dans notre conviction profonde que notre Église, quand elle aura recouvré sa liberté, quand elle sera débarrassée des influences étrangères ou despotiques qui l'accablent depuis tant de siècles, retournera sans peine aux enseignements si pro-

fondement philosophiques de ses plus anciens Pères. Ces grands docteurs unissaient à une foi capable de transporter les montagnes, toute la science d'Athènes, d'Antioche et d'Alexandrie. Le jour où leurs écrits seront étudiés avec tout le soin qu'ils méritent, nous croyons fermement que l'esprit de secte, l'intolérance étroite, les vaines querelles, les problèmes insipides seront remplacés par une vraie science chrétienne, par une lumière capable de délivrer le monde des superstitions du moyen âge, par une charité qui triomphera des résistances les plus énergiques, de l'égoïsme mondain, et par un amour universel de la liberté évangélique, qui fera tourner à leur confusion les complots des despotes. *Ex Oriente lux*, ont dit plus d'une fois les savants de l'Occident eux-mêmes. Ce qu'ils ont affirmé du passé, nous ne craignons pas de l'appliquer à l'avenir. Oui, la lumière est encore parmi nous, mais cachée sous le boisseau; oui, elle y est dans les admirables ouvrages des docteurs de l'antiquité orientale, mais enveloppée d'un voile que des mains courageuses finiront par déchirer.

En sortant du pavillon aérien, je rencontrai un pauvre idiot qui, assis sur la mousse, souriait au ciel, aux fleurs et aux hommes qu'il contemplait de son regard vague, comme des êtres aussi étrangers pour lui que les oiseaux qu'il écoutait voltiger et que les flots dont le bruit le charmait. En vain je l'interro-

geai ; mes paroles excitaient son rire enfantin ; je lui laissai dans les mains quelques pièces de monnaie qu'il éparpilla sur le gazon, heureux de ce jouet qu'il lançait dans les airs sur les agiles papillons. La pauvre créature ignorait la valeur de ce qui fait le bonheur des rois !

Je retrouvai la voiture dans la vallée. Bientôt une pluie battante tomba par raffales : les montagnes se perdirent dans des vapeurs épaisses, le Hasli se couvrit d'un voile humide et sombre.

Je m'arrêtai à Brienz pour prendre un repas au bord du lac et prolonger ma halte au sein de cette nature que le roulement du tonnerre, les éclats de la foudre et les grandes ombres de l'orage semblaient embellir encore. Vers le soir, les nuages se roulèrent en bandes le long des rives arides du lac ; la pluie cessa, et la terre rafraîchie exhala ses plus doux parfums.

Je rentrai dans la nacelle débarrassée de sa tente, et la voile déployée la poussa avec vigueur vers Interlachen. L'onde était à peine agitée. Mais bientôt le fœhn impétueux souffla dans les gorges profondes des monts. La tempête força le bateau, poussé de vague en vague, de côtoyer le rivage inabordable.

Dès que les premières étoiles brillèrent dans le ciel, le vent se calma et s'enfuit par-dessus les cimes

du Ballenberg et du Brünig. Une nuit sereine régna dans la mystérieuse solitude. Les vapeurs du soir enveloppaient les glaciers de la Jungfrau ainsi que les maisons d'Interlachen, dont le clocher se dessinait à peine au fond de l'horizon. La lumière de la lune argentait mélancoliquement les eaux. On entendait gazouiller le grillon dans les bruyères du rivage ; la roue monotone du moulin de Ringgenberg lançait dans la feuillée des paillettes d'argent ; les vers luisants étincelaient comme des feux bleuâtres sur le versant des coteaux, et les rames battaient les flots en cadence.

Bientôt les chants qui venaient d'Interlachen firent disparaître tout le charme de cette scène paisible, et je retrouvai sur le Hoeheweg, couvert de promeneurs, retentissant de cris de joie, les bruyantes agitations de la foule.

## XLVIII

M<sup>me</sup> Wanas avait à peine ouvert son cabinet de lecture attenant au jardin de l'hôtel des Alpes, quand je traversai son petit réduit pour me rendre à Grindelwald en qualité de marraine. Il n'était pas tard :



à neuf heures M<sup>me</sup> Wanas a ordinairement achevé d'épousseter ses planches garnie de romans, ses lithographies de la Suisse et les tables rondes où elle dispose pour ses abonnés fidèles les meilleurs journaux. Ses clients l'aiment autant qu'ils l'apprécient ; et l'intimité involontaire qui s'établit entre elle et ceux qui fréquentent son établissement, ne lui fait jamais oublier les égards qu'elle croit leur devoir, ni les révérences à la mode de l'empire, tout à la fois gracieuses et pleines de majesté avec lesquelles elle les reçoit chaque matin. Je tenais à lui offrir mes civilités et à me montrer sans voile, car depuis l'ascension du Moench j'avais soigneusement caché sous la mousseline mes traits endoloris.

La voiture vint me chercher à la porte de M<sup>me</sup> Wanas, et je partis par une belle matinée au claquement du fouet et au bruit des chants alpestres du cocher oberlandais. Tout était riant et gai sur la route qui longeait la Lütchine. Les ronces aux longues branches pendantes s'entrelaçaient au-dessus des roches éboulées et dispersées dans la vallée ; les chèvres se reposaient sur les pentes des hautes montagnes, parmi les aubépinés et les églantiers fleuris. Les érables et les saules formaient au bord des eaux des bois remplis d'ombre. Un choucas des Alpes planait majestueusement au-dessus des pins alvies et des aunes blancs où se cachaient les fauvettes. Le soleil faisait resplen-

dir même les ondes de la Lütchine noire qui roulent sur les couches nues du schiste et dont la voix sonore se mêlait à l'hymne sublime de la nature entière. La cascade du Balm se déployait comme la chevelure d'une fée sur les flancs de la montagne. Plus loin la vue embrasse un véritable Eden situé au pied de la Wengernalp couverte de chalets. A travers les prairies et les pâturages j'arrivai dans le village de Grindelwald, élevé de 3150 pieds au-dessus de la mer. Au sud l'Eiger, le Mettenberg et le Wetterhorn fendent les nues de leur tête altière. Les glaciers aux fissures béantes s'avancent jusque dans le voisinage des habitations dont j'admirais les façades sculptées. Des débris de gneiss et de granit recouvrent la surface poudreuse de ces masses glacées et gisent autour de leur base immense.

La voiture ne s'arrêta que sur la hauteur auprès du jardin de la cure. Bientôt la cloche de l'église fit entendre ses sons argentés. Alors de toutes parts surgirent de longues files de villageoises vêtues de noir, toilette solennelle des dimanches, et, derrière elles, les hommes en court habit de couleur brune qui s'avançaient lentement vers le temple rustique. Une jeune montagnarde vint se joindre à moi pour me seconder dans mes fonctions de marraine. Elle portait l'habit oberlandais de laine noire avec des manches blanches et empesées, de longues chaînes d'argent pendant sous les

épaules, un petit bonnet de velours garni de larges dentelles flottantes et entouré d'une guirlande de roses.

Le ministre tenant sa Bible marcha gravement devant nous. On remit dans mes bras l'enfant dont le sourire était si gracieux et le sommeil si calme. Nous nous avançames au milieu de deux rangs de bancs en bois, seul ornement de la modeste église, jusque devant les fonts où le pasteur donna le nom d'Hélène à la nouvelle chrétienne.

Lorsque nous fûmes assis après cette courte cérémonie, le jeune ministre monta en chaire et parla des choses divines avec la sagesse d'un véritable disciple des apôtres. Il m'était doux d'entendre un enseignement élevé et dégagé de superstitions déplorables donné à ces pauvres pâtres des montagnes. C'était avec bonheur que j'écoutais les noms de liberté et de patrie mêlés aux accents de la foi et aux sublimes versets de l'Écriture.

La prédication est un des éléments les plus essentiels du culte chrétien. Une église dans laquelle elle disparaît, abdique volontairement une partie de son influence, et manque à une mission sacrée. Sans la chaire évangélique, la plupart des hommes ignoreraient toujours les grandes vérités morales et religieuses. Dans bien des pays, et même en France, il y a 99 personnes sur 100 qui ne savent pas lire, et qui sont par conséquent privées de toute connaissance

immédiate de la Parole de Christ. Il n'en est pas de même chez les réformés. Là, presque tout le monde sait lire, et la théologie protestante, qui fait de la Bible la règle de foi, a contribué merveilleusement à populariser l'instruction parmi ces masses dont l'abrutissement était proverbial au seizième siècle. Au point de vue de la réforme, la prédication ne peut donc avoir qu'une importance secondaire. Aussi le protestantisme, qui a produit des exégètes et des théologiens dont la mémoire est immortelle, se montre, sur le terrain de la prédication, inférieur soit à l'Église orientale primitive, soit à l'Église romaine.

Les deux prédicateurs les plus célèbres du protestantisme sont Jacques Saurin et Zollikofer. Le premier est un élève de l'académie de Genève. « Ses sermons, dit M. Bouillet<sup>1</sup> lui-même, abondent en traits d'éloquence<sup>2</sup>. » Zollikofer, dont la renommée est plus étendue encore, naquit à Saint-Gall le 5 août de l'année 1730. Saint-Gall avait déjà, au seizième siècle, donné naissance à un savant distingué, à un théologien éminent, Joachim de Watt, qui aida énergiquement Zwingli à propager en Suisse les doctrines de la réformation<sup>3</sup>. Le père de Zollikofer, très-versé dans

<sup>1</sup> BOUILLET, *Dictionnaire universel*, art. Saurin, 10<sup>e</sup> édition approuvée par la sacrée congrégation de l'Index.

<sup>2</sup> Voy. WEISS, *Notice sur la vie et les ouvrages de Saurin*.

<sup>3</sup> Voy. LÉONARD MEISTER, *Hommes illustres de la Suisse*, Joachim de Watt, surnommé Vadian.

l'étude du droit, D. A. Zollikofer d'Alteuklingen, appartenait à une de ces familles qui avaient renoncé aux superstitions du romanisme. Doué d'une intelligence distinguée, ses études de jurisconsulte ne l'empêchèrent jamais de s'occuper d'exégèse et de théologie. Il écrivit même plusieurs traités sur ces graves questions, et réunit dans sa bibliothèque les meilleurs ouvrages théologiques qu'on publia de son temps. Le jeune Zollikofer grandit donc dans une atmosphère vraiment chrétienne, auprès d'un homme qui joignait aux vertus évangéliques le dévouement d'un bon citoyen. Sa mère, femme de sens et d'expérience, fortifia chez lui ces tendances pratiques dont ses nombreux écrits présentent tant de traces.

Dans cette famille patriarcale, où le travail semblait une passion et où chacun était heureux d'accomplir ses devoirs, il n'était pas difficile de contracter des habitudes studieuses. Pourquoi tant de jeunes gens appartenant aux classes élevées sont-ils aujourd'hui des types achevés de paresse et d'ignorance, qui paraissent écrasés par le grand nom qu'ils traînent tristement? C'est qu'ils n'ont eu sous les yeux, dans leur adolescence, d'autres spectacles qu'une existence de plaisir et de dissipation. Entourés de pareils exemples, ils deviennent de bonne heure incapables de penser et d'agir. Zollikofer, dont l'éducation fut beaucoup plus virile, prit de bonne heure le goût de l'étude. Au lieu

de chercher à consumer le temps en frivoles distractions, il passait de longues heures dans la bibliothèque de son père, empressé de profiter des trésors qu'il y trouvait accumulés. Sa belle intelligence se développait régulièrement au foyer domestique, dans un milieu plein de paix et de sérénité.

Destiné à la chaire, Zollikofer profita de toutes les ressources que lui offrait Saint-Gall, afin d'agrandir le cercle de ses études théologiques. Mais comme il ne trouvait guère dans cette petite ville les moyens de satisfaire son ardente activité, il partit à dix-neuf ans pour Francfort-sur-le-Mein. Les voyages contribuèrent aussi à donner à son esprit une maturité précoce. Il visita, comme guide du jeune Brennus, la patrie de Guillaume le Taciturne. La Hollande, avec ce génie pratique, intrépide et libéral qu'elle doit à la réforme, était de nature à faire naître en lui de nombreuses réflexions. Le beau tableau que M. Alphonse Esquiros a tracé, dans la *Revue des deux mondes*<sup>1</sup>, de la vie néerlandaise, nous montre tout ce que cette magnanime nation peut inspirer de bonnes résolutions et de sentiments généreux. Nul doute que ce voyage n'ait été d'une grande utilité à Zollikofer.

Lorsqu'il revint à Saint-Gall en 1753, il subit les examens nécessaires pour entrer dans le ministère

<sup>1</sup> Année 1856.

évangélique. Ses sermons n'eurent pas le succès qui leur était réservé plus tard. Il s'écartait trop des habitudes reçues, pour qu'un auditoire peu lettré fût en état de comprendre sa supériorité. Cependant sa méthode plaisait singulièrement à l'élite de la population saint-galloise. Morat, où il prêcha en 1754, n'était pas non plus un théâtre assez vaste pour un talent de ce genre. Il alla donc en Allemagne, où il rencontra Susanna-Régina Le Roy, qui devint sa femme. C'était une personne qui joignait à une grande distinction de manières, un esprit vif et pénétrant, et qui avait même des connaissances scientifiques. Peu de temps après ses fiançailles, en 1758, Zollikofer, qui se trouvait dans les environs de Francfort-sur-le-Mein, fut appelé à Leipzig comme prédicateur de l'Église réformée allemande.

La distinction dont le théologien de Saint-Gall était l'objet, le mettait à même d'exercer toute l'influence qui appartient naturellement aux intelligences d'élite. Chacun sait que la Saxe est un des pays les plus éclairés de l'Allemagne et même de l'Europe. C'est de l'université de Wittemberg, fondée par l'électeur Frédéric le Sage, qu'est parti le mouvement qui a régénéré l'Europe septentrionale et quelques-uns des États du centre. Leipzig occupe une place distinguée parmi les villes saxonnes. Patrie de Kæstner, de Teller, de Fabricius, de Leibnitz, de Thomasius, son

université est une des plus renommées des pays germaniques. Cette ville, qui a maintenant 55,000 habitants, en avait déjà 30,000. Elle était, comme aujourd'hui, le grand marché de la librairie allemande. Parmi les nombreux étudiants attirés par la réputation des professeurs de l'université, un orateur chrétien tel que Zollikofer devait trouver bien des occasions d'utiliser ses talents et son zèle. Dans une contrée qui était le rendez-vous de tous les savants de l'Europe, il pouvait tout à la fois apprendre et enseigner, suivre les progrès de la science, nouer des relations avec les hommes les plus distingués de cette époque, et répandre au loin les idées généreuses qui furent la règle de sa vie.

A Leipzig, Zollikofer ne tarda pas à devenir célèbre. La foule accourait à l'église où il prêchait. Les étudiants surtout se pressaient autour de sa chaire, avides d'entendre cette parole énergique et convaincue. Plusieurs lui témoignèrent une affection vraiment extraordinaire. Les autres classes de la société subissaient aussi son action. Ceux mêmes qui venaient l'écouter avec quelques préventions cédaient bien vite au charme de sa simplicité évangélique.

Les qualités vraiment chrétiennes de Zollikofer lui firent autant d'amis que ses talents. Pensant avec saint Paul que la charité « ne croit pas le mal, » il jugeait toujours les autres avec bienveillance, et les



regardait comme animés des meilleures intentions, tant que rien ne l'obligeait à modifier son opinion. Rencontrait-il des hommes véritablement mauvais, il faisait avec soin la part des circonstances dans lesquelles ils avaient pu se trouver placés. Il n'ignorait pas quelle funeste influence peuvent avoir une mauvaise éducation, un esprit borné, de malheureux instincts, des entraînements presque irrésistibles. Il savait combien l'intelligence humaine se trompe facilement, même quand il s'agit des intérêts les plus graves. Autrement, comment expliquer pourquoi tant de millions d'hommes, en Asie, en Afrique et en Océanie, restent stupidement prosternés au pied des plus monstrueuses idoles? Comment, même dans notre Europe civilisée du dix-neuvième siècle, l'Espagnol et le Napolitain voient-ils dans leur madone l'arbitre de la terre et du ciel?

Le spectacle des erreurs invétérées de l'humanité rendait Zollikofer indulgent pour les autres, et modeste dans l'expression de ses idées. Quand on voit tant d'hommes se tromper, on doit craindre soi-même de n'être pas à l'abri de toutes les illusions, et travailler à se préserver de ce ton tranchant et dogmatique qui est le caractère principal des cerveaux étroits. Aussi reprenait-il avec douceur et avec patience tous ceux qui lui semblaient s'écarter de la vérité, sans avoir l'air de vouloir jamais leur imposer

ses appréciations personnelles. Cette modestie, il la montrait aux plus humbles comme aux personnages les plus fiers de leur rang et de leurs richesses. Il avait horreur des flatteries que les prédicateurs ont trop d'inclination à prodiguer aux heureux du siècle. Toujours calme et maître de lui-même, il ne se laissait jamais entraîner à brûler devant les favoris de la fortune l'encens dont ils sont avides. Comme il savait modérer ses désirs, aucune considération ne pouvait le décider à sacrifier sa dignité à de mesquines convoitises et à de misérables calculs.

La charité que Zollikofer manifestait à tous devait lui inspirer une profonde tendresse pour les pauvres de Jésus-Christ. Au lieu de ne voir que leurs défauts, — souvent trop excusables ! — il ne songeait qu'à leurs souffrances. Ces souffrances lui faisaient une si vive impression, qu'il donnait souvent au delà de ses moyens avec cette généreuse insouciance de l'avenir qui caractérise les hommes apostoliques. Mais il comprenait fort bien que les indigents ont encore plus besoin d'appui que de secours matériels. Il était donc leur patron et leur consolateur. Quel beau rôle auraient dans la société moderne les membres du clergé, s'ils se vouaient sincèrement à la réalisation des préceptes évangéliques de la charité ! Mais qu'arrive-t-il ? tandis qu'on voit la puissante hiérarchie romaine se préoccuper uniquement de ses intérêts, le nombre des

pauvres va toujours croissant dans les pays qui restent le plus fidèles à sa domination.

La Belgique est assurément dans ce cas. Elle a, en 1830, chassé un roi protestant odieux à ses prêtres. Depuis cette époque ils ont exercé sur cette contrée la plus incontestable influence. En ont-ils profité pour faire au peuple une condition meilleure? Nous allons en juger. En 1839, le nombre des Belges assistés par les bureaux de bienfaisance était de 587,000. En 1849, il était de plus de 900,000. En prenant ces chiffres pour base, on peut, sans exagération, porter à 1,200,000 personnes les indigents de Belgique. Si aux pauvres secourus par la charité officielle on ajoute ceux qui le sont par la bienfaisance des particuliers, on arrive à constater « que, sur trois Belges, il y en a un qui doit être secouru par les deux autres. » Que fait le clergé pour remédier à cette situation terrible?... En 1855 je traversais Gand, et il me tomba sous la main le tableau des établissements publics. Je ne saurais dire ma surprise en trouvant que dans ces Flandres, dévorées par le paupérisme, une seule cité possédait: les récollets, — les carmes déchaussés, — les dominicains, — les augustins, — les jésuites, — les frères de charité, — les frères de saint Jean de Dieu, — les frères de la miséricorde, — les frères des écoles chrétiennes, — les frères de saint Vincent-de-Paul, — la congrégation de la sainte Vierge, —

les hospitalières, — les sœurs Joséphines, — les sœurs de charité, — les Bernardines, — les Paulines, — les sœurs de l'enfant Jésus, — les sœurs noires, — les sœurs grises, — les Thérésiennes, — les carmélites, — les dames de l'instruction chrétienne, — les sœurs de Notre-Dame, — les sœurs de saint Paul, — les apostolines, — les béguines.

Qu'on s'étonne maintenant des progrès du paupérisme en Belgique, quand tant de pieux fainéants absorbent la plus pure substance du pays !

Zollikofer, qu'un de ses biographes a nommé « le père des pauvres, » n'avait pas sous les yeux, dans la patrie de Luther, le triste spectacle que présentent ces Flandres, si prospères sous l'administration de Napoléon I<sup>er</sup> et de Guillaume I<sup>er</sup>.

La sympathie qu'on lui témoignait en Saxe, ne faisait pas oublier à Zollikofer le pays qui lui avait donné naissance. Quoique l'expérience de chaque jour lui montrât combien sa présence était utile à Leipzig, il portait fréquemment ses regards vers la vallée paisible où s'étaient écoulées ses premières années. Son cœur soupirait après l'imposante nature qu'il revoyait sans cesse dans ses rêves.

Ce fut un beau jour pour le noble citoyen de Saint-Gall, quand il vint en 1777 revoir son canton. Il visita Altenklingen, où résidait son frère David-Antoine. Là il se trouvait, comme il le disait lui-même, « déli-

cieusement bien. » Le matin et le soir il se promenait dans les bois et dans les prés, d'où ses regards s'étendaient sur le beau lac de Constance. Dans les heures chaudes de la journée, il faisait la lecture sous les ombrages du château. Il choisissait de préférence Milton, et quand le poète républicain de Londres lui peignait avec un charme ravissant les bosquets de l'Éden et les joies de l'innocence primitive, il ne pouvait s'empêcher de contempler avec admiration la riche verdure qui le préservait des ardeurs du soleil; ces sites admirables de sa terre natale, auxquels il avait songé tant de fois dans la plaine de Leipzig, cette plaine engraisée du sang des braves, et qui a vu de nos jours « la bataille des nations. » Lamartine, « dans son brillant exil, » ne songeait-il pas aux coteaux de Milly et à ses vignobles brûlés par le soleil? Le nom du village où s'était écoulée sa rêveuse adolescence ne retentissait-il pas dans son âme attendrie,

Comme des pas connus ou la voix d'un ami?

Avant de retourner en Saxe, Zollikofer visita Zurich et son lac riant. A Zurich il s'entretint avec Lavater, et ces deux esprits si profondément chrétiens n'eurent pas de peine à s'entendre. Le pasteur zuricois l'accompagna même jusqu'à Waldshut, où se trouvait alors l'empereur Joseph II.

Une lettre que Zollikofer écrivit à sa sœur lorsqu'il fut revenu à Leipzig (26 septembre 1777), montre combien avait été vive la satisfaction qu'il avait éprouvée de se voir dans sa patrie, au milieu d'une famille qui le chérissait. Mais ces jours de félicité ne tardèrent pas à être suivis de cruelles épreuves : il perdit la fidèle compagne de sa vie. Ce ne fut qu'en 1783 qu'il retourna en Suisse avec sa seconde femme. Déjà il souffrait d'une maladie de poitrine qui devait l'emporter. Il fit à Gais une cure de petit-lait qui lui réussit très-bien. L'amour qu'il avait conservé pour son pays le portait à désirer d'y terminer sa laborieuse carrière. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa constamment de mettre ce projet à exécution. Mais la mort, qui le surprit à Leipzig en janvier 1788, l'empêcha de le réaliser.

Ses obsèques eurent quelque chose de triomphal. Plus de trois cents étudiants, une grande partie de la magistrature, des savants, des marchands, des artistes, des ouvriers, accompagnèrent sa dépouille mortelle. Le deuil était universel. La Saxe, en pleurant un homme qui avait passé sur son sol la partie la mieux remplie de sa noble existence, semblait avoir perdu un de ses plus illustres enfants.

C'est surtout comme prédicateur que Zollikofer a mérité une juste célébrité. Le recueil étendu de ses

sermons<sup>1</sup> donne une idée des talents supérieurs du zélé ministre de l'Évangile. Ce qui caractérise la prédication de Zollikofer, ce sont des vues très-élevées sur la nature du christianisme, unies à un sentiment pratique facile à rencontrer en Suisse, et qui le porte constamment à considérer l'Évangile comme destiné à l'éducation du genre humain. Ouvrez les orateurs à la mode du catholicisme romain : vous serez surpris que l'enseignement vraiment évangélique y tiennne si peu de place. Tantôt on vous parlera des stigmates d'un moine insensé comme François d'Assise, tantôt des étranges extases d'une Thérèse ou d'une Catherine de Sienne, un jour des prérogatives et des grandeurs des papes, une autre fois du mois de Marie, du sacré cœur de Jésus, ou du chemin de la croix. Quelquefois, vous trouverez bien d'autres excentricités. Qui ne connaît les sermons extraordinaires du dominicain Lacordaire, de son discours sur la « vocation de la nation française, » qu'il transforme en un nouveau peuple de Dieu, dont tous les membres seront marqués dans le ciel d'un signe particulier (probablement la croix de la Légion d'honneur). Savez-vous quel est, pour ce moine, une des plus grandes gloires « du vieux peuple franc ? » C'est d'avoir organisé « la sainte ligue ! » M. Lacordaire

<sup>1</sup> 15 volumes in-8°, Leipzig, 1789—1804.

aurait pu ajouter la Saint-Barthélemy à des exploits que, — nous en sommes sûre, — les Guizot, les Cousin, les Mignet, les E. Quinet, les Thiers et tous ces esprits éminents, dont est justement fière la France du dix-neuvième siècle, sont bien loin d'admirer. M. Louis de Loménie, dans sa spirituelle *Biographie des contemporains par un homme de rien*<sup>1</sup>, a depuis longtemps fait justice de cette étrange manière d'annoncer l'Évangile. Encore M. Lacordaire est-il le plus éclairé, le plus libéral et le plus sincère des prédicateurs romains ! Que de choses resteraient à dire s'il fallait passer en revue les orateurs des mois de Marie, les panégyristes de sainte Philomène, des miracles du prince de Hohenlohe, de la Salette, de Rimini, de Fossombrone et d'Einsiedeln !

Le point de vue de Zollikofer est bien différent, et son but plus sérieux. Ce n'est ni un artiste, ni un rhéteur, ni un déclamateur mystique, mais un « ministre du saint Évangile. » Faire connaître Dieu dans sa grandeur et dans sa bonté, telle est sa pensée principale. Or, faire connaître Dieu, ce n'est pas le montrer comme un bourreau, toujours armé « pour venger son Église » — (c'est-à-dire le clergé<sup>2</sup>), comme

<sup>1</sup> Art. Lacordaire.

<sup>2</sup> Le pharisaïsme du clergé romain vient d'être peint avec vigueur par deux écrivains de cette communion, MM. HUET et BORDAS-DEMOULIN, *Essai sur la réforme catholique*.



un maître impitoyable qui se plaît à précipiter dans les feux éternels des millions de créatures humaines faibles et ignorantes. Ce Dieu que Massillon nous peint en traits sinistres dans le *Sermon sur le petit nombre des élus*, n'est pas celui de l'Évangile, ni celui qu'adore Zollikofer. Dieu « est amour<sup>1</sup>, » et c'est dans notre cœur et non pas sur nos lèvres qu'il veut trouver son nom trois fois saint. Ce culte « en esprit et en vérité<sup>2</sup> » est celui que recommande, après le divin maître, le prédicateur de Saint-Gall. Si nous aimons Dieu, qui est « parfait, » nous tâcherons de devenir « parfaits comme notre Père céleste<sup>3</sup>. » Zollikofer, qui comprend admirablement cette vérité, au lieu de s'occuper des conversations d'Antoine de Padoue avec les poissons<sup>4</sup>, ou des discours de François d'Assise avec les hirondelles, travaille surtout à réformer les caractères, et à faire pénétrer le christianisme, cette grande loi qui inspire l'abnégation et le courage, au foyer domestique. Il possédait l'art admirable de traiter dans une langue imposante, avec un sens profondément religieux et chrétien, des questions qu'on prétendait avant lui ne point appartenir au domaine de la chaire, et qu'une fausse délicatesse s'obstinait à en bannir. Rien

<sup>1</sup> Ὁ Θεὸς ἀγάπη ἐστίν. (SAINT JEAN, 1<sup>re</sup> épître, IV, 8.)

<sup>2</sup> Ἐν πνεύματι καὶ ἀληθείᾳ. (JEAN, IV, 23.)

<sup>3</sup> Ἔσεσθε οὖν ὑμεῖς τέλειοι, ὥσπερ ὁ πατὴρ ὑμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς τέλειός ἐστι. (MATTHIEU, V, 48.)

<sup>4</sup> Voy. CORTONA, *Vita e miracoli di S. Antonio di Padova*.

ne donnait plus de charme à ses sermons. On peut citer comme modèle de ce genre de prédication ses discours sur les joies du monde, et ceux qui traitent des mérites de l'homme. « Dans le choix exquis des expressions, dit un de ses biographes, M. P. Scheitlin, dans les réflexions, dans l'usage modéré des images, dans l'harmonie, dans la clarté des pensées, dans la facilité et la limpidité du discours, dans la dignité et la simplicité, on a trouvé qu'il ressemblait à Cicéron, le plus célèbre orateur des Latins<sup>1</sup>. »

Le caractère de Zollikofer ajoutait à l'impression que produisait son talent. Toujours fidèle à se conformer aux exemples de Christ, il était plein de patience et d'indulgence pour les pécheurs. Il se rappelait que les malédictions du Verbe incarné ne s'adressent pas aux âmes faibles et séduites par les illusions de la vie, mais aux prêtres hypocrites, aux riches sans entrailles, aux pharisiens orgueilleux, aux scribes avides d'argent et de pouvoir. Aussi n'était-il pas de ces gens qui tiennent toujours les foudres du ciel suspendues sur les pauvres et sur les petits, et qui ne savent quelles *dévotions aisées* (c'est le titre du livre d'un jésuite<sup>2</sup>, le P. Lemoyne) inventer pour les heureux du

<sup>1</sup> P. SCHEITLIN, *Ueber Georg Joachim Zollikoffer von St-Gallen, hochberühmter Prediger in Leipzig.*

<sup>2</sup> L'ouvrage du P. LEMOYNE a paru en 1652. — On voit que la politique des successeurs d'Ignace ne date pas d'aujourd'hui!

siècle. Le christianisme hypocrite, que nous voyons acquérir chaque jour plus de puissance, aurait indigné son âme évangélique, comme elle révoltait le ministre Claude, auquel M. Bungener donne un si beau rôle dans *Un Sermon sous Louis XIV.*

Puisque je viens de citer un des prédicateurs de Genève, je suis heureuse de remarquer que la Suisse produit encore des hommes qui unissent, comme Zollikofer, aux travaux du ministère évangélique, un talent d'écrivain qui a rendu leur nom justement populaire. J'ai nommé M. Bungener, l'historien du concile de Trente. Je ne saurais passer sous silence MM. Vinet, Chastel, Merle d'Aubigné et Gaberel. La renommée de M. Vinet, que regrette le canton de Vaud, est aujourd'hui européenne. Les ouvrages de M. le professeur Chastel, auteur de *l'Église romaine dans ses rapports avec les développements de l'humanité*, ont obtenu, des grands Corps littéraires de la France, les plus flatteuses distinctions. La savante *Histoire de la Réformation*, de M. Merle d'Aubigné, a trouvé de nombreux lecteurs même en Amérique, et M. Charles de Rémusat, membre de l'Académie française, a voulu constater, dans la *Revue des deux mondes*, la légitimité de ce succès. M. Gaberel s'est aussi fait connaître par deux ouvrages pleins de recherches, intitulés *l'Histoire de l'Église de Genève* et *Voltaire à Genève*.—Les travaux de M. Gaberel sont inspirés par un admirable es-

prit évangélique, qui met les intérêts de la vérité au-dessus de toutes les considérations. En racontant les annales de l'Église à laquelle il appartient comme pasteur, M. Gaberel n'a dissimulé ni ses erreurs, ni ses fautes. Véritable ministre de l'Évangile, il a prêché à tous la concorde et la tolérance, il a su maintenir avec fermeté les droits du libre examen. Quand il a dû apprécier le caractère et l'influence de Voltaire, il s'est acquitté de cette tâche délicate avec une bonne foi qui donne la plus haute idée de sa loyauté vraiment chrétienne. Il n'a pas craint de rendre une justice éclatante aux services que la liberté religieuse doit à Voltaire, et de montrer qu'un catholicisme dégénéré avait beaucoup contribué à l'empêcher de comprendre la sublimité des enseignements de Christ.

Deux pasteurs français, M. Adolphe Monod, auquel M. Guillaume Guizot a rendu un hommage si mérité dans le *Journal des Débats*, et M. Athanase Coquerel, ancien représentant de Paris et ministre de l'Église de cette ville, ne se sont pas seulement signalés par un véritable talent pour la parole, mais aussi, comme MM. Chastel, Merle d'Aubigné, Gaberel et Vinet, par de remarquables écrits. Qui ne connaît la *Femme* de l'éloquent Monod, et la *Réponse au docteur Strauss* de M. Coquerel? La chaire protestante n'est donc pas aussi stérile que le prétendent les partisans de Rome. Encore n'ai-je parlé que de Genève et de la France,

et l'on sait que les protestants sont peu nombreux dans l'empire français depuis la révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades.

Quels que soient les talents des Saurin, des Spalding, des Claude, des Zollikofer, des Athanase Coquerel, des Monod, etc., personne n'aura la pensée de les mettre sur la même ligne que certains orateurs sacrés du catholicisme romain, Bossuet, Bourdaloue et Massillon. Pourtant ils peuvent soutenir avantageusement la comparaison avec les Fléchier, les Mascaron, les Maury, et les Mac-Carthy. Mais si on met en parallèle les prédicateurs illustres de Rome, depuis les plus anciens jusqu'au P. Lacordaire, et les orateurs de notre Église, il est évident que l'avantage n'est pas du côté du papisme. L'originalité de nos docteurs est, en effet, très-supérieure à celle des Bossuet et des Bourdaloue. Les Athanase le Grand, les Grégoire de Nazianze, les Grégoire de Nysse, les Basile le Grand, les Chrysostôme, etc., s'avançaient sans modèles dans une route non encore frayée. Ils ont, au contraire, été tellement utiles à leurs successeurs, que le célèbre auteur des *Oraisons funèbres* se borne fréquemment à les traduire ou à imiter leurs mouvements. Ils n'ont pas seulement perfectionné l'éloquence sacrée, ils l'ont créée. Or, quand même on ne trouverait pas chez eux la perfection de la forme qui les caractérise à un si haut degré, leur puissante

initiative leur assurerait sans contestation le premier rang. Qui s'aviserait de mettre Virgile, Cicéron, Sénèque le Tragique, Horace, à côté d'Homère, de Démosthènes, de Sophocle et de Pindare? Ceux qui affectent de préférer Bourdaloue, Bossuet et Massillon, aux Athanase, aux Basile et aux Chrysostôme, ne ressemblent-ils pas à ceux qui placent Boileau sur la même ligne que l'auteur de l'*Épître aux Pisons*?

Je ne veux pas m'arrêter sur une question purement littéraire. J'essaierai d'en aborder une autre beaucoup plus sérieuse. Bien que j'admire autant que personne le génie de Bossuet et le talent de Bourdaloue, j'avouerai franchement que je ne les trouve guère évangéliques. Je ne parle point des superstitions qu'ils défendent avec un zèle étrange; je ne dirai pas avec quelle stupéfaction j'entends un Bossuet insister sur l'immaculée conception de Marie, comme s'il s'agissait de l'existence de Dieu; je me tairai sur ces idolâtries purement théologiques. Mais comment ne point parler de ce culte de la royauté absolue de Louis XIV, qui fait perdre aux deux célèbres orateurs tout sentiment de la dignité de leur ministère? Si un homme vivant dans une condition privée s'était permis la moitié des fantaisies du grand roi, n'aurait-on pas fait retentir à ses oreilles les menaces les plus formidables? Parce qu'il s'agit d'un prince qui, en révoquant l'édit de Nantes et en ordonnant les dragon-

nades, sacrifiait au clergé les plus chers intérêts de la France, on fait un David, un Josaphat, un Ézéchias, du monarque dont la vie était contraire aux principes de la plus vulgaire morale? L'indépendance de la chaire chrétienne est évidemment incompatible avec le système politique du catholicisme romain. On écrase d'anathèmes les défauts souvent très-excusables de la multitude ignorante, mais on est plein de ménagements pour les vices mille fois plus condamnables des puissants de la terre, dont l'or ou l'influence sont nécessaires au clergé. Si parmi les prêtres de Rome il s'en trouve qui osent préférer l'Évangile à cette criminelle diplomatie, ils sont comme Savonarola<sup>1</sup> livrés au bourreau, ou comme M. Lacordaire traités en suspects, et finissent leur vie dans l'exil et dans l'obscurité<sup>2</sup>.

Les prédicateurs illustres de l'Église orientale ont montré plus d'indépendance. On sait avec quelle résolution Athanase le Grand et Basile le Grand luttèrent contre les souverains de Byzance. Je me bornerai à citer le plus célèbre orateur de notre Église, Jean à la bouche d'or, auquel tant de fois les Occiden-

<sup>1</sup> Voy. CABLE, *Histoire de Fra J. Savonarola*; — MADDEN, *Life and martyrdom of Savonarola illustrative of the history of church and state connection*.

<sup>2</sup> Voy. LORAIN, *Biographie du R. P. Lacordaire*; et DE LOMÉNIÉ, *Le P. Lacordaire par un homme de rien*. — La première biographie, comme celle de M. de Mirecourt, est enthousiaste, la seconde beaucoup moins élogieuse.

taux romains ont comparé Bossuet. Il existe autant de différence entre ces deux évêques qu'entre le catholicisme romain et l'Évangile. Chrisostôme ne redoute ni les empereurs, ni les impératrices, ni les favorites, ni les grands, ni la cour. Il attaque avec une résolution et une liberté, que nos contemporains ne manqueraient pas de nommer *socialisme*, les vices de toutes les classes, surtout les désordres des classes supérieures. L'impératrice Eudoxie, femme audacieuse et corrompue, n'eut pas d'adversaire plus intrépide. Ce n'est pas lui qui se fût courbé servilement devant madame de Montespan ou qui eût traité d'Altesses Royales M. le duc du Maine ou M. de Toulouse. Il ne ménage pas plus les courtisans et les riches que les despotes de Constantinople. Il attaque avec une verve apostolique cet égoïsme qui leur fait couvrir d'étoffes précieuses les murailles de leurs palais ou les chevaux de leurs équipages, tandis que les pauvres de Jésus-Christ n'ont ni pain, ni vêtements; cette sensualité qui leur fait préférer la satisfaction d'un moment à la joie pure d'être la providence des misérables; cet orgueil qui les porte à croire qu'ils sont d'une nature supérieure à celle des autres hommes<sup>1</sup>. Il ne se contente pas de relever d'une manière spéculative « l'éminente dignité des pauvres dans l'É-

<sup>1</sup> Si l'on ne veut pas recourir aux œuvres du grand orateur, on trouvera des textes très-curieux dans MARTIN-DOISY, *Histoire de la Charité*.



glise, » il revendique avec énergie leurs droits imprescriptibles. Il n'est pas juste, s'écrie-t-il tout haut, que les uns soient condamnés aux souffrances de la misère et aux tortures de la faim, tandis que les autres sacrifient des sommes considérables pour un mets recherché ou un somptueux ameublement. Il invoque sans cesse l'égalité humaine devant Dieu et devant l'Évangile. Il proclame au IV<sup>e</sup> siècle, sous le sceptre de fer des Césars de Byzance, ces droits de l'homme que les écrivains occidentaux semblent regarder comme une découverte du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le courage de l'illustre évêque était d'autant plus admirable qu'un patriarche de Constantinople n'était, pas plus qu'un autre membre de l'Église, à l'abri des vengeances de « son Éternité » l'empereur de la nouvelle Rome. Le Césarisme s'accommodera toujours parfaitement d'un sacerdoce servile qui enseigne au peuple que, trouver mauvais les caprices des princes absolus, c'est résister « à l'ordination de Dieu, » et que tout est digne d'admiration dans l'empereur apostolique orthodoxe ou catholique. Mais César ne souffre jamais qu'une chaire indépendante s'élève devant son trône ; qu'un véritable disciple de l'Évangile ose lui rappeler combien les devoirs d'un prince sont mille fois plus impérieux que ceux du dernier des sujets, et que Dieu rejette loin de sa face les monarques qui, pareils à Salomon, à Jéroboam, à Achaz, sacrifient les peuples à

leurs plaisirs et à leur égoïsme. Je ne m'étonne donc pas si Grégoire le Thaumaturge, Athanase, Basile, Cyrille de Jérusalem, Grégoire de Nysse, Chrysostôme, prirent tous la route de l'exil. Je conviens que la méthode des évêques courtisans de Louis XIV est plus commode. Il est sans doute plus agréable d'être « évêque de Meaux, conseiller du roi en tous ses conseils, précepteur de M<sup>sr</sup> le Dauphin, etc. » que de mourir de fatigue comme Chrysostôme sur les routes de l'Asie, pour avoir, avec toute la liberté des apôtres, condamné l'orgueil des grands et les saturnales des cours. Mais le présent n'est pas tout, et comme le dit avec une juste sévérité l'immortel historien de la Rome impériale « *suum cuique decus posteritas rependit.* »

Après le service dominical je quittai la vallée. La brise énervante du *föhn* soufflait doucement à travers les cerisiers et les sapins des hauteurs. Un sentiment accablant m'oppressait comme un triste pressentiment. En effet, à Unterseen, un messenger de Daina m'engagea à entrer chez ma jeune amie. Ce fut la dernière journée que nous passâmes ensemble. Le lendemain je veillai à son chevet où elle reposait belle et glacée comme le marbre, et le soir, par une nuit sereine et resplendissante d'étoiles, je m'asseyais à côté de la pierre dans le bateau qui la porta à sa dernière demeure. Elle eut un lit de fleurs baigné par les eaux pures du lac de Brienz, dans l'île déserte d'Iseltwald. Je

l'y laissai sous les marronniers où l'ombre est épaisse et le calme solennel, et je m'en allai consolée, car je savais qu'elle avait vu la fin de ses douleurs.

## XLIX

Depuis que je marche sur ce sol béni ai-je éprouvé un instant de fatigue? Pèlerine égarée dans ces montagnes, me suis-je courbée un seul moment sur le bâton poudreux qui m'avait guidée dans tant de longs voyages? Non, mon esprit abattu s'est ranimé; tout mon être a senti une vie nouvelle; je me suis dit: le bonheur est possible! l'espoir existe en ce monde! — rien n'est perdu!... et l'Éternel s'est montré à moi sous la forme qu'Il avait dans mes rêves d'autrefois, comme puissance généreuse qui comble toutes les créatures de sa bonté sans égale. J'ai retrouvé le Dieu de la justice après lequel j'aspirais depuis si longtemps dans la contrainte insupportable des servitudes arbitraires. Si je quitte ces monts, ces vallées, ces lacs sans pareils, c'est qu'il faut subir encore l'épreuve, et que les larmes sont un baptême qu'on doit renouveler sans cesse si l'on veut se purifier des restes de l'égoïsme et de la faiblesse humaine.

Je laisse donc au fond de ces rochers mes sentiments les plus ardents, comme un dépôt qu'il me serait si doux de retrouver un jour ! Puissent-ils, semblables à ces nuages d'or qui s'élèvent du fond des vallons dans les espaces sans limites, monter vers celui qui ne repousse aucune prière !

En rêvant ainsi, Emmanuel, je m'éloigne lentement des magnifiques vallées de l'Oberland et de cette terre que je chéris surtout à cause de ses libertés. Une voiture m'entraîne en ce moment à travers les gorges étroites, les cascades, les rochers et les forêts de l'ancien évêché de Bâle.

Je me suis retournée un instant pour embrasser encore du regard ce pays à jamais regretté que j'abandonne derrière moi. Comme s'il avait voulu me faire admirer une dernière fois toutes ses beautés, il m'apparut dans une lumière céleste, pareille à l'auréole qui resplendit au front des vierges que contemplent les peintres inspirés. Les trois sommets de l'Eiger, du Mönch et de la Jungfrau étincelaient seuls au sein de nuages couleur de pourpre tandis qu'une brume lumineuse enveloppait le reste du paysage. A leur aspect mon âme s'élança vers leurs sommets sublimes par un élan irrésistible, pour retomber bientôt dans ses regrets et dans ses désolations.

J'entendais en même temps à mes côtés les sanglots étouffés d'un jeune Suisse qui quittait sa patrie pour

le nouveau monde. Lui aussi était livré à la douleur. Oh! combien j'étais impuissante à le consoler!... Mon amertume me semblait égale à la sienne; car le cœur se fait une patrie là où il trouve les institutions conformes à ses libres instincts, à ses éternels besoins d'indépendance.

La nuit était venue. La lune éclairait parfois mystérieusement certaines parties de la route grandiose que je parcourais. Lorsque par instants le roulement de l'équipage cessait, j'entendais le cri des oiseaux de nuit se mêler au bruit des torrents qui gémissaient au fond des gouffres et le murmure des sapins balancés par le vent sur la sombre crête des rochers, murmure pareil aux voix plaintives de l'Océan.

L'aurore avait à peine coloré la campagne, que j'entrais dans l'enceinte fortifiée de Bâle, dont les portes massives me rappelaient l'existence pleine de dangers du moyen âge. Certaines villes ont une physionomie conforme au caractère et aux habitudes de ceux qui vivent dans leurs murs, l'homme s'y est bâti une demeure en rapport avec son imagination et avec ses goûts. La cité savante et laborieuse dont Erasme avait fait son séjour appartient complètement à ce type. Ici point de ces beaux lacs bleus qui rendent si ravissante la situation de Vevey, de Genève, de Zurich, de Thun, de Lugano, de Zug et de Locarno; point de ce doux soleil méridional qui resplendit sur les vieilles forteresses de

Bellinzona et sur les pâles oliviers de Mendrisio ; mais des rues sombres et mornes ; une plaine sans physionomie, un ciel couvert souvent des vapeurs du Rhin. On n'y voit pas non plus ces populations insouciantes et folâtres qui chantent le soir sur les rives septentrionales du lac de Cérésio. Un peuple actif, sérieux, absorbé par le négoce, par le souci de la banque et par les calculs de la bourse, passe avec indifférence auprès du voyageur. Le fleuve lui-même n'a pas encore la majesté qu'il acquiert plus loin, au pied des cités où flotte l'étendard de l'aigle noir, ou sous les murs des magnifiques ruines féodales qui se mirent dans ses belles eaux. Au premier coup d'œil le charme de cette ville, justement célèbre, est tout entier dans la propreté exquise qui règne partout et qui indique une existence commode et douce.

Cependant, comme au seizième siècle, ces recherches d'une civilisation avancée devaient être aussi inconnues à Bâle qu'ailleurs ; on se demande quel attrait Bâle pouvait exercer sur l'esprit d'Erasme. Je ne l'ai compris qu'en gravissant la pente qui, de la basse ville, partagée par les flots du Rhin, monte jusqu'à la cathédrale. Sur la terrasse voisine de ce monument je m'arrêtai, livrée à un bien-être et un calme indéfinissables. De ce lieu élevé, qu'on appelle *die Pfalz*. l'œil distrait suit à travers la cité le cours du fleuve. On dirait que les hautes maisons rangées le long de ses

bords sont avides de contempler ces vastes eaux qui baignent tant de riches palais, tant de coteaux opulents, tant de prairies fécondes.

Des modestes toits du petit Bâle mon regard s'égaré au loin sur les pentes grisâtres du grand-duché de Bade et dans les sombres montagnes de la Forêt Noire. À l'abri de ces marronniers qui versent autour de moi l'ombre de leurs larges feuilles digitées j'admire en rêvant l'immense territoire de cette superbe race germanique, qui s'étend de la Pologne jusqu'au cœur même de l'Helvétie, et des bords de la mer du Nord et de la Baltique jusqu'aux plaines sans limites où s'égarèrent les cavaliers slaves. Quel monde merveilleux de guerre, de science et de poésie ! Il me semble voir encore, sous les chênes antiques, Hermann<sup>1</sup> brandir sa hache terrible sur le front des soldats de Varus ; Witikind qui balança un moment la fortune de la France ; Charlemagne poursuivant les Huns féroces jusque dans leur retraites lointaines, et ce cortège de césars qui relèvent l'honneur du Saint-Empire : Othon le Grand, le restaurateur du trône de Charles ; Conrad III ; Frédéric Barberousse ; les formidables Hohenstaufen, dont le nom est encore la terreur de la papauté ; Rodolphe de Habsbourg, le bienfaiteur des peuples ; Charles-Quint, sur les États du-

<sup>1</sup> Que les Romains nommaient Arminius.

quel le soleil ne se couchait jamais; Marie-Thérèse, que les Hongrois appelaient « le roi; » Joseph II, qui recommença contre les papes une lutte glorieuse... A l'horizon brumeux s'élèvent ces villes qui ont plus contribué à la gloire de la race germanique que l'épée des Hermann et des Charlemagne : Cologne, Heidelberg, Fribourg, Leipzig, Tubingue, Kœnigsberg, Iéna, Berlin, Halle, Gœttingue, Bonn, universités justement fameuses, d'où sortirent tant de philosophes, d'érudits, de poètes, d'hommes éminents dans toutes les branches du savoir humain. Je crois voir sortir de ces célèbres écoles les Luther, les Mélancthon, les Leibnitz, les Klopstock, les Kant, les Lessing, les Wieland, les Kotzebue, les Schiller, les Gœthe, les Schelling, les Hegel, les H. Heine, le front ceint des lauriers du génie.

Mais ma vue devient plus pénétrante. Après avoir embrassé le passé, elle sonde les profondeurs de l'avenir. Elle voit l'Allemagne de Luther et de Fichte, rassasiée des triomphes de l'esprit, revendiquer la liberté politique dont la fille d'Hermann ne doit point laisser le privilège à ses sœurs l'Angleterre, la Hollande et la Scandinavie. L'épée de Witikind brille dans ses mains comme le glaive de l'archange. A sa vue, les tyrans, qui ont tant de fois chargé de fers son noble front, rampent abattus dans la poussière. Elle répète d'une voix tonnante les éloquents invectives de Luther et



de Hutten contre la Babylone papale, et les peuples charmés croient entendre l'apôtre de Wittemberg. Ils brisent encore une fois les chaînes apportées jusque sur les bords du Danube par les successeurs de Léon X. La flamme, qui servit au grand réformateur à brûler les décrétales de Rome, consume les traités iniques par lesquels les indignes successeurs des Hohenstaufen ont livré à l'étranger les libertés sacrées de la patrie germanique. L'Allemagne unie et régénérée, fière de contempler ses fils établis en maîtres aux bords du Mississipi et du Gange, ainsi que sur les plages de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie, l'Allemagne ne se contente plus des gloires de la pensée. Elle veut aussi agir comme la libre Angleterre, comme l'active Hollande, comme la Suède intrépide, elle veut, donnant aux Latins une main fraternelle, s'avancer à pas de géant sur la route du progrès et de la liberté.

Cependant la bise qui siffle dans les cloîtres déserts de la Münster-Kirche, dont les flèches de granit rougeâtre déchirent les brumes du Rhin, fait envoler mes songes. Ces impressions ne s'effacèrent pourtant pas complètement. Sous ces vastes arcades, me dis-je, Érasme aimait à contempler les belles contrées dominées par la race dont le sang coulait dans ses veines. Comme Érasme, l'Allemagne est admirée à cause de son génie. Pourtant, n'a-t-elle pas aussi plus

d'une fois diminué la grandeur de sa destinée en ne comprenant pas la nécessité d'une action énergique et prompte? Qu'elle sache, pareille au philosophe de Rotterdam, mettre à nu les folies et les superstitions des hommes, mais qu'elle songe à imiter la puissante initiative de Luther, et non la perpétuelle indécision du célèbre auteur des *Colloques*. Qu'elle n'oublie jamais que le premier rang dans l'histoire de l'humanité appartient non pas aux adorateurs de leurs pensées sublimes, mais à ceux qui savent agir et combattre.

## L

Lorsque le soleil commença de darder ses rayons trop vifs, je suivis le sacristain sous la vaste nef de la cathédrale. En quittant le chœur nous montâmes par un escalier étroit dans la salle où jadis se tenait le concile de Bâle. Une des cinq congrégations se rassemblait là, tandis que l'église était réservée aux réunions générales. Quatre fenêtres gothiques laissent pénétrer dans cette enceinte la lumière qui tombe sur le buste d'Érasme, placé sur une table et coiffé du bonnet doc-

toral. Érasme en ce lieu!... quel étrange rapprochement! Le timide réformateur apparaît seul dans cet appartement désert où des évêques, livrés comme lui à de perpétuelles hésitations, portèrent une main irrésolue sur l'édifice vermoulu de la papauté.

Cette cathédrale est peut-être le monument qui rappelle le mieux l'impuissance des efforts des hommes quand l'énergie leur manque. Ici repose Érasme, qui aurait pu conquérir la gloire d'être le père de la réforme au seizième siècle; ici, les prélats de l'Occident essayèrent, mais d'une manière fort insuffisante, de prévenir la révolution qui enleva à la domination du pape des pays que leurs lumières, leurs libertés, leur organisation sociale, mettent à la tête de la civilisation européenne.

Rome, en brûlant Jean Huss et Jérôme de Prague, avait espéré rendre impossible la réformation. Mais le Ciel était fatigué de tant d'assassinats juridiques, et le sang des victimes criait partout vengeance. Les Bohémiens, indignés de la perfidie et de la cruauté du concile de Constance, qui avait violé, afin de satisfaire les rancunes sacerdotales, les lois divines et humaines, se levèrent comme un seul homme. La papauté crut qu'elle les exterminerait comme elle avait anéanti les Albigeois. Elle eut donc recours à la croisade. Mais la direction puissante qui avait manqué au midi de la France, la Bohême la trouva dans des chefs aussi

inexorables qu'invincibles. Jean Ziska jura de venger les martyrs de Constance. Il accomplit son serment de manière à faire connaître le repentir aux juges déloyaux qui avaient envoyé à la mort les prédicateurs bohémiens<sup>1</sup>. Les historiens catholiques et même les écrivains protestants, qui lui ont durement reproché ses cruautés, oublient que la barbarie montrée par les Pères du concile avait dû exalter nécessairement la fureur des Bohémiens contre tout le corps sacerdotal<sup>2</sup>. « Le supplice de Huss, dit Lenfant, fut le crime de tout le clergé et de deux papes, dont l'un, Jean XXIII, le sollicita ardemment, et dont l'autre, Martin V, l'approuva solennellement. » La guerre des Hussites est une nouvelle preuve de la vérité de cet oracle du Nouveau Testament : « Celui qui tire l'épée périra par l'épée. »

Jean Ziska mourut au milieu de la guerre. Un poète hussite composa en son honneur cette épitaphe latine :

Strenuus in bellis hoc dormit Ziska sepulchro,  
 Ziska suæ gentis gloria, Martis honos.  
 Ille ducem scelerum, monachos, pestemque nefandam  
 Ad Stygias justo fulmine trusit aquas.

<sup>1</sup> Voy. LENFANT, *Histoire de la guerre des Hussites et du concile de Bâle*.

<sup>2</sup> Voy. G. SAND, *Jean Ziska*; — J.-B. DE ROCOLLES, *Ziska le redoutable aveugle*; — HOEBERLIN, *Elogium J. de Trocznowa cognomento Ziska*; — et les biographies de MM. KUTHEN, ECKARDT, MILLAUER, ARNOLD.

Surget adhuc rursus, quadratæ cornua cristæ  
Supplicii ut pœnas, quas meruere, luant<sup>1</sup>.

Une autre épitaphe, qui est de Matthieu Colin, le nomme « le fléau des moines et du prélat romain. »

Dira monachorum pestis, acerba lues  
Præsulis Ausonii.....

Procope le Rasé et Procope le Petit<sup>2</sup> continuèrent après la mort de Ziska la terrible mission du vengeur de Jean Huss. Procope le Rasé, le vainqueur de Tauss, se rendit tellement redoutable aux soldats de Rome, que son seul aspect les faisait fuir. Ce fut lui qui parut au concile de Bâle. La papauté, désespérant d'exterminer les Bohémiens, avait reconnu qu'il fallait user de ruse envers eux; elle voulait essayer de les séduire, puisqu'elle n'avait pu les vaincre. D'autres raisons engageaient le pape à convoquer un concile. A force de fourberies criminelles, Martin V avait pu empêcher toute espèce de réforme au concile de Constance. Cependant l'indignation était devenue si générale, que

<sup>1</sup> Ci git Ziska vaillant en guerre, la gloire de sa patrie, l'honneur de Mars; il a précipité dans le Styx avec sa foudre vengeresse les moines, cette peste criminelle. Il reviendra encore pour punir de leurs crimes les bonnets carrés. » (Trad. de LENFANT.)

<sup>2</sup> Procope le Rasé, est aussi souvent nommé le Grand. — Voyez *Leben des böhmischen Edelmanns Prokop des Grossen und Prokop des Kleinen.*

les évêques eux-mêmes comprenaient enfin la nécessité de donner satisfaction à l'opinion publique. Un grand nombre de prélats songèrent alors à l'organisation de l'Église orientale. Ils essayèrent même de s'en rapprocher en affaiblissant de plus en plus l'autorité du pape au profit du pouvoir épiscopal. Les efforts qu'on fit à Bâle, à Ferrare et à Florence pour unir Constantinople et Rome, en mettant les évêques en contact avec les députés des Orientaux, développèrent ces tendances. Au siècle de Louis XIV, elles finirent par diviser l'Église romaine en deux camps rivaux.

Le moment où beaucoup d'évêques de l'Occident essayèrent de reconquérir une partie de leur indépendance, a été le siècle le plus fécond du catholicisme occidental. La France, débarrassée d'une domination sans intelligence, put donner un plus libre essort à son génie. C'est le temps des Descartes, des Saint-Cyran, des Richelieu, des Bossuet, des Malebranche, des Fénelon, des Arnauld, des Nicole, des La Bruyère, et des plus grands poètes que la vieille terre des Gaules ait jamais produits. Tandis que le royaume des lis se régénérait par une demi-liberté religieuse, l'Espagne et l'Italie perdaient sous le joug de l'ultramontanisme toute énergie et toute activité intellectuelles<sup>1</sup>.

Le concile de Bâle, dans lequel commença cette in-

<sup>1</sup> Voy. Edgar QUINET, *De l'ultramontanisme*.

surrection salutaire de l'épiscopat contre l'absolutisme de la papauté, est assurément une des assemblées qui méritent le plus l'attention des philosophes et des historiens. Les prélats réunis sur cette libre terre de l'Helvétie, où les deux Églises d'Orient et d'Occident s'entretenaient de leurs mutuels intérêts, trouvèrent dans leur cœur des sentiments chrétiens qu'ils n'avaient point éprouvés à Constance. La papauté avait pressenti ce danger. Elle voyait avec terreur la permanence d'une assemblée qui ne dura pas moins de seize années. Aussi Eugène IV, successeur de Martin V, essayait-il de la dissoudre par tous les moyens possibles. « Il lança trois bulles contre le concile de Bâle, dit Jean de Muller, et la première tache imprimée sur son pontificat fut la nécessité où il se trouva d'en révoquer deux et de n'oser reconnaître la troisième<sup>1</sup>. »

Les évêques déclarèrent d'abord, comme le concile de Constance, que l'autorité n'était pas illimitée dans la personne du chef exécutif (*caput ministeriale*) de l'Église; que le pouvoir souverain résidait dans le concile général convoqué avec ou sans l'assentiment du pape. On s'occupa ensuite de l'affaire des Hussites. On les décida à envoyer des députés à Bâle en leur donnant les sûretés que le supplice de Huss devait nécessairement leur faire exiger. Parmi les ecclésiasti-

<sup>1</sup> J. DE MULLER, *Histoire de la Confédération suisse*.

ques on remarquait Rockisane qui devint plus tard archevêque de Prague. Procope le Grand était à la tête des laïques. L'entrée des Bohémiens dans la cité fit une profonde sensation. « Tout le peuple, dit *Æneas Sylvius*<sup>1</sup>, qui était présent, se répandit dans la ville et hors de la ville pour les voir entrer. Il se trouvait même parmi la foule plusieurs membres du concile attirés par la réputation d'une nation si belliqueuse. Hommes, femmes, enfants, gens de tout âge et de toute condition, étaient ou dans les places publiques, ou aux portes et aux fenêtres, ou même sur les toits pour les attendre. Les uns montraient l'un au doigt, les autres un autre. On était surpris de voir des habits étrangers et jusqu'alors inconnus, des visages terribles, des yeux pleins de fureur, et en un mot on trouvait que la renommée n'avait point exagéré leur caractère. Surtout on avait les yeux attachés sur Procope. C'est celui-là, disait-on, qui tant de fois a mis en fuite les armées des fidèles, qui a tant renversé de villes, qui a massacré tant de milliers d'hommes, aussi redoutable à ses propres gens qu'à ses ennemis, capitaine invincible, hardi et infatigable<sup>2</sup>. »

La présence des Bohémiens au concile n'amena pas cette fois l'accommodement que désiraient les évêques. Mais plus tard, ces fiers soldats, qui avaient résisté

<sup>1</sup> Depuis pape sous le nom de Pie II.

<sup>2</sup> Traduction de LENFANT.



avec tant d'énergie à la croisade de Rome, furent moins habiles contre sa cauteleuse diplomatie. Ils signèrent un traité connu sous le nom de *Compactata*, qui les remettait sous le joug qu'ils avaient si résolument brisé, et qui pèse lourdement sur leurs descendants. Ainsi Rome sait reconquérir souvent par la fourberie le terrain que les légitimes insurrections des peuples lui ont fait perdre.

Le concile ne fut pas aussi heureux avec les députés de l'Orient. Des vues politiques décidèrent plus tard les Césars de Byzance à conclure à Florence un traité qui ne fut pas ratifié par les Orientaux. Les écrivains de l'Occident se sont plus d'une fois indignés de ce qu'ils ont nommé notre obstination *schismatique*. Tous les jours on nous donne encore ce nom dans des publications où de pareilles expressions semblent étonnantes. Ne dirait-on pas que nous avons déchiré la tunique sans couture du Sauveur? Mais qui donc a rompu avec l'Église catholique, c'est-à-dire universelle? Sont-ce les chrétiens qui ont refusé de reconnaître les usurpations des Grégoire VII et des Innocent III, ces pontifes audacieux, qui, « refusant de rendre à César ce qui appartient à César, » ont, par leurs dangereuses innovations et leur intolérable despotisme, mérité au clergé de l'Occident l'antipathie de toutes les âmes honnêtes? Sont-ce les évêques qui ont refusé d'allumer avec Rome les bûchers dont l'Eu-

rope a été couverte pendant plusieurs siècles? Sont-ce les fidèles qui n'ont pas voulu accorder le privilège divin de l'infaillibilité à un homme ignorant ou couvert de crimes, et lui donner la place du Verbe incarné?— Il semble plutôt même au premier coup d'œil que les véritables schismatiques soient ceux qui mettent le titre de *romain* à côté de celui de *catholique*, par une des plus bizarres contradictions que la langue humaine ait jamais exprimées. Nous ne sommes pas, nous, catholiques-alexandrins ou constantinopolitains. Ces alliances de mots feraient parmi nous sourire même les enfants. Nous sommes simplement catholiques, c'est-à-dire membres de cette grande Église qui n'est ni une secte, ni une association de moines, ni un conventicule clérical, mais qui embrasse dans son vaste sein tous les véritables enfants de Christ, tous ceux qui ont l'esprit évangélique si opposé à celui des Pharisiens; tous ceux qui conservent précieusement dans un cœur sincère le Testament de Jésus, Libérateur du monde. Si c'est là le *schisme* qu'on nous reproche, nous avouons loyalement que nous ne sommes pas disposés à y renoncer. Nous approuvons donc complètement nos pères, qui refusèrent à Bâle de se soumettre à l'absolutisme papal, qui déchirèrent le traité signé à Florence par cette funeste politique des empereurs de Constantinople, dont l'Église orientale a tant souffert!

Du reste, les Pères du concile de Bâle finirent eux-mêmes par mériter l'épithète de *schismatiques*, qu'on nous prodigue si volontiers. Quand les plus éclairés et les meilleurs d'entre eux virent que le pape était décidé à recommencer la triste comédie jouée par Martin V à Constance, ils résolurent de combattre un pouvoir qui faisait peser un joug si lourd sur l'univers chrétien. Eugène IV, voyant que les ressources ordinaires de la fourberie romaine seraient impuissantes à les empêcher de réaliser leurs projets, transféra le concile à Ferrare. Les partisans de Rome s'y rendirent, et l'on y vit même l'empereur grec Jean Paléologue et le patriarche de Constantinople. Lorsqu'on « proposa aux Grecs de se prosterner devant sa sainteté<sup>1</sup>, et de lui baiser les pieds, ils dirent que, même en priant Dieu, ils ne fléchissaient pas les genoux. » Il paraît qu'on n'était guère plus docile à Bâle, car le pape accablait d'excommunications les prélats réformateurs. Cette lutte aboutit à une rupture complète. Les Pères de Bâle déposèrent Eugène, et ils élurent à sa place Amédée de Savoie, qui prit le nom de Félix V<sup>2</sup>.

Rome parvint encore une fois à étouffer cette in-

<sup>1</sup> C'est l'abbé Choisi qui parle.

<sup>2</sup> LENFANT, *Histoire de la guerre des Hussites et du concile de Bâle*, a réfuté les romans faits sur la vie épicurienne de ce prince à Ripaille, romans qu'on trouve dans un grand nombre d'ouvrages sur la Suisse.

surrection. Mais l'époque de la Réforme n'était pas loin, et les réformateurs devaient profiter des fautes commises par les Pères du concile de Bâle. Ceux-ci n'avaient pas compris que la papauté est, comme la compagnie de Jésus, une des institutions qu'on ne réforme pas, parce que le despotisme est son essence. Tant que le successeur de Boniface VIII et de Jean XXIII prétendait substituer sa volonté à l'Évangile, il était impossible de sortir des superstitions qui étouffaient alors toute pensée vraiment chrétienne. On ne se fait pas de nos jours une idée exacte des croyances extravagantes de ce « bon vieux temps. »

A l'époque même dont nous parlons, quand la récolte semblait douteuse dans les Alpes, les habitants des villages en faisaient le tour, armés de toutes pièces et portant des bâtons ferrés. Ils effectuaient dans cet équipage des sauts extraordinaires et se livraient des combats, comme s'ils avaient ainsi pu détourner la disette<sup>1</sup>. Félix Hæmmerlin, l'homme le plus distingué de la Suisse, Hæmmerlin, dont l'esprit était assez indépendant pour comparer les moines « aux rats et aux pourceaux qui vivent à nos dépens, » ne trouvait pas inutile de proférer sur les bestiaux malades des formules de bénédiction ; de conjurer par des malélices les orages causés par un art infernal ; il estimait « que

<sup>1</sup> TSCHUDI, *Hauptschl. Zerschied. Alterth.* p. 294.

la lettre N est d'une grande ressource contre la peste, » et il félicitait les évêques de Lausanne et de Coire, le premier d'avoir employé la lecture de certains passages de la Bible contre les vampires des eaux, le second d'avoir excommunié les hannetons cités à son tribunal, et défendus par un avocat. Voilà où en était l'Occident quand les *barbares* de la Réforme vinrent renverser le brillant édifice construit par la papauté!

## . LI

Nous descendîmes en silence dans l'église, d'un beau style gothique, où il reste encore d'antiques vestiges byzantins. Nos pas seuls retentissaient sous les muettes arcades. Je m'arrêtai devant une tombe placée dans un des bas-côtés du vaste temple. Une plaque de marbre rouge adossée à un pilier, porte le nom d'un homme qui fut un des hôtes les plus célèbres de cette cité, et qui, longtemps avant Luther, s'était insurgé contre le despotisme de Rome.

Érasme de Rotterdam, qui peut être considéré comme un fils adoptif de l'Helvétie, était le plus célèbre de ces humanistes dont on connaît l'ardeur pour la résur-

rection des lettres et pour le progrès de la civilisation. Sorti d'un couvent, il avait pu étudier, ainsi que le réformateur de Wittemberg, dans leur sanctuaire, toutes les superstitions romaines. Mais la profonde répugnance qu'elles lui inspirèrent ne le décidèrent jamais à rompre avec l'Église officielle, qui le regardait comme un de ses plus illustres enfants. On lui proposa même, à la fin de sa vie, le chapeau de cardinal. Sa mauvaise santé et son peu de goût pour les grandeurs furent les seules causes qui empêchèrent le pape Paul III de réaliser ce projet. N'est-il pas intéressant d'examiner ce que l'écrivain renommé, auquel on offrait les honneurs suprêmes de la cour de Rome, pensait des reproches faits à la papauté par Zwingli, par Luther et par Calvin? N'est-ce pas là un excellent moyen de savoir ce qu'il y avait de foudé dans les griefs des réformateurs?

Cherchons d'abord ce qu'il pensait de la hiérarchie catholique et des moines. Cette étude nous permettra de juger si les tableaux tracés par les chefs du protestantisme s'écartent de la vérité :

« La vie des princes et des grands<sup>1</sup>, dit Érasme, m'a conduit naturellement à celle des papes, — des cardinaux, — des évêques. Il y a déjà longtemps que cet ordre imite par une louable émulation, et rois et

<sup>1</sup> Je cite la traduction de Gueudeville.

satrapes, et qu'on peut même dire qu'il les a surpassés. Or, je serais curieux de voir un évêque méditer un peu sur son équipage ou son harnais pontifical; ce rochet qui, par sa blancheur, désigne l'innocence; cette coiffure à deux cornes attachées par un seul nœud, et qui marque la profonde connaissance qu'il doit avoir des deux Testaments; ces mains gantées qui signifient un cœur épuré de toute contagion mondaine, dans l'administration des sacrements; cette crosse qui l'avertit de veiller sur le troupeau qui lui est confié; cette croix, qui est le signe de la victoire qu'il doit avoir remportée sur ses passions. Si notre prélat se remplissait l'esprit de toutes ces idées, et de plusieurs autres que je supprime, n'est-il pas vrai qu'il deviendrait maigre, pâle, rêveur et triste? Mais ne craignez rien, j'y ai mis bon ordre (c'est la folie qui parle), j'ai conseillé à ces *prétendus* successeurs des apôtres de prendre une route tout opposée à celle de ces bonnes gens, et jamais on n'a mieux profité de mes avis. Nos seigneurs font leur principale affaire de passer leur vie agréablement. Quant au troupeau, c'est à Jésus-Christ d'en prendre soin, et d'ailleurs n'a-t-on pas des archidiacres, des grands vicaires, des pénitenciers, des moines, et tant d'autres bons et fidèles suppôts? Les évêques ont oublié que leur nom signifie à la lettre, « travail, soin et sollicitude. » Mais ils ne se souviennent que trop de leurs droits, quand il s'agit d'argent. »

Après avoir parlé des cardinaux à peu près dans les mêmes termes, Érasme ajoute : « Prosternons-nous à présent aux pieds du souverain pontife, et baisons religieusement sa mule. Les papes *se disent* les vicaires de Jésus-Christ ; mais s'ils s'appliquaient à se conformer à la vie de leur divin Maître, s'ils pratiquaient sa pauvreté, ses travaux, sa doctrine, sa croix, son mépris du monde ; s'ils voulaient seulement bien penser à ce beau nom de *pape*, c'est-à-dire de *père*, et au titre de *très-saint*, dont on les honore, quels gens seraient plus malheureux ? Qui voudrait acheter, au prix de tout ce qu'il a, ce poste suprême ? Ou quel homme, y étant élevé, emploierait l'épée, le poison et toute sorte de violences pour s'y maintenir ? Ils perdraient des biens innombrables si la sagesse s'emparait une fois de leur esprit ; — que dis-je, *la sagesse* ? s'ils avaient seulement un grain de ce sel dont parle le Sauveur, — ces richesses immenses, ces honneurs divins, cette vaste domination, ce puissant patrimoine, tant de dignités, de charges et d'offices à donner, tant de taxes au dedans et au dehors, tant de dispenses et d'indulgences, une maison si nombreuse en domestiques, tant de délices et de plaisirs. Eu voilà beaucoup, et ce n'est pourtant qu'une faible ébauche de la félicité papale.

« A tant de biens succéderaient des veilles, des jeûnes, des larmes, des prières, des sermons, des mé-



ditions, des soupirs, et mille autres maux de cette nature. Et que deviendraient tant d'écrivains, de copistes, de notaires, d'avocats, de promoteurs, de secrétaires, de banquiers, d'écuyers, d'entremetteurs galants?... — n'allons pas plus loin, il faut épargner les oreilles chastes; — enfin une multitude infinie d'hommes de toutes conditions attachés au saint-siège à titre onéraire (j'ai voulu dire honoraire)? Il serait donc barbare et abominable de vouloir remettre à la besace les saints monarques de l'Église, ces véritables lumières du monde. C'était à Pierre et à Paul à vivre d'aumônes et de leur travail : aussi se repose-t-on sur eux de tout ce qu'il y a de pénible; ils ont le loisir d'y vaquer. Mais tout le faste et l'éclat du trône ecclésiastique, nos saints pères avec raison l'ont gardé pour eux.

« Il est donc arrivé par mon moyen, qu'il n'y a pas de gens qui vivent plus dans la mollesse et dans l'indolence que les papes; et pourvu que leurs fonctions se réduisent à des ornements mystérieux et qui sentent l'appareil du théâtre, à des cérémonies et à de vains titres, enfin à des bénédictions ou à des malédictions quand le cas l'exige, ils se croient quittes avec Jésus-Christ et ne voient pas ce qu'il aurait à leur demander. Ce n'est plus le temps de faire des miracles, ni de prêcher le peuple : ce serait trop de fatigue pour eux que d'expliquer l'Écriture sainte, cela sent la

crasse de l'école; de prier, il faudrait avoir bien du temps de reste; de pleurer, cela ne convient qu'aux femmes; de vivre dans la pauvreté, la triste condition; de céder à la vérité et à la raison, cela serait honteux et peu digne d'un homme qui croit accorder une faveur aux plus puissants monarques, lorsqu'il leur permet de lui baiser le pied; de mourir, c'est la chose du monde la plus désagréable; d'être attaché à une croix, il y a de l'infamie. Il ne reste donc aux papes pour toutes armes, que ces douces bénédictions dont parle saint Paul (et assurément ils n'en sont pas avares), que les interdits, les suspensions, les aggravations, les anathèmes, les peintures vengeresses<sup>1</sup>, cette foudre redoutable par laquelle le saint-père livre à son gré les âmes aux démons, et qui leur fait faire un saut si rapide, qu'elles vont même quelquefois par delà l'enfer. Il faut convenir cependant que nos très-saints Pères n'emploient jamais avec plus de zèle cet épouvantable châtiment, que contre ceux qui, à l'instigation de Satan, tâchent d'écorner ou de rogner le patrimoine de saint Pierre. Cet apôtre disait à son maître: « Nous avons tout abandonné pour te suivre<sup>2</sup> ». Mais depuis ce temps-là il a fait fortune, puisqu'il possède en propre des terres, des villes, des impôts, des douanes, des domaines,

<sup>1</sup> On peignait les excommuniés au milieu des diables.

<sup>2</sup> Καὶ ἤρξατο ὁ Πέτρος λέγειν αὐτῷ, Ἴδού, ἡμεῖς ἀφήκαμεν πάντα, καὶ ἠκολουθήσαμεν σοι. (MARC, X, 28.)

etc. C'est pour défendre et pour conserver toutes ces acquisitions que les saints pontifes, embrasés du zèle de Jésus-Christ, déploient l'étendard de Bellone, et emploient sans miséricorde le fer et le feu. Vous jugez bien qu'une telle guerre ne peut se faire sans effusion du sang chrétien : « Qu'importe? répondent les papes. Nous soutenons apostoliquement la cause de l'Église, et nous ne poserons point les armes que nous n'ayons vengé l'épouse de Jésus-Christ!... Au reste, comme l'Église chrétienne est née dans le sang, s'est confirmée par le sang et augmentée par le sang, les papes la gouvernent aussi par le sang, comme s'il n'y avait plus Jésus-Christ pour la protéger et la défendre<sup>1</sup>. »

Que dirait le pontife qui trône maintenant au Vatican des doctrines du célèbre écrivain auquel Paul III offrit la pourpre romaine? On l'accuserait probablement d'être un disciple caché de Mazzini, un carbonaro rationaliste, un ennemi de Dieu et des hommes. Ce sont là, on le sait, les épithètes gracieuses que les apologistes du roi-pontife prodiguent aux adversaires les plus modérés d'une tyrannie qui est la honte de l'Europe civilisée. Pour ménager leur humeur irritable, nous ne mettrons pas sous leurs yeux le portrait qu'Érasme fait du belliqueux Jules II. Ce n'est pourtant pas sans

<sup>1</sup> Μωρίας ἐγκώμιον, trad. Gueudeville.

quelque regret, car ce portrait est un véritable chef-d'œuvre. L'ironie sert à l'auteur de l'Ἐγκώμιον μωρίας à voiler les protestations du sentiment chrétien. Malgré lui ce sentiment éclate, quand il parle de l'humeur « sanguinaire du très-saint, » quand il se demande comment un prêtre peut « enfoncer l'épée dans le cœur de son frère sans enfreindre le grand commandement de la charité; » quand il réclame contre le pontife assez audacieux pour « bouleverser les lois, la religion et l'humanité. »

Les lois, repondra-t-on sans doute, ce sont des utopies libérales! N'est-ce pas au gouvernement de déterminer ce qui est juste et bon? Toute doctrine différente mènerait aux *folies* du régime constitutionnel dont nous sommes fort dégoûtés. Les lois, la légalité, la liberté! fi donc! Quelles expressions factieuses! La Providence a fait les princes pour créer le droit. Ils sont eux-mêmes « par la grâce de Dieu » la loi vivante. Les idéologues diront peut-être le contraire: que n'inventent-ils pas pour troubler les imaginations, agiter les États, compromettre la prospérité commerciale, agricole, financière, littéraire, etc.?

On parle de religion... Mais la religion et le pape « c'est tout un<sup>1</sup>. » De même que la loi est la volonté du prince, la religion se constitue par les décisions du

<sup>1</sup> « L'Église et le pape, c'est tout un, » a dit un des saints de Rome, François de Sales.

pape, infallible organe de la vérité éternelle. Sans cela serait-il le **VICAIRE DE DIEU**? Le « vicaire de Dieu ! » entendez-vous? De même que le grand lama, incarnation permanente de Bouddha, décrète au Thibet ce qui est vertueux et saint, le suppléant de l'Éternel nous dira bien à Rome quelles sont « les paroles de la vie éternelle »<sup>1</sup>. » Tout autre système de religion est plein de perplexités et des discussions. Or, prenons bien garde de ramener la discussion! De l'ordre religieux elle pourrait descendre dans l'ordre social, ce qui est souverainement redoutable. La religion vraie et utile n'est pas celle qui émancipe les âmes, mais celle qui les maintient dans une dépendance salutaire, qui les habitue par l'*Index*, les bulles, les encycliques à recevoir des idées toutes faites, des dogmes qu'on ne peut contrôler, des décisions infallibles. On arrivera ainsi à cette « union du trône et de l'autel, » tant de fois rêvée, mais qui n'a pas encore été vraiment réalisée.

Quant à l'humanité, il faut sans doute en avoir, mais jamais aux dépens de l'ordre qui doit régner dans l'Église et dans l'État. S'il est question d'ordre, les confiscations, l'exil, la déportation, la potence sont des procédés que l'humanité bien entendue oblige d'employer. Ne faut-il pas préserver les faibles contre les séductions des méchants, des démocrates, des socialistes de tou-

<sup>1</sup> Ῥήματα ζωῆς αἰωνίου. (JEAN, VI, 68.)

tes les couleurs? Joseph de Maistre a montré, d'ailleurs, que le bourreau était le bras droit d'un prince chrétien, et quel philosophe pourrait être comparé au noble auteur des *Soirées de Saint-Petersbourg*? Cet éloquent gentilhomme comprenait bien, lui, qu'il fallait sacrifier les répugnances d'une niaise sensiblerie au bien de la société. Il l'a prouvé admirablement dans les *Lettres à un gentilhomme russe sur l'inquisition espagnole*. Voilà de la vraie politique, de la politique exempte de tout espèce d'*idéologie*!—J'en conviens volontiers. Mais le caustique Érasme n'aurait pas manqué de dire: « Ce qui est manifestement une fureur, ils le nomment zèle et piété<sup>1</sup>. »

Après avoir peint les évêques, les cardinaux et les papes, le célèbre écrivain vient à parler des prêtres. Le portrait qu'il en trace a beaucoup d'analogie avec ce que nous trouvons dans les écrits de Bernard, de Gerson, de Pierre d'Ailly, de Jean Huss, de Wiclef, de Zwingli, de Luther et de Calvin. Il les montre occupés d'une seule affaire, agiter les consciences au profit de la cupidité sacerdotale, augmenter leur casuel, leurs dimes, leurs bénéfices de toutes sortes. On se rappelle peut-être l'exhortation faite à Zwingli par le prévôt du chapitre de Zurich. Érasme nous apprend que ce fait extraordinaire caractérise tout le clergé de

<sup>1</sup> Μωρίας ἐγκωμίων.

cette époque, tellement zélé pour ses revenus que, s'il s'agissait de les défendre, « il faisait armes de tout, épées, javelots et pierres. » Il comprenait pourtant que les moyens matériels sont peu de chose quand il faut dominer les âmes. Aussi les prêtres se servaient-ils de tous les arguments que leur fournissaient les livres saints, afin de prouver « qu'on leur doit bien autre chose que la dime. »

S'agit-il de leurs devoirs ? La Bible devient pour eux une lettre morte. Les signes mêmes qu'ils emploient pour se distinguer de la foule ne leur apprennent rien. En vain la tonsure leur rappelle la prétention qu'ils ont de porter la couronne d'épines du Sauveur ; ils « sont tout dévoués au plaisir. » Ils se croient quittes de tout quand ils ont récité leur bréviaire « entre les dents et à toute bride. » S'ils prient Dieu avec tant de négligence, ils n'usent plus de la même indifférence quand il s'agit « du grand article de la récolte. » Ils répètent alors « en chaire, au confessionnal et ailleurs, que les prêtres sont dignes d'un double honneur, que les ministres de l'autel doivent vivre de l'autel. »

Le clergé qui connaît si bien ses privilèges et qui les fait valoir avec tant d'activité, n'a plus la même ardeur dès qu'il s'agit de ses obligations. Les ecclésiastiques sont comme les princes qui abandonnent à leurs ministres ce qu'il y a de pénible dans l'exercice de la ro-

yauté et ne s'en réservent que les satisfactions. Les prêtres *séculiers* prennent leur nom au sérieux : ils se croient le droit d'user des jouissances du siècle sans mentir à leur vocation, et ils laissent sans inquiétude aux *réguliers* « l'ouvrage difficile de la piété. » Ceux-ci s'en déchargent sur les moines, et les moines relâchés sur les moines « de stricte observance. » Parmi ces derniers on trouve encore moyen de se tirer d'affaire. « Tous prétendent d'un commun accord que la dévotion n'appartient qu'aux ordres mendiants, et les mendiants renvoient la balle aux chartreux, chez qui l'on peut dire que la piété est ensevelie, tant ils ont soin de la cacher au monde. Telle est aussi la conduite des généraux dans la milice cléricale : les papes, gens actifs et infatigables à moissonner l'or et l'argent, se déchargent sur les évêques de ce qu'il y a de rude dans l'apostolat ; les évêques sur les curés ; les curés sur les vicaires ; les vicaires sur les frères mendiants, et les mendiants sur les bergers spirituels qui savent bien tondre les brebis et profiter de la laine. »

Ce tableau ne serait pas complet, si je n'y plaçais pas les moines qui font de nos jours publier dans toutes les langues des apologies de leurs institutions et de leur histoire, apologies qu'on ne peut pas regarder comme superflues. Érasme connaissait mieux que personne l'organisation des couvents. Il avait,



comme leurs plus redoutables adversaires, Luther<sup>1</sup>, Rabelais<sup>2</sup>, Ulrich de Hutten<sup>3</sup>, passé sa jeunesse dans un monastère où on l'avait poussé par toutes sortes de manœuvres criminelles. Pour s'en emparer on avait mis en œuvre « les personnes de toute qualité, de tout sexe, moines, demi-moines, parents, parentes, jeunes gens, vieillards, gens connus et inconnus<sup>4</sup>. »

Aussi Erasme devint-il un ennemi infatigable des vœux imposés aux moines et des pratiques odieuses qu'on employait pour les arracher aux caractères faibles<sup>5</sup>. Il y songeait sans doute lorsqu'il écrivit contre les vœux et les dévotions monastiques ces admirables *Colloques* si fins, si spirituels, si modérés et dans lesquels ceux de nos contemporains qui se sont pris de passion pour les couvents<sup>6</sup>, trouveraient des vérités

<sup>1</sup> Voy. MATHESIUS, *Historia von Dr. M. Luther's Anfang, Lehr, Leben und Sterben.*

<sup>2</sup> Voy. DELÉCLUZE, *F. Rabelais.*

<sup>3</sup> Voy. CHAUFFOUR-KESTNER, *Ulrich de Hutten.*

<sup>4</sup> D. NISARD, *Études sur la renaissance*, — Erasme.

<sup>5</sup> Un écrivain du *Journal des Débats* a défendu les couvents contre M<sup>me</sup> Louise Colet, parce que, dit-il, la contrainte n'existe plus. Quelle plaisanterie! La contrainte morale n'est-elle rien? Que peut un individu isolé contre une corporation intéressée au plus haut degré à l'empêcher de sortir de son sein? Prenons garde, sous prétexte de modération, de fournir des armes au despotisme spirituel! Ceux qui deviennent ses complices involontaires finissent souvent par être ses victimes.

<sup>6</sup> Voy. LENORMANT, *Des associations religieuses*, — GAILLARDIN,

capables de les faire réfléchir. Érasme ne doit pas leur inspirer la même défiance que les réformateurs. La sacrée congrégation de l'*Index* permet même de l'appeler « l'homme le plus savant de son siècle, l'écrivain le plus pur, le plus élégant, le plus spirituel et l'un des hommes les plus sages de son temps <sup>1</sup>. »

Dans le colloque intitulé *Virgo μισόγαμος* <sup>2</sup> la conversation s'engage entre Eubulus <sup>3</sup> et la jeune Catherine, qui s'est enthousiasmée de la vie monastique. Eubulus oppose à l'idéal qu'elle s'est fait, la peinture vraie, mais crue des couvents de filles :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

« Si vous tenez tant à votre virginité, dit-il à Catherine, que ne la placez-vous sous la protection de vos parents? Elle y serait mieux en sûreté à ce que je pense que chez ces moines épais <sup>4</sup>. Quand vous aurez vu les choses de plus près, vous n'y trouverez pas le même charme qu'autrefois. Ne sont pas vierges,

*Les trappistes*; — LACORDAIRE, *Mémoire pour les frères prêcheurs*; — X. DE RAVIGNAN, *De l'Institut des jésuites* — Les deux derniers sont des moines et plaident donc *pro domo sua*.

<sup>1</sup> BOUILLET, *Dictionnaire universel* (X<sup>me</sup> édition approuvée par la sacrée congrégation de l'*Index* et autorisée par décret de la dite congrégation approuvée par le saint-père), article *Erasmus*.

<sup>2</sup> *La Vierge ennemie du mariage*.

<sup>3</sup> L'homme de bon conseil, τὸ βουλή.

<sup>4</sup> Tutius quam apud illos crassos monachos.

croyez-moi, toutes celles qui ont pris le voile, à moins que plusieurs d'entre elles ne prétendent être louées pour le même privilège que Marie la vierge mère. »

*La vierge qui se repent*<sup>1</sup> est la suite du colloque précédent. Catherine raconte à Eubulus par quelles ruses on l'a décidée à persévérer dans sa résolution d'entrer au couvent, et comment, après douze jours de résidence au monastère, elle s'est empressée d'en sortir. Quand Érasme écrivait ce colloque, il pouvait à chaque instant consulter ses propres souvenirs. Lorsqu'il délibérait sur son entrée dans le cloître n'avait-on pas usé de tous les moyens pour triompher de ses hésitations? Celui-ci lui faisait un tableau fantastique des douceurs et des avantages de la vie monastique, « tout de même, dit Érasme, qu'on trouverait à louer dans la fièvre quarte<sup>2</sup>. » Celui-là lui peignait en style tragique les dangers du monde, comme si l'isolement, la fainéantise, les passions sans objet n'avaient pas les leurs! Un autre l'épouvantait du tableau des maux de l'enfer, comme si le couvent était une échelle de Jacob qui mène au paradis! On lui rappelait enfin ce grand nombre de moines qui avaient eu l'honneur de s'entretenir avec Jésus, par exemple Catherine de Sienne, qui lui avait été fiancée *comme à un amant*, et qui avait eu avec lui de longues conversations. Un certain Can-

<sup>1</sup> *Virgo pœnitens.*

<sup>2</sup> Telles sont, en deux mots, les récentes apologies des moines.

telius, esprit retors, connaissant les goûts du jeune Hollandais, lui disait que le monastère était « le jardin des Muses, » qu'il y trouverait le repos et des livres, perspective tentante pour un esprit aussi studieux !

Érasme, tout pacifique qu'il était, ne pardonna jamais aux moines de l'avoir pris pour dupe. Il les poursuivit tant qu'il vécut, de railleries aussi fines que mordantes. Quels tableaux il sut faire « du scandale de leurs orgies clandestines, de leur haine sauvage pour les lettres et de leur hypocrisie ! »

Je voudrais pouvoir tracer une esquisse de la vie monastique au seizième siècle d'après les écrits d'Érasme. On verrait que, loin d'user de traits exagérés, les réformateurs ont plutôt adouci le tableau. Je me contenterai de citer quelques détails caractéristiques : La pire espèce du genre animal, « ce sont ces hommes séquestrés qu'on appelle *religieux* et *moines*. » Érasme fait remarquer que ces deux noms ont l'air de véritables épigrammes. Comment, dit-il, appeler *religieux* des individus qui, ordinairement parlant, ont le moins de religion, et *moines* ou solitaires, ceux qu'on trouve partout, quoiqu'ils soient tellement haïs, « qu'on les prend pour des oiseaux de mauvais présage, et qu'on craint de les rencontrer ? » Mais leur amour-propre prodigieux les empêche de soupçonner l'antipathie qu'ils inspirent. Sous prétexte d'imiter les

apôtres, ils font parade « de leur crasse, de leur ignorance, de leur grossièreté et de leur effronterie. » Au lieu de prendre pour modèles, comme c'est leur prétention, les disciples de Christ, ils sont esclaves du formalisme des pharisiens. Ne doivent-ils pas avoir tant de nœuds au soulier, la sangle d'une telle couleur, la robe bigarrée de tant de pièces, la ceinture d'une certaine matière et de telle largeur, le capuchon d'une forme déterminée, la tonsure de telle dimension, etc. Après avoir pratiqué de pareilles vertus, les moines se croient en droit de mépriser les mondains et de se déchirer entre eux pour une ceinture un peu différente ou pour une couleur plus ou moins brune.

D'autres, au lieu d'avoir du goût pour « la crasse » de leurs frères, cachent sous le froc « une chemise fine, » avec la dissimulation qui est l'essence de la vie monastique. Tous reculent, à la vue d'une pièce d'argent pour laquelle ils témoignent une sainte horreur : « O les cafards ! s'écrie Érasme, donnez-leur des femmes et du vin, vous verrez comme ils sont difficiles ! »

N'allez pas vous figurer que cette hypocrisie inquiète leur conscience, et qu'ils aient le moindre souci des anathèmes lancés par Christ contre la secte pharisaïque. Ils ont trop de confiance dans leurs cérémonies et dans leurs traditions pour redouter la justice de Dieu. « Au terrible jour du jugement, ils présenteront

leurs bedaines engraisées de poisson. » L'un parlera de pratiques monacales « qui feraient la charge de sept vaisseaux, » l'autre dira que, pour mieux observer son vœu de pauvreté, il n'a jamais touché l'argent qu'en enveloppant ses doigts; celui-ci montrera un froc gras et puant pour constater son esprit de pénitence; celui-ci se vantera d'avoir vécu comme une éponge attachée à son rocher. Le P. Jérôme a perdu la voix en chantant, le P. Macaire, la raison à force de solitude; le P. Pancrace, l'usage de la langue par amour du silence.

Mais Christ interrompra « cette kyrielle. » — « Quels sont, dira-t-il avec colère, ces nouveaux juifs épris d'observances frivoles et de vaines cérémonies? La loi que j'ai donnée au monde, cette loi qui prescrit le travail, le dévouement, la charité, ces gens-là n'en disent pas un mot! Est-ce que je suis venu sur la terre pour parler au genre humain de frocs, de disciplines, de puérités de toute espèce? Je ne connais point ces prétendus saints qui ont inventé une perfection que je n'ai jamais pratiquée. Qu'ils cherchent un autre ciel, et qu'ils se fassent bâtir un paradis à leur usage, le mien n'appartient qu'à ceux qui ont préféré à tout la religion en esprit et en vérité. »

Érasme complète ces fidèles peintures par une réflexion qui n'a rien perdu de son importance. « Il est dangereux, dit-il, de mépriser cette génération bâtarde

qui sait tous les secrets par le canal de la confession... Si quelqu'un a le malheur d'avoir irrité ces frêlons, la vengeance est prompte et sanglante; dès le premier sermon, pas plus tard, la guêpe darde son aiguillon, et le prédicateur, dans ses invectives morales, dépeint si bien son ennemi, quoiqu'à mots couverts, qu'il faudrait être bien aveugle pour ne pas reconnaître l'original. Et comptez que le dogue monacal ne lâchera pas prise jusqu'à ce que vous l'ayez apaisé en lui jetant de quoi manger et de quoi l'endormir. »

L'occasion se présentant de parler des prédicateurs, l'illustre écrivain donne les détails les plus intéressants sur l'étrange scolastique qui avait, dans les chaires chrétiennes, remplacé l'enseignement de l'Évangile. Veulent-ils parler de la charité? Ils commencent par le fleuve du Nil. Du mystère de la croix? Par le dragon Bel. De l'abstinence du carême? Par les douze signes du zodiaque. De la foi? Par la quadrature du cercle. Désirez-vous entendre une démonstration de la Trinité? On vous récitera toutes les lettres de l'alphabet; puis, après avoir traité des syllabes et des mots, on vous démontrera que les éléments de la grammaire sont le symbole du mystère d'un dieu en trois personnes. Les orateurs sacrés, pour ajouter à l'effet de pareils arguments, font retentir les chaires des épithètes qu'ils prodiguent à leurs docteurs favoris. Ils les

nomment subtils<sup>1</sup>, séraphiques<sup>2</sup>, angéliques<sup>3</sup>, etc. Vous riez peut-être ; ne vous hâtez pas trop ! Que de gens croient vous avoir donné une raison sans réplique dès qu'ils vous ont dit avec une solennité risible : « Telle est l'opinion de saint Thomas ! » Comme un brahmane dirait : « Ainsi l'a décidé Kanada et Patandjali. » Les sectaires se ressemblent partout, aux bords du Gange comme aux bords du Tibre. Les formes peuvent différer, le fond ne varie pas. Tous les esprits infectés de l'esprit de secte n'ont que de l'éloignement pour l'Évangile. Je le comprends sans peine. En effet, existe-t-il dans le monde un livre plus hostile aux sectes de toutes les couleurs, pharisiens, sadducéens, hérodiens, etc., qui ont trouvé le secret de se perpétuer jusqu'à nos jours en changeant seulement la couleur de leur manteau ?

En terminant son appréciation des prédicateurs du seizième siècle, Érasme ajoute : « Avec tout cela, ils ne manquent pas d'auditeurs... ils sont courus surtout des femmes... qui ont de secrètes raisons pour aimer les moines. » L'influence des ordres religieux sur les femmes n'a guère diminué : elles sont encore aujourd'hui leur plus ferme appui ; ce sont elles qui défendent avec le plus d'acharnement « leurs vaines céré-

<sup>1</sup> Duns Scot.

<sup>2</sup> Bonaventure.

<sup>3</sup> Thomas D'Aquin.



monies et leurs pieuses momeries. » Érasme en donne une raison que M. Michelet a développée avec beaucoup d'habileté dans un ouvrage célèbre<sup>1</sup>. Ajoutons que chez beaucoup de femmes l'imagination prédomine ; que l'instruction est nulle ; que les préjugés rétrogrades sont entretenus avec soin par l'éducation. Faut-il s'étonner s'il s'en trouve tant qui, en dehors de tout motif personnel, ont de l'inclination pour « les pieuses momeries » dont parle Érasme ? Brûler un cierge en l'honneur de la madone, implorer son divin cœur<sup>2</sup>, dire quelques centaines d'*Ave Maria*, et boire l'eau de la Salette, est plus facile que de développer son intelligence, de se consacrer à de sérieuses pensées et à des devoirs laborieux. Le fétichisme et les amulettes rassurent pleinement les consciences aveuglées contre les terreurs de l'éternité.

Des prédicateurs aux théologiens, la transition est naturelle. Érasme commence par dire un mot de la philosophie, qui était alors « la servante de la théologie. » Il se moque sans précautions « des universaux, des formes substantielles, de la matière première, des eccités, des quiddités, des entités. » On trouve maintenant de braves gens qui regrettent amèrement toutes ces belles choses. Avant Descartes, avant

<sup>1</sup> MICHELET, *Du prêtre, de la femme et de la famille*.

<sup>2</sup> On sait qu'à Rome le cœur de Marie est destiné à faire pendant au cœur de Christ dans d'ignobles gravures et de grotesques litanies.

Bacon<sup>1</sup>, avant Leibnitz, disent-ils, il existait une vraie philosophie, sage, respectable, orthodoxe. Je le crois bien ! La philosophie des *eccécités* et des *quiddités* ! Quelle perte pour le sens commun et pour la science ! Il faut que l'espèce humaine soit vraiment bien absurde pour avoir préféré à ces profondes élucubrations le *Discours sur la méthode*, l'*Instauratio magna* et la *Théodicée* ! Mais que voulez-vous ? Le protestantisme a tellement perverti les intelligences, qu'il ne faut s'étonner de rien ! « Tout est à refaire. » C'est Joseph de Maistre qui nous l'apprend.

La théologie scolastique ne paraît pas plus admirable à l'auteur des *Colloques* que la philosophie « sa servante. » Il trouve chez les théologiens les trois défauts ordinaires de leur état : l'orgueil, qui engendre l'intolérance et les persécutions, les subtilités extravagantes et la passion des querelles. Il commence par avouer qu'il ne parle pas sans hésitation des maîtres de la science divine. « La matière est très-délicate, et il vaudrait mieux ne pas toucher cette corde-là. » Cette réflexion n'était pas sans fondement. Érasme eut toute sa vie à supporter les vexations des théologiens. Comment pouvait-il en être autrement ? N'avait-il pas fait les *Colloques* et l'*Éloge de la folie* ? Tout cela n'était rien encore ! Il avait popularisé le Nouveau Tes-

<sup>1</sup> Le comte J. DE MAISTRE s'est acharné d'une manière curieuse sur Bacon dans son *Examen de la philosophie de Bacon*.

tament, dont il avait publié une édition très-soignée avec une traduction et une paraphrase. Érasme avait trop d'esprit pour ne pas comprendre la portée d'une œuvre pareille. « Il faut, disait-il, qu'un temple spirituel s'élève dans la *chrétienté désolée*. Les puissants du monde offrent pour ce sanctuaire du marbre, de l'ivoire et de l'or; moi, pauvre et petit, j'en apporte le fondement. — Ce n'est point des fondrières humaines où croupissent les eaux fétides, qu'on peut tirer la doctrine du salut; c'est des veines pures et abondantes qui communiquent au cœur de Dieu. — Si le navire de l'Église ne doit pas être englouti par la tempête<sup>1</sup>, une seule ancre peut le sauver, c'est la Parole céleste, qui, sortie du sein du Père, vit, parle et agit dans les écrits évangéliques<sup>2</sup>. »

La publication du Nouveau Testament souleva « du fond des marécages » une nuée de théologiens. « Voici venir d'horribles hérésies, s'écriaient-ils avec indignation, voici d'affreux antechrists! — Ce livre, si on le tolérait, serait la mort de la papauté. — Il faut chasser cet homme de l'école, disait l'un. — Il faut l'expulser de l'Église, » ajoutait un autre. Le tumulte fut si grand, que « les places publiques retentissaient de leurs aboiements. » — « Voici, criait-on, il cor-

<sup>1</sup> On voit qu'Érasme ne croyait nullement à l'éternité de l'Église romaine.

<sup>2</sup> ERASMI *Epistolæ*.

rige la Vulgate <sup>1</sup>, il se met à la place de saint Jérôme ! Quelle audace ! » — « Il a, disait-on dans les chaires, commis le péché irrémissible, car il prétend qu'il n'y a rien de commun entre le Saint-Esprit et les moines, qu'ils sont des bûches plutôt que des hommes ! C'est un hérétique, c'est un hérésiarque, c'est un faussaire, c'est une grue, c'est l'antechrist <sup>2</sup> ! »

Les théologiens vulgaires ne raisonnaient pas seuls de cette façon. Lee, d'abord aumônier de Henri VIII et plus tard archevêque de York, s'écriait : « Si l'on ne bouche pas cette voie, elle fera périr le navire. » Partout « dans les cabarets, sur les places, dans les festins, dans les conciliabules, dans les pharmacies, dans les voitures, dans les échoppes de barbier, dans les mauvais lieux » on déclamaient contre le traducteur du Nouveau Testament <sup>3</sup>.

Érasme avait espéré que la parole de Christ serait mieux accueillie : « J'en prends Dieu à témoin, disait-il, j'ai cru faire une œuvre nécessaire à la cause de Jésus-Christ <sup>4</sup>. » Soit, mais fort nuisible à celle des

<sup>1</sup> Version latine de la Bible seule reconnue comme *authentique* par le concile de Trente. Cette version est pleine de fautes, qui sont devenues sacrées aux yeux de Rome qui sait mal le grec et encore moins l'hébreu.

<sup>2</sup> ERASMI *Epistolæ*.

<sup>3</sup> Ut nunquam non blaterent in Erasum in computationibus, in foris, in conciliabulis, in pharmacopolis, in curribus, in tonstriniis, in fornicibus. (ERASMI *Epistolæ*.)

<sup>4</sup> ERASMI *Epistolæ*.

prêtres. Il aurait dû prévoir que leurs intérêts ne pouvaient s'accommoder de cette restauration des enseignements du Rédempteur. Pouvait-il se faire illusion sur le compte des théologiens, lui qui avait dit que « ces interprètes de la langue céleste prennent feu comme le salpêtre, qu'ils se jettent sur vous comme des ours, qu'ils s'y acharnent et qu'ils ne lâchent prise qu'après vous avoir obligé de chanter la palinodie? » Quelle est leur principale ressource pour discréditer leurs adversaires et les déclarer « brûlables? » C'est de les accuser d'athéisme. Tous ceux « qu'ils n'aiment pas » sont des athées. Or, les théologiens « n'aiment pas » tous ceux qui préfèrent l'Évangile aux décisions sacerdotales, Christ à ses prétendus interprètes, le christianisme à l'esprit de secte, et ce qui est éternel aux intérêts passagers de coterie purement politiques qui s'intitulent religieuses, catholiques, papales et orthodoxes. Ils ne peuvent s'habituer à voir mettre le sens commun au-dessus de leurs subtilités extravagantes, dont Érasme nous donne de curieux échantillons :

« Y a-t-il un instant dans la génération divine? Jésus-Christ a-t-il plusieurs filiations? Cette proposition :—Dieu le Père hait son Fils,—est-elle possible? Dieu a-t-il pu s'unir personnellement à une femme, au démon, à un âne, à une citrouille, à un caillon? En cas que Dieu se communiquât à la nature *cucurbitique*,

comme il s'est communiqué à la nature humaine. comment cette heureuse et divine citrouille prêcherait-elle? Ferait-elle des miracles? Serait-elle crucifiée? Qu'est-ce que saint Pierre aurait consacré, s'il avait dit la messe, lorsque le corps de Jésus-Christ était encore sur la croix? Pouvait-on dire dans ce temps-là que le Sauveur était vraiment homme? Sera-t-il permis de boire et de manger après la résurrection? »

Cette dernière question, — Érasme le fait remarquer, — avait pour les théologiens un attrait spécial. Ils ne s'occupaient pas avec la même passion « des instants de la génération divine, des notions, des relations, des formalités, des quiddités, etc. » puérités dignes du Bas-Empire. A propos de toutes ces graves questions les différentes écoles se livraient des combats acharnés. Réaux, Nominaux, Thomistes, Albertistes, Okamistes, Scotistes<sup>1</sup>, etc., donnaient une triste idée de cette fameuse unité du catholicisme romain qui n'est qu'une vaine formule faite pour tromper les intelligences bornées. En effet, quel homme un peu instruit osera dire que la morale des jésuites,

<sup>1</sup> Les Thomistes, etc., étaient les disciples de Thomas d'Aquin, d'Albert le Grand, d'Occam, de Duns Scot. Les Nominaux considéraient les idées générales comme de pures conceptions de l'esprit, les Réaux ou Réalistes leur donnaient une existence objective. Ces deux sectes se sont mutuellement anathématisées et persécutées pendant tout le moyen âge, cette époque d'anarchie sociale et morale que quelques ignorants présentent comme le règne de l'unité.

telle qu'elle a été formulée par Escobar et par tant d'étranges docteurs dont nous trouvons le portrait dans les immortelles *Provinciales*, est la même que celle de Bossuet, de Pascal, de Fénelon et de Massillon? Ce qui est considéré par ces hommes illustres comme digne de l'enfer aurait fait sourire E. Sa, Busembaum, Escobar, Scettler, Molina, Lessius, Azor, Caramuel, Filiutius, Sanchez, Bauni, Guimenius, saint Alphonse de Liguori<sup>1</sup>. Le célèbre auteur des *Oraisons funèbres* ainsi que tous les théologiens français<sup>2</sup> déclarent qu'on se damne en prêtant à intérêt même au taux légal, tandis que les disciples de Loyola se moquent de pareils scrupules. Je ne cite qu'une question, j'en pourrais mettre en avant mille autres et des plus graves.....

Incedo per ignes  
Suppositos cineri doloso<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Ce fondateur de l'ordre du très-saint Rédempteur professe le probabilisme. Ses écrits sont fort répandus, même dans la Suisse catholique, si l'on en croit M. BOUILLET, *Dictionnaire universel*, art. *saint Liguori*. — A Fribourg, le père MOULLET a soutenu cette triste doctrine dans un *Manuel de théologie morale*, ouvrage extrêmement intéressant comme servant à caractériser la morale propagée par le jésuitisme dans la Confédération. Voyez sur cet ouvrage, et en général sur la morale des théologiens catholiques romains de nos jours, les renseignements pleins d'intérêt accumulés en si grand nombre dans le docte ouvrage de M. ARCHINARD, de Genève, *Origines de l'Église romaine*, liv. I<sup>er</sup>, chap. 3, Sainteté de l'Église.

<sup>2</sup> Avant le triomphe de l'ultramontanisme en France.

<sup>3</sup> De curieuses polémiques publiées dans ces derniers temps et qui

Quelle unité digne d'admiration ! Dira-t-on qu'il s'agit ici de divergences insignifiantes ? Comment ! la morale de l'Évangile une chose insignifiante ! Les théologiens romains en seraient-ils arrivés à ce degré de scepticisme ? S'ils reculent devant cet abîme, ils seront forcés de convenir qu'ils ne peuvent parvenir à s'entendre sur des questions d'où dépendent les destinées immortelles de l'humanité. Voilà pourtant les hommes qui parlent avec tant de dédain des *hérétiques* de l'Europe septentrionale<sup>1</sup> et des *schismatiques* de l'Orient. Ceux qui voudraient devenir les flambeaux de l'univers ont, à l'aide d'une casuistique digne des anciens sophistes, réduit en poussière l'édifice grandiose de la morale évangélique. La théologie est devenue dans leurs mains une méthode pour éliminer successivement tout ce qui, dans l'Évangile, ne s'accorde pas avec leur égoïsme. D'après les probabilistes qui ne reculent pas

ont eu lieu en France, entre quelques prêtres et M. le cardinal Gousset, archevêque de Reims, jettent une étrange lumière sur les dissensions du clergé romain, dans *les plus graves questions de morale*. — Voyez aussi un ouvrage plein de révélations, *Découvertes d'un bibliophile*, Strasbourg 1843 et *Supplément aux découvertes*. — COQUEREL, *Lettre à Mgr le cardinal, archevêque de Lyon*, 1843. — Plusieurs numéros du *Journal des Débats* de 1843.

<sup>1</sup> Il est très-remarquable que les peuples sérieux et savants du Nord, les Anglais, les Hollandais, les Suédois, les Danois, les Allemands septentrionaux, etc., ont tous quitté l'Église romaine. En Amérique les catholiques romains occupent comme en Europe le Sud. Les nations impressionnables et peu lettrées du Midi ont besoin de spectacles, de madones, d'amulettes, de pratiques monacales, etc.



devant les conséquences de leurs doctrines, on peut suivre en conscience l'opinion d'un docteur grave (tous les moines sont des docteurs *graves*), quelle que soit cette opinion !

A ce christianisme ergoteur et dégénéré des théologiens, Érasme oppose victorieusement le christianisme des apôtres, dont le caractère est le bon sens et la simplicité : « S'ils descendaient ici-bas, dit-il, et qu'ils fussent obligés de disputer avec les théologiens modernes sur ces hautes matières, je crois qu'il leur faudrait tout un autre esprit que celui qui leur faisait parler toutes sortes de langues... les apôtres avaient l'honneur de connaître la mère de Jésus, aucun d'eux en a-t-il su autant sur elle que nos théologiens, qui ont prouvé géométriquement qu'elle avait été préservée de la contagion du péché d'Adam... Ils adoraient Dieu, ces pieux fondateurs de la religion chrétienne, mais leur adoration ne roulait que sur ce principe fondamental de l'Évangile : — « Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » — Aussi, que de choses ignoraient-ils, ces pauvres pêcheurs galiléens ! Ils n'auraient pu éclaircir « le mouvement local » dans l'Eucharistie, expliquer comment un corps peut être en même temps en plusieurs lieux, déterminer l'instant où la transsubstantia-

<sup>2</sup> BOUILLET, *Dictionnaire universel des sciences*, article *Probabilisme*.



biblique,  
ront fière-  
celle-ci est  
ntre sonne  
ils savent  
ques mots  
r suffisent  
des dame  
s, » ils sa-  
mmes in  
s démon  
ompagni  
ession de  
rsonnelle  
s nonnes  
virait d  
ternels d  
zarremen  
ypocrite  
fait coule

es parleme  
ques deve  
d 1856). I  
reurs d'A  
onne du  
iges (par  
cédures,

tion (quel beau mot!) peut se faire par les paroles sacramentelles qui, étant composées de syllabes, doivent se prononcer successivement. Ils ont oublié probablement d'expliquer que le culte de *lâtrie* n'est pas plus dû à Christ en personne qu'à la moindre de ses images charbonnées contre la muraille, pourvu qu'elle le représente avec les doigts étendus comme s'il voulait bénir les hommes et la tête couronnée de l'aurole. Ils n'ont pas songé non plus à distinguer « la grâce gratuite » de « la grâce gratifiante, » la charité infuse de la charité acquise, etc., etc.

On comprend assez le peu de cas que doivent faire de la Bible « toutes ces milices sophistiques, les bruyants scotistes, les okamistes à la tête de fer, les invincibles albertistes. » — « L'Écriture est entre leurs mains comme un morceau de cire; ils donnent à ce livre rempli d'oracles telle forme qu'il leur plaît. »

Les théologiens romains ont conservé cette heureuse faculté et ils en usent! Aussi leur théologie vaut-elle leur politique. Qu'on nous permette de donner un échantillon de cette politique : « L'Italie, dit M. l'abbé Jules Morel, ne peut se relever, ne peut reprendre sa place et sa primauté en Europe qu'en redevenant plus chrétienne, plus cléricale, plus monastique qu'elle ne l'est. La tradition, la force, la gloire de l'Italie, consistent dans la prédominance du sacerdoce, dans la subordination de l'état laïque à l'état ecclésiastique... Les catholiques de l'Occident seront toujours assez forts pour vous imposer (ô Italiens) les conditions nécessaires à la vie du saint-siège. Si vous vous ennuyez, si vous vous offusquez de l'occupation étrangère, laissez là vos contrefaçons insipides de la France et de l'Angleterre, soyez vous-mêmes, hâtez-vous de refaire votre éducation

Aussi, soutenez une doctrine évidemment biblique, mais contraire à leurs intérêts, ils vous diront fièrement : « Cette proposition est scandaleuse ; celle-ci est téméraire ; celle-là sent l'hérésie ; cette autre sonne mal. » S'ils rectifient la sainte Écriture, ils savent aussi la compléter. S'agit-il de l'enfer ? Quelques mots contenus dans le Nouveau Testament ne leur suffisent pas. Ils vous font descendre dans le séjour des damnés, ils en parcourent « tous les appartements, » ils savent quelle est la nature et l'intensité des flammes infernales, les diverses fonctions et les noms des démons. Je ne m'étonne pas si le R. P. Surin, de la Compagnie de Jésus, dans son livre étrange sur la possession des Ursulines de Londres, semble connaître personnellement tous les diables qui tourmentaient les nonnes, Asmodée, Allumette, Léviathan, etc<sup>1</sup>. On sourirait de pitié s'il n'était pas question des intérêts éternels du genre humain, et de la Parole de Christ, bizarrement travestie par des visionnaires ou par des hypocrites, et si ces folles imaginations n'avaient pas fait couler tant de sang et de larmes.

cléricale, monastique, au lieu d'écouter les sornettes des parlementaires et des protestants ; car jusque-là *les armes catholiques* devront mettre à la raison les enfants mutins. » (*Univers* de mai 1856). *Les armes catholiques* veulent dire ici : LL. MM. les empereurs d'Autriche et de France.

<sup>1</sup> Voy. l'abbé BOUDON, *L'homme de Dieu en la personne du P. Surin* ; — *Conduite du P. Surin envers Jeanne des Anges* (par un anonyme). — Le P. TRANQUILLE, *Véritable relation des procédures, etc.*

Une seule phrase d'Érasme résume son opinion sur le clergé du seizième siècle : « Si vous aspirez aux dignités et aux biens de l'Église, les chevaux et les ânes réussissent mieux encore ici que les gens de mérite. » Les choses sont-elles bien changées ? Je ne parlerai que de l'Allemagne catholique et de l'Italie. Sont-ce les prêtres les plus distingués de ces contrées, les Hirscher, les Rosmini-Serbati, les Ventura, les Gioberti<sup>1</sup>, qu'on a décorés de la mitre des évêques ou de la pourpre des cardinaux ? Non, ces théologiens célèbres ont été mis à l'*Index*, le premier pour avoir signalé avec une noble franchise les abus intolérables que produit le célibat des clercs, le second pour avoir réclamé les élections des évêques par le peuple catholique, le troisième pour avoir défendu la liberté civile, le quatrième pour avoir démasqué l'odieuse politique du jésuitisme. Rome n'a pas besoin de penseurs, mais d'adorateurs serviles de son autorité.

Érasme ne parle pas des doctrines des prêtres et des moines avec beaucoup plus d'enthousiasme que de leur personne. On sait que les apologistes de la papauté ont traité de caricatures tout ce que les réformateurs du seizième siècle disent des indulgences et

<sup>1</sup> Voy. *Bibliothèque Universelle de Genève*, juin 1838, sur Rosmini; — VAVASSEUR, *Ventura*; — V. MORPURGO, *Vincenzo Gioberti*; — Sur M. de Hirscher, voy. ALZOG, *Histoire universelle de l'Église*, III; le docteur Alzog le cite comme le premier moraliste catholique de ce siècle.

du culte des saints. Voyons ce qu'en pensait « le sage Érasme, » cet ennemi « de la vérité séditeuse <sup>1</sup>. »

Il commence par montrer que l'adoration des saints n'est que le développement d'une idée païenne. A ses yeux, saint Christophe est « le Polyphème des chrétiens. » On donne à saint Georges « les attributs d'Hercule et d'Hippolyte. » Une fois le prince du polythéisme introduit dans le christianisme, faut-il s'étonner de voir reparaitre tous les abus du paganisme? Quand un matelot a pu faire sa prière à l'image de sainte Barbe, il se croit en état de braver tous les dangers. On invoque saint Erasme afin d'obtenir ces richesses maudites par Christ. Un saint guérit du mal de dents, un autre soulage les femmes dans les douleurs de l'enfantement, un troisième veille sur les troupeaux. Il en est dont le crédit s'étend à tout: telle est la mère de Christ, à laquelle on a fini par supposer « plus de puissance qu'à son fils même. » — Si les honnêtes gens ont leurs protecteurs célestes, les fripons ont aussi leurs patrons. « Celui-ci, condamné pour ses bonnes œuvres à être pendu, tombe de la potence par la faveur de quelque saint propice aux gens de son métier; celui-là, en forçant la prison, a recouvré sa liberté. » Un autre, pris sur le fait par le mari de sa maîtresse, s'est heureusement tiré d'un si

<sup>1</sup> BOULLET, *Dictionnaire universel*, art. *Erasme*, X<sup>e</sup> édition approuvée par la sacrée congrégation de l'*Index*.

mauvais pas. Tels sont les miracles que produit l'intercession des saints!

Cette étrange théologie est loin d'être passée de mode. Je ne parlerai pas de la France, où le catholicisme est surveillé par une majorité hostile ou railleuse. Mais examinons les pays essentiellement romains, l'Italie centrale et méridionale, l'Espagne, le Portugal et l'Amérique du Sud. Un bandit des États pontificaux se couvre de chapelets et de scapulaires, et prie la madone de lui envoyer quelques Anglais *hérétiques* ou quelques Grecs *schismatiques* à dévaliser, « pour la plus grande gloire de Dieu. » Le jour où ces ingénieuses conciliations ne seront plus de mode, il ne restera plus qu'une ombre du romanisme. Les abus ont pris une si grande place dans ce système religieux qu'on ne peut plus maintenant le réformer sans en attaquer les bases.

On sait quel a été au seizième siècle le bruit causé par la question des indulgences. Tezel en Allemagne<sup>1</sup> et Samson en Suisse<sup>2</sup> se sont signalés parmi les plus effrontés marchands de « pardons. » Tout ce qu'on a dit de ces prédications scandaleuses n'a rien d'exagéré. C'est Érasme qui l'atteste : « Avec ces indulgences,

<sup>1</sup> Voy. l'ouvrage latin de P. EKERMAN, *Dissertation sur J. Tezel très-effronté marchand des indulgences papales en Allemagne*, Upsal, 1761.

<sup>2</sup> Consultez l'ouvrage latin de P.-C. HILNER, *Dissertation sur Samson, prédicateur des indulgences en Suisse*, Leipzig, 1756.



dit-il, un négociant, un soldat, un juge n'a qu'à jeter une petite pièce d'argent dans le bassin, il se croit aussi bien reblanchi que lorsqu'il sortit du baptême. Tant de parjures, d'impuretés, d'ivrogneries, de perfidies et de trahisons, tout cela, selon eux, se rachète par un peu de monnaie, et se rachète si bien, qu'on se croit en droit de recommencer sur nouveaux frais. »

Après avoir peint avec tant d'exactitude la religion matérialiste protégée par la puissance de la papauté, Érasme éprouve un mouvement de découragement : « A quoi bon, s'écrie-t-il, s'embarquer sur cet océan de superstitions ? Quand j'aurais, suivant les expressions de Virgile, cent bouches, cent langues, une voix de fer, je ne pourrais jamais dénombrer toutes les espèces différentes, ni parcourir tous les noms de la folie. Je renfermerai tout dans une seule idée : c'est que, dans toute l'étendue du christianisme, on trouve abondamment de pareilles extravagances reçues et propagées par ceux-mêmes qui devraient en arrêter le cours s'ils n'avaient intérêt à les laisser s'établir. »

Nous avons jeté un coup d'œil sur les travaux d'Érasme. Essayons maintenant d'apprécier son influence sur ses contemporains.

L'auteur des *Colloques* est le type complet de la faiblesse de caractère unie à une vaste intelligence. Au fond, il n'approuvait pas plus que Zwingli et OEcolampade les corruptions de Rome. Personne n'a peut-être

mieux peint le fanatisme de ses théologiens, l'ignorance et la dépravation de ses ordres religieux, les abus de son culte, la vénalité de ses chefs, l'irréremédiable décadence de ses institutions.

Peut-être dira-t-on qu'en défendant l'Église de Rome, Érasme s'attachait à une société dont il la considérait comme la base ; qu'il était convaincu de l'excellence de l'état social du moyen âge, ou du moins qu'il le croyait seul possible, et qu'il ne voulait pas en ébranler les fondements religieux. Une telle hypothèse n'est guère admissible quand on a la moindre teinture de ses écrits. Sans doute, il flatta plus d'une fois les membres de l'aristocratie, mais personne a-t-il jamais parlé avec plus de dédain de l'institution elle-même ? On pourra en juger : « Je ne puis passer sous silence l'entêtement ou la manie de cette frivole prérogative appelée *noblesse*. On voit des hommes qui, avec une âme de boue, avec les inclinations de la plus vile canaille, vous étourdissent continuellement de leurs titres. Faut-il prouver l'ancienneté de sa race ? L'un se fait descendre du pieux Énée, l'autre remonte jusqu'aux premiers consuls de Rome, et celui-ci jusqu'au roi Artus. Ils vous étalent les portraits et les titres de leurs ancêtres ; ils sont toujours sur leurs aïeux, sur les lignes directes et collatérales de leur arbre généalogique ; ils vous citent à tout moment les noms et les surnoms usés de leurs pères, oubliés depuis des siè-

cles. Examinez bien celui-là : avec ses *titres* enfumés, rongés, déchirés, il est lui-même comme une véritable idole, et ne vaut guère mieux que ces figures qu'il vous montre, toutes effacées par le temps. Ce fat cependant ne laisse pas d'avoir une haute idée de sa personne; et toujours plein de sa naissance, il se repait de cette chimère, et il vit content. Ce qui contribue aussi à lui faire aimer son fantôme, c'est qu'il trouve des gens aussi sots que lui, qui respectent ce genre de brutes, ces nobles ignobles et sans mérite, comme s'ils étaient au-dessus des hommes, eux qui sont souvent au-dessous<sup>1</sup>. »

Si Érasme parle de l'institution avec une indépendance d'esprit rare au seizième siècle, les individus ne lui semblent pas plus respectables que l'idée dont ils sont les représentants. Le caustique précurseur de Voltaire pénètre dans les cours, et là il commence par porter les yeux sur le trône du prince sans se laisser éblouir par la majesté royale. Après s'être dit qu'un roi selon le cœur de Dieu doit « ne jouir jamais de soi-même, ne s'écarter en rien des lois, » il se demande comment les chefs des nations se conforment à ces principes sacrés. Écoutez sa réponse et vous vous croirez en présence de certains monarques du dix-neuvième siècle, tant les abus résistent longtemps au pro-

<sup>1</sup> Μωρίας ἰγνώμιον, trad. Guendeville.



1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

grès des lumières : « Les princes se reposent de tout sur le destin et sur leurs ministres, ils vivent dans la mollesse, et n'admettent auprès d'eux que des gens propres à les divertir, et à les préserver de tout chagrin et de toute inquiétude. Ils croient remplir suffisamment les obligations d'un bon roi, en prenant tous les jours le divertissement de la chasse, en nourrissant de beaux chevaux, en vendant à leur profit les charges et les emplois, en mettant en œuvre des expédients pécuniaires pour dévorer la substance des peuples et s'engraisser du sang de leurs sujets. » Le spirituel humaniste signale ensuite avec finesse l'adresse avec laquelle on fait illusion aux nations sur les souffrances qu'on leur impose : « Quoique dans le fond ces exactions soient un pur vol, on leur donne une apparence de justice et d'équité; on dit des douceurs aux peuples, on les nomme *ses bons et fidèles sujets*, pendant qu'on les dépouille d'une main, on sait les caresser de l'autre, pour prévenir leurs plaintes, et les *accoutumer peu à peu* à la tyrannie <sup>1</sup>. » Oserions-nous bien dire que notre siècle n'a jamais vu ces tristes comédies; que plus d'une nation n'a pas sacrifié ses libertés les plus chères à des maîtres habiles à lui dissimuler leurs véritables projets et leur incurable égoïsme ?

<sup>1</sup> *Éloge de la folie.*

Érasme, après avoir considéré le monarque, promène ensuite sur ceux qui l'entourent son regard d'aigle : « Venons aux grands de la cour. Quelle bizarre espèce d'hommes ! Il n'y a point d'esclavage plus rampant et plus misérable que le leur ; cependant ils regardent avec mépris les autres mortels. Quant à l'esprit et aux mœurs, ce sont de vrais Phéaciens. Le vil esclave d'un monarque dort jusqu'à midi.... A peine Monseigneur est-il éveillé, que son chapelain, qui épiait ce moment, lui dit en poste une messe bien dépêchée. On déjeune ensuite, et le diner suit de près. Au sortir de table, viennent le jeu, les courtisans, les mauvaises plaisanteries, et les autres passe-temps appelés plaisirs... Ainsi, sans s'apercevoir qu'on est né pour mourir, la vie s'envole rapidement ; les heures, les jours, les mois, les années s'écoulent et passent comme des minutes. »

Cet homme qui connaissait si bien son temps, qui en flétrissait avec tant de vigueur les travers et la corruption, pouvait jouer un grand rôle dans le monde. Il avait pour cela deux puissants moyens : une influence immense et des vues philosophiques qui manquaient à Luther et à Calvin. Un seul trait donnera une idée de la vénération qu'on avait pour Érasme, même dans ces cours où la science a ordinairement si peu d'accès : « J'ai remis ta lettre au prince et la paraphrase, lui écrivait un certain Berselius. Il a lu la lettre et a em-

brassé à plusieurs reprises la paraphrase, en s'écriant avec un accent de joie : Érasme!... Le prince n'a rien de plus cher que toi. Il veut te voir, te serrer dans ses bras, te traiter comme son père, comme une divinité tombée du ciel sur la terre<sup>1</sup>. » M. Nisard a donc pu dire sans aucune exagération, que « toute la renaissance littéraire et religieuse de l'Europe occidentale au seizième siècle a convergé vers Érasme. » Lefèvre, Zwingli, Calvin, Farel, ont-ils eu à aucune époque de leur vie une pareille position ?

Si l'influence d'Érasme était infiniment supérieure à la leur, il avait aussi des connaissances plus solides et plus vastes. Dans son *Traité du libre arbitre* il défendit avec un véritable talent la manière dont les Pères de notre Église conçoivent l'influence de la grâce contre les théories fatalistes d'Augustin, de Gerson et de Luther. Les discussions sur cette question capitale ne pouvaient être, comme le croit M. Nisard, « une polémique puérile, » indigne « de dévorer les plus belles intelligences<sup>2</sup>. » Tout ce qui regarde l'action de Dieu sur les créatures occupera toujours les véritables philosophes autant que les théologiens. Érasme avait donc raison de ne pas considérer ces thèses « comme des formules stériles, vides et mortes. » On ne saurait trop le louer de s'être montré, dans son

<sup>1</sup> Trad. Nisard.

<sup>2</sup> NISARD, *Études sur la renaissance*, Érasme.



apologie de la liberté humaine, « vif, pressant et logique, » doué « d'une éloquence nourrie, qui assaisonne un certain atticisme <sup>1</sup>. » En défendant les doctrines des Chrysostôme et des Clément d'Alexandrie, Érasme se montra le digne élève de cette Grèce dont il a tant contribué à faire aimer les chefs-d'œuvre aux Occidentaux. Il fit en même temps preuve d'une grande élévation d'esprit et d'une véritable intelligence des Livres saints.

Cependant tous ces dons précieux devaient être rendus stériles par cet égoïsme raffiné qu'on ne craint pas de nommer « philosophie chrétienne. » Érasme tenait à la considération, à son influence, à son repos. Or, malgré cette *philosophie chrétienne* ou pour mieux dire épicurienne, il perdit tous les biens auxquels il avait sacrifié la cause de la vérité et du progrès. Sa considération disparut quand on vit que l'égoïsme avait été son principal mobile: qu'il avait épuisé ses forces et sa santé, non pour les intérêts de Dieu et de l'humanité, mais pour une vaine fumée de gloire. Luther, qui devait à son courage la haute situation qu'il avait conquise, avait le droit de lui prédire le jugement de la postérité :

« Grâce et paix au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ.

<sup>1</sup> NISARD, *Érasme*.

« Je me suis tu assez longtemps, excellent Érasme, attendant que toi, le plus grand des deux, tu rompisses le premier le silence; mais, après une si longue et si vaine attente, la charité, je pense, m'oblige à commencer..... Je te l'avouerai franchement, il y a des hommes qui n'ont pas la force de supporter ton amertume ni cette dissimulation que tu veux qu'on traite de prudence et de modération... Pour moi, s'il m'était permis d'être médiateur, je leur conseillerais de ne plus t'attaquer avec tant de force et de laisser ta vieillesse s'endormir dans la paix du Seigneur; et certes, c'est ce qu'ils ne manqueraient pas de faire, à mon sens, s'ils avaient égard à ta faiblesse d'esprit, et s'ils appréciaient la grandeur de la cause, laquelle a depuis longtemps dépassé ta mesure. A présent surtout que la chose en est venue à ce point qu'il y aurait fort peu de péril pour nos opinions à être attaquées par toutes les forces réunies d'Érasme, bien loin qu'il y puisse nuire par ses pointes et ses coups de dents, tu devrais, mon cher Érasme, songer à la faiblesse de ces armes..... J'ai voulu que tu prisses ces avis comme d'un homme qui veut être sincère avec toi, et qui désire que le Seigneur te donne un esprit digne de ton nom<sup>1</sup>. »

Les admirateurs d'Érasme ont blâmé le ton de

<sup>1</sup> Trad. Nisard.

cette lettre ; pour moi, je la trouve aussi sensée que loyale. Le sentiment de fierté qu'on y critique est tout à fait légitime. L'homme d'action et de courage sent sa supériorité sur l'éminent écrivain. Celui qui, à la diète de Worms, brava avec tant de résolution les puissances de l'Empire et de l'Église, pouvait sans orgueil reprocher au timide humaniste ses perpétuelles tergiversations et sa politique cauteleuse. Érasme put prévoir, en lisant cette lettre, que l'intrépide réformateur de Wittemberg ferait plus tard oublier sa merveilleuse patience et ses immenses travaux. Après avoir rêvé que la postérité aurait pour lui un enthousiasme aussi grand que celui de son siècle, il s'aperçut trop tard que la gloire appartenait encore plus aux hommes de cœur qu'aux hommes de talent. Quelle renommée est plus populaire que celle d'un Zwingli et d'un Washington ? Leur résolution était cependant supérieure à leur génie et plusieurs de leurs contemporains les surpassaient par les dons de l'esprit.

Érasme assurément n'avait point d'égaux pour la culture de l'intelligence et pour la variété des connaissances parmi les penseurs de son temps. Pourtant, tandis que la foule n'a pas retenu son nom, personne n'ignore les travaux et la vie d'hommes qu'il méprisait sans doute et qui n'avaient pour eux qu'une énergie indomptable. Qu'était-ce en comparaison du docte

Érasme, la merveille de son siècle, qu'un pauvre visionnaire comme Loyola? Cependant le moine espagnol réalisa ce qu'Érasme essaya vainement à la fin de sa carrière. Il arrêta le protestantisme dans sa marche triomphale, en se dévouant tout entier au principe despotique, comme Zwingli et Luther avaient consacré leur vie à la cause de la liberté. Est-ce parce qu'il a été modéré, qu'Érasme a vu sa gloire s'éclipser ainsi après sa mort? Washington n'était-il pas le plus sage des mortels? La mesure n'est donc pas une cause d'impopularité; mais il ne faut pas la confondre avec la faiblesse. La première se concilie très-bien avec l'énergie; la seconde est une sorte d'impuissance morale qui rend inutiles les plus beaux dons de l'intelligence. Que la timidité d'Érasme trouve de notre temps beaucoup d'admirateurs, personne ne doit s'en étonner. On loue volontiers ceux qu'on prend pour modèles. Or ce qui manque aux hommes du dix-neuvième siècle, ce n'est ni le savoir, ni les lumières, ni les idées libérales, ni la saine appréciation des choses, mais l'énergie. On les voit donc démentir à chaque instant leurs plus belles théories; chercher, comme le philosophe de Rotterdam, mille combinaisons pour échapper aux conséquences pratiques de leurs principes; perdre ainsi toute influence et mériter en même temps le mépris des défenseurs de la liberté comme de ses adversaires. Tels sont les fruits de ce qu'on

veut bien nommer « modération » et « philosophie chrétienne. »

Parvient-on du moins à sauver son repos? Évite-t-on les sifflets et les avanies que l'on redoute plus que la mort? La vie d'Érasme fournit une réponse assez claire à ces questions. Le philosophe de Rotterdam avait fait de Bâle un séjour selon son cœur. Il y était traité comme une puissance de premier ordre. Il s'y était attaché « comme l'huître et l'éponge au rocher. » Il préférerait la cité suisse à l'Angleterre, où l'on ne pouvait arriver qu'au milieu des écumeurs de mer alors fort nombreux. Quant à la France..... laissons parler un écrivain français : « On y brûlait ou menaçait de brûler les gens pour avoir, en maladie, mangé de la viande en carême (or Érasme avait horreur du poisson). On y faisait un procès capital à un homme pour avoir dit que l'argent dépensé à la construction d'un immense monastère aurait été mieux employé à fonder une maison d'orphelins <sup>1</sup>. » En Belgique, les moines auraient été assez puissants pour faire lapider Érasme par la populace. En Allemagne, il craignait les agitations que la réformation y faisait naître. Bâle n'avait aucun de ces inconvénients. C'était une ville sage et bien gouvernée. Les théologiens — chose inouïe ! — s'y montraient tolérants, les lettres étaient estimées et

<sup>1</sup> NISARD, *Érasme*.

cultivées. Jean Froben, l'ami d'Érasme, y avait une imprimerie « qui représentait la presse du temps dans sa plus grande fécondité, dans sa plus grande influence. » On pouvait y avoir facilement cet excellent vin de Bourgogne que l'auteur de *l'Éloge de la folie* aimait beaucoup. Il avait à côté de sa maison un jardin assez spacieux avec un pavillon, où il allait pendant l'été traduire quelques pages des grands docteurs de notre Église, saint Basile ou saint Chrysostôme. Les vastes cloîtres bâtis au sud de la cathédrale lui offraient dans les jours chauds une agréable promenade. Heureux Érasme, si la Réforme n'avait jamais existé!

Il vint en effet un jour où le protestantisme triompha dans les murs de Bâle. Le peuple brûla les statues des églises : « Tout cela, dit Érasme, se fit au milieu de telles risées, que je m'étonne que les saints n'aient pas fait un miracle, eux qui *jadis* en firent de si grands pour de si petites offenses. » Bientôt la messe fut abolie. Malgré l'ordre qui continuait de régner dans la cité, le prudent philosophe eut peur. On le laissa partir en paix, en l'obligeant seulement de s'embarquer au grand pont, au milieu d'une multitude qui ne le salua ni d'un geste, ni d'un cri : « L'astre de la Germanie » alla se cacher à Fribourg en Brisgau. En entrant dans la barque, il improvisa ce quatrain en vers latins :

« Adieu, Bâle, adieu, de toutes les villes — celle qui m'a

offert, pendant plusieurs années la plus douce hospitalité;—de cette barque qui va m'emporter, je te souhaite tout le bonheur, et surtout—qu'il ne t'arrive jamais d'hôte plus incommode qu'Érasme<sup>1</sup>. »

Après sept ans d'exil volontaire, le célèbre écrivain voulut mourir à Bâle; Bâle, la seule ville qu'il eût aimée. On l'apporta sur un brancard. « Il la revit, dit un écrivain peu favorable à la Réformation, calme, tranquille, avec des mœurs sérieuses, et tout son peuple dans la ferveur d'une foi nouvelle<sup>2</sup>. » C'est là qu'il devait trouver une tombe. Il employa ses derniers jours à s'occuper de notre Origène. La cité tout entière assista aux funérailles du prince des humanistes<sup>3</sup>.

Je sortis de l'église par la porte byzantine de Saint-Gall, dont les cintres ornés rappellent encore l'ancienne construction sur laquelle se sont superposées les lignes d'une architecture gothique, hardie comme l'esprit de l'homme. La cloche sonnait lentement un glas funèbre lorsque je quittai la froide enceinte, et le tonnerre lointain faisait entendre sa voix sourde qui se prolongeait sur les ondes mugissantes du Rhin. Un vague

<sup>1</sup> Trad. Nisard.

<sup>2</sup> NISARD, *Érasme*.

<sup>3</sup> La vie d'Érasme a été l'objet d'un grand nombre de travaux. En Suisse, nous remarquons: Johann GAUDIN, *Leben von Erasmus von Rotterdam*, Zurich, 1789;— Salomon HESS, *Erasmus von Rotterdam*, Zurich, 1790.



effroi me saisit : — après une si belle matinée, l'orage ; — après des heures délicieuses, le ciel sombre ; — après le soleil, la foudre ; — après l'espoir, la tristesse et le regret !

Saisie d'effroi, je pressai le pas — pour aller où, mon Dieu ? dans l'isolement, bien loin du monde, dans cette solitude trop souvent décourageante, où retentissent des soupirs sans écho, où s'exhalent vers le ciel des vœux qui n'ont pas la puissance d'y pénétrer.

## LII

Ne crois pas m'échapper ! sur toi je règne en maître,  
 Et pour m'appartenir, il te suffit de naître ;  
 Marche, je fais un signe, et tes pieds sont perclus ;  
 Ta voix tremble et s'éteint ; ta langue embarrassée  
 Sait à peine exprimer ta dernière pensée,  
 Mon doigt lourd et glacé te touche, et tu n'es plus<sup>1</sup>.

A l'époque où le concile de Bâle tenait ses sessions, un artiste peignait, sur les murs du cimetière des dominicains, la plus célèbre de toutes les danses

<sup>1</sup> Jules MARCHESSEAU, *Croyances*.



macabres, dont quelques fragments sont encore conservés au musée. L'idée qui a inspiré le Todtentanz est originale et vraie. Montrer aux hommes préoccupés de leurs grandeurs, de leurs frivoles calculs de vanité, de leurs passions mesquines, qu'ils sont un troupeau dont la mort est l'impitoyable pasteur, et qu'ils marchent rapidement vers la tombe sans y songer jamais; telle est la pensée fondamentale de ces nombreuses danses de la mort qui ont souvent exercé le pinceau des peintres du moyen âge et la sagacité des archéologues<sup>1</sup>. Dans un temps où le sentiment de l'égalité était si audacieusement foulé aux pieds, où la justice n'était qu'un mot et la religion une méthode pour exploiter les multitudes abruties, n'était-il pas naturel que l'art, toujours porté à l'indépendance, protestât contre les inégalités sociales en présentant aux puissants du jour le niveau inflexible de la mort, prêt à passer sur leurs têtes? Cette image devait nécessairement leur être importune. Aussi l'artiste de Bâle les a-t-il montrés cédant avec une répugnance extraordinaire aux invitations du squelette hideux qui les convie à la danse infernale. Le pape, le cardinal et l'abbé se font surtout remarquer par leur triste figure. Pour ces pieux personnages — c'est Érasme qui le dit — le paradis n'est évidemment qu'un pis aller. Ils s'ar-

<sup>1</sup> M. FORTOUL, ministre de l'Instruction publique en France, a publié en 1842 un travail étendu sur ce sujet.

rangent tellement des joies et des grandeurs de la terre, qu'ils supportent fort résolument ce qu'ils appellent officiellement « l'exil dans cette vallée de larmes. » Du moins le rôle des princes du siècle a quelque chose de plus franc et de plus loyal. Évidemment le ciel n'est pas l'objet de leurs préoccupations habituelles. Fortifier leur autorité, consolider leur dynastie, tirer des peuples beaucoup de satisfactions et d'argent sans trop les révolter, — voilà ce qui leur donne plus de souci que les félicités de la vie éternelle. S'il y a des exceptions, elles sont assez rares pour que l'histoire en parle avec admiration.

La position des princes de l'Église est plus délicate. Ne pouvant supprimer complètement l'Évangile, qui ne parle que de pauvreté, d'humilité, d'abnégation, de travail, ils sont forcés de concilier ses maximes avec les énormes richesses qu'ils accumulent dès qu'ils sont maîtres ; avec le faste dont ils s'entourent ; avec la soie, la pourpre et l'hermine de leurs vêtements ; avec leur vie orgueilleuse, inutile et sensuelle. Tâche difficile ! Chacun ne voit-il pas qu'ils ne soupirent nullement après les joies célestes et qu'ils s'attachent à la terre avec une ardeur effrénée ? L'auteur de la danse des morts a très-bien rendu cette idée. Dans le portrait de l'abbesse, l'intention paraît plus épigrammatique encore. L'inscription de 1568<sup>1</sup> ne s'écarte pas trop, je crois, de la pensée du peintre :

<sup>1</sup> Les inscriptions allemandes sont de cette date.

Gnädige Frau Aebtissin rein,  
 Wie habt ihr so ein Bäuchlein klein ;  
 Doch will ich euch das nicht verweisen,  
 Ich wolt mich eh in Finger beissen.

Si nous voyons passer devant nous toute la société religieuse : le pape, le cardinal, l'évêque, l'abbé ou supérieur des moines, le chanoine, l'abbesse, l'ermite ; les chefs du monde politique apparaissent aussi dans toute leur majesté, avec les ornements qui les caractérisent. A leur tête, et immédiatement après le pape, ce dieu visible de la féodalité, l'empereur, son premier sujet ; puis après l'empereur, l'impératrice, le roi et la reine. A la suite des maîtres des États viennent, précédés du cardinal et de l'évêque, le duc, la duchesse, le comte, le chevalier, le simple gentilhomme et sa femme, le héraut d'armes. Enfin, toute la hiérarchie bourgeoise et le peuple, le jurisconsulte, le magistrat, le médecin, le marchand, l'usurier, le ménétrier, le maire, le cuisinier, etc. Aux derniers rangs se voient, dans une position humiliée, le fou, le marchand ambulant, le juif et le paysan, etc. Le bourreau marche devant ces victimes d'un ordre social qui trouve encore, à la honte de l'esprit humain, quelques apologistes<sup>1</sup>. Les grands de cette déplorable époque

<sup>1</sup> Le type de cette étrange catégorie d'écrivains est M. l'abbé GAUME, protonotaire apostolique, auteur du *Ver rongeur*.

affichaient de toutes les façons leur mépris de la nature humaine et de l'égalité évangélique. Aussi inventèrent-ils ce triste personnage du fou chargé officiellement de déraisonner, — espèce d'animal domestique préparé à tous les affronts et obligé de distraire un maître capricieux. Le serf le plus avili avait le droit de ne pas reconnaître en lui une créature de Dieu. Cependant, quand un cœur d'homme battait sous ces insignes de la folie, quelles devaient être ses douleurs et ses déchirements ! Un grand poète contemporain en a donné un échantillon dans le *Roi s'amuse*. Sans recourir à la fiction passionnée de M. Victor Hugo, citons un trait qui prouve à quelle destinée étaient réservés ces tristes jouets. Le fou du cardinal Wolsey est bien le frère de Triboulet, et l'on ne reprochera pas à son histoire l'exagération qu'on prétend trouver dans le drame.

L'orgueilleux cardinal venait d'être disgracié par un caprice de son maître. Sa chute fut accueillie par des cris de joie. « Le chien de boucher ne mordra plus, disait-on; voyez, il a la tête basse<sup>1</sup>. » On passe si facilement de la servitude à l'insolence ! — « O multitude inconstante ! » (O wavering and new fangled multitude) s'écriait Cavendish, premier gentilhomme de Wolsey. Son fou, maître William, surnommé

<sup>1</sup> Le père du cardinal était boucher.

Patch, plus fidèle que bien des gentilshommes qui s'étaient montrés naguère tellement serviles, pleurait à chaudes larmes. Comme le cardinal se dirigeait vers Hampton-Court, survint un messenger de Henri VIII : « Le roi vous fait dire qu'il a toujours pour vous la même bienveillance, et comme gage de sa confiance, il vous envoie cet anneau. » Ainsi s'exprima l'envoyé. Le cardinal crut voir renaître sa faveur. Il descendit de sa mule, se prosterna dans la boue, et pria avec autant de ferveur que si un ange du ciel était venu le visiter : « Noble Norris, dit-il au messenger, si j'étais maître d'un royaume, la moitié de mes États ne suffirait pas pour vous récompenser ; mais on ne m'a laissé que mes habits, » et ôtant de son cou sa chaîne d'or, « prenez, ajouta-t-il, il s'y trouve un morceau de la vraie croix ; dans le temps de ma prospérité, je ne m'en serais pas séparé pour mille livres sterling. » Le cardinal et Norris se quittèrent ; mais bientôt Wolsey s'arrêta subitement et le rappela. Il avait aperçu sur sa petite monture maître Patch, qui, depuis la disgrâce de son seigneur, ne riait plus. « Offrez de ma part au roi ce pauvre fou, reprit Wolsey, ses bouffonneries feront plaisir au prince ; il vaut mille livres sterling. » Patch, indigné d'être ainsi traité par un maître auquel il venait de témoigner une sincère et profonde affection, tomba dans un accès de rage. Il se débattit, frappant et mordant tous ceux qui voulaient le

saisir<sup>1</sup>. L'égoïste cardinal ne comprenait pas qu'un fou prétendit aux égards dus à un homme. Il ordonna à six laquais de s'en emparer et de le remettre à Norris. On emmena Patch, dont les cris de désespoir se firent entendre longtemps<sup>2</sup>.

La condition du marchand, pour être moins avilissante, n'était guère plus heureuse, lorsqu'il n'était pas protégé par les murs d'une cité émancipée, comme Berne ou Bâle, du joug aristocratique. S'aventurait-il pour ses affaires dans les campagnes couvertes de forteresses féodales? il lui fallait subir à tout instant des péages et d'autres droits seigneuriaux intolérables. Trop heureux les négociants, si les larrons titrés ne quittaient pas leurs nids de vautour pour se jeter sur eux quand ils traversaient leurs terres! La mort agissant en véritable baron, traite « le mercier » avec peu de façon, en plongeant sa main osseuse dans sa marchandise qu'elle bouleverse. N'est-ce pas là une allusion transparente? Ceux qui se désolent des agitations démocratiques ou de quelques émeutes populaires auraient été bien à plaindre dans la société féodale, où le châtelain faisait à son voisin une guerre acharnée, où le bourgeois, le juif, « le manant, » étaient la proie assurée de la rapacité et de la violence.

<sup>1</sup> The poor fool took on and fired son in such a rage, dit Cavendish, témoin oculaire.

<sup>2</sup> Voy. CAVENDISH, *Wolsey*, 255 — 257.

La situation du paysan était encore plus déplorable que celle du marchand. Attaché à la glèbe, pareil à une bête de somme, courbé sous le bâton des moines et des gentilshommes, « Jacques Bonhomme » subissait tous les inconvénients du « droit de seigneur, » qui ne lui laissait pas même disposer librement de sa femme et de sa fille.

L'auteur de la danse des morts a parfaitement saisi le contraste qui régnait entre les deux castes d'hommes dont se composait alors le monde civil. Tandis que les barons paraissent avec leurs riches costumes de velours ou leurs armures damasquinées, le paysan à la mine désolée n'a qu'un pauvre sarrau et des pantalons déchirés qui laissent voir les genoux. Il se livre à la mort avec une résignation stupide, avec cet air hébété que donne une longue servitude. La Mort, qui s'approche avec déférence des princes de l'Église et de l'État, ne prend pas tant de précautions avec « le vilain. » Elle le saisit rudement, lui enlève sa toque comme pour l'obliger à s'humilier jusque dans la tombe, là où commence pour tous le règne de la suprême égalité.

Elle traite le juif avec moins de respect encore. Ce juif est bien celui que Walter Scott a peint dans *Ivanhoë*, toujours tremblant et toujours dépouillé. Tuer un juif était la grande vertu de cette époque ; le voler, un acte méritoire. Les ancêtres des rois du dix-

neuvième siècle ont payé cher la gloire qu'ils préparaient à leur opulente postérité. Il suffit de lire une bulle publiée par Eugène IV à peu près dans le temps où l'artiste peignait la danse macabre, pour savoir de quelle tolérance on usait envers eux. Comment l'Évangile, dont chaque ligne prêche l'indulgence pour ceux qui s'égarèrent, a-t-il inspiré de telles mesures? Mais l'Évangile n'a rien à faire ici! L'Église romaine s'empara des lois faites contre les chrétiens par les empereurs païens et les appliqua à tous ceux qui n'acceptaient pas ses croyances. Une législation vraiment évangélique, semblable à celle qui gouverne les pays libres où chacun ne répond de sa foi qu'au tribunal de Dieu, ne se conciliait point avec ses idées de domination universelle. Il paraît que la Mort n'avait pas au quinzième siècle plus de tolérance que les vivants, car elle tire violemment la barbe du juif et s'empare de sa bourse. Elle n'est pas plus gracieuse envers le païen. Ne voulait-elle pas faire aussi preuve « d'orthodoxie? »

J'ai dit que les victimes du monde féodal étaient précédées du « grand prévôt. » Le quinzième siècle estimait le bourreau autant que le comte J. de Maistre, et ce n'est pas peu dire<sup>1</sup>! La législation était en Suisse, comme dans le reste de l'Europe, digne de ces siècles

<sup>1</sup> Voy. J. DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Petersbourg*.



de ténèbres. Le nombre des supplices variait à l'infini. Quand il s'agissait de torturer les criminels, on employait toutes les ressources d'une imagination dépravée par la férocité. Les petits voleurs étaient mutilés et les autres pendus, parfois la tête en bas. Si l'on ne décapitait pas les assassins, on leur brisait les membres sur la roue à coups de barres de fer. On brûlait vifs les incendiaires, les hérétiques, les sorciers, les sacrilèges. Ainsi ces pauvres visionnaires, qui se figuraient trotter dans les airs sur un manche à balai, étaient punis par des supplices abominables, quand on aurait dû les livrer à un médecin. Les faux témoins et les faux monnoyeurs étaient bouillis dans une chaudière. Une mère coupable d'infanticide était enterrée vive. Les crimes, comme toujours, se multipliaient avec les supplices. La torture augmentait encore le nombre des coupables,

« La torture interroge et la douleur répond. »

Les instruments dont on se servait pour la donner étaient de formes très-diverses. Les uns étreignaient les pieds, les mains et le cou; les autres distendaient tout le corps du patient. On lui pinçait les chairs avec des tenailles brûlantes; on lui faisait avaler une quantité d'eau en lui serrant les narines. Les procédés ordinaires échouaient-ils? on plaçait sur le ventre de

l'accusé un rat affamé enduit de substances provoquantes et couvert d'une cloche de verre. Les juges ne voulaient rien perdre des atroces souffrances de leurs victimes. En plein dix-huitième siècle, une pauvre femme fribourgeoise fut torturée de cette manière dans la « Mauvaise-Tour <sup>1</sup>. » Tel était « ce bon vieux temps » que MM. de l'*Union*, de la *Gazette de France*, de l'*Assemblée nationale* et de l'*Univers* regrettent tous les jours d'une manière si touchante ! Que les sophistes appellent le bourreau ! rien de plus naturel. Les choses se sont passées ainsi aux premiers siècles du christianisme.

Le nom du peintre qui exécuta la célèbre danse macabre dont nous venons de parler est demeuré inconnu. On sait seulement qu'elle fut restaurée en 1368 par Jean Hugues Klauber et détruite en 1805. Il n'en reste que des dessins <sup>2</sup> et les fragments qui sont au Musée. Il est fâcheux que les monuments du moyen âge disparaissent chaque jour. Quand on pouvait voir partout les « oubliettes » des châteaux et les cachots des couvents ; quand on trouvait à chaque pas la trace de la tyrannie temporelle et du despotisme spirituel qui pesaient sur l'humanité, personne n'osait peindre comme un âge d'or, une époque où les lois de l'Évangile étaient si étrangement foulées aux pieds.

<sup>1</sup> Abattue en 1848.

<sup>2</sup> Voy. *Todtentanz der Stadt Basel*. Bâle 1852, chez C.-F. Beck.

Un faux romantisme, dont Schelling a été le père et que les deux Schlegel et Tieck ont propagé avec ardeur, a commencé en Allemagne cette réhabilitation que le jésuitisme a, depuis, essayé d'exploiter à son profit. *L'Histoire de sainte Elisabeth* de M. de Montalembert est le type de ces gageures contre les faits et contre le sens commun.

Ainsi, moins habiles que ces oiseaux qui s'abritent contre l'orage quand ils l'ont pressenti, qui évitent la serre du faucon et l'aire du vautour, l'homme seul tombe toujours avec insouciance dans les chaînes tendues devant ses pas. Que ne savons-nous les briser ou fuir leur cruelle étreinte ! Faibles amis de la douleur, on dirait que nous la cherchons comme une compagne, comme une sœur qui murmure sans cesse à nos oreilles dans le mystère des nuits et au milieu des rires, les tristes accents du passé.

• One fatal remembrance—one sorrow that throws  
Its black shade alike o'er our joys and our woes —  
To which life nothing darker nor brighter can bring,  
For which joy hath no balm — and affliction no sting<sup>1</sup>. »

On a plus d'une fois attribué à Holbein la danse macabre de Bâle, quoique cette supposition soit inadmissible. Ce grand artiste a produit des œuvres

<sup>1</sup> MOORE.

bien plus remarquables et il a su donner à la cité favorite d'Érasme un nouveau genre d'illustration.

En 1516 un jeune peintre lisait avec son ami Osterwald Muller *l'Eloge de la folie*, qui occupait alors l'Europe entière. Tout en étudiant l'ouvrage, il dessinait sur les marges du volume les scènes les plus comiques. Érasme vit l'exemplaire qui appartenait à Muller et loua beaucoup ces dessins<sup>1</sup>. Il devina, avec sa pénétration ordinaire, quel avenir était réservé à l'auteur de ces faciles esquisses et lui donna en 1526 une lettre de recommandation pour son ami Thomas Morus, lord chancelier d'Angleterre. Celui-ci le fit connaître à Henri VIII, qui lui montra une grande bienveillance. « Je puis, dit un jour le prince, faire des comtes tant que je veux, mais pas un seul Holbein. »

Après un assez long séjour en Angleterre l'illustre artiste revint à Bâle, où il mit le sceau à sa réputation par un grand nombre de chefs-d'œuvre. Le musée en renferme plusieurs. Nous citerons surtout la Passion, en six parties ; les portraits d'Érasme, du célèbre imprimeur Froben et de Boniface Hamerbach, enfin la famille du peintre. « Holbein, dit Meister<sup>2</sup>, fut avec Albert Durer le fondateur de l'école alle-

<sup>1</sup> Cet exemplaire, annoté par l'illustre auteur, existe encore à la bibliothèque de Bâle.

<sup>2</sup> MEISTER, *Hommes illustres de la Suisse* — Holbein.

mande. Durer fut le Michel-Ange de l'Allemagne et Holbein le Raphaël <sup>1</sup>. »

Holbein ne fut pas le seul grand peintre de la Suisse allemande. Salomon Gessner et Louis Hess créèrent dans leur patrie une école suisse de paysages qui produit maintenant tant d'œuvres remarquables. Les trois Füssli cultivèrent la peinture avec succès. Henri fut l'interprète sombre et grandiose des poèmes d'Homère, du Dante, de Shakspeare et de Milton.

Les peintres qui naquirent à Zurich manièrent aussi habilement la plume que le pinceau. Salomon Gessner était tout à la fois poète, prosateur, peintre et graveur. Ses *Lettres sur le paysage* sont presque aussi estimées que ses tableaux. Il a raconté lui-même, en écrivant à Füssli<sup>2</sup>, comment il se consacra aux arts : « Une collection choisie, que possédait mon brave père, éveilla en moi la passion du dessin, et vers ma trentième année j'essayai de mériter dans ce genre d'imitation l'indulgence et s'il se pouvait le suffrage des artistes et des connaisseurs. Ce fut aux paysages que mon penchant se fixa <sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Sur Holbein, voy. ÉRASME, *Vie de Holbein*, en tête de l'*Éloge de la folie*; — HEGNER, *H. Holbein der jüngere*; — RUMOHR, *Hans Holbein*.

<sup>2</sup> L'auteur de l'*Histoire des peintres suisses*.

<sup>3</sup> Je renvoie pour les détails de la biographie de S. Gessner aux ouvrages d'un écrivain suisse : J.-J. HOTTINGER, *S. Gessner*. — Deux Italiens : BERTOLA et M. MORDANI, ont écrit des *Éloges* de Gessner

Les Füssli ont, comme Gessner, joint à leur talent pour la peinture des facultés littéraires éminentes. Les peintres les plus célèbres de cette dynastie artistique sont Jean Gaspard, Jean Henri et Jean Rodolphe.

Jean Gaspard Füssli, qui naquit à Zurich en 1706, n'était pas moins sensible aux charmes de la poésie qu'à ceux des beaux-arts. Kleist, Klopstock, Wieland, Bodmer, Breitinger furent ses amis et ses correspondants. Malgré la modicité de sa fortune, il savait mieux protéger les artistes que beaucoup de grands seigneurs au sein de l'opulence<sup>1</sup>. Non content de travailler par ses exemples et par ses encouragements à développer dans sa patrie le goût des arts, il eut l'heureuse idée d'écrire une histoire des hommes éminents qui l'avaient précédé dans sa carrière. Nous devons à cette inspiration son principal ouvrage : *l'Histoire des peintres suisses avec leurs portraits*<sup>2</sup>.

Füssli fit graver les médailles de Hedlinger, de Schwytz, dont le poinçon sans égal à cette époque reproduisait sur l'or, l'argent et le bronze les traits des princes de son temps avec la finesse exquise qui distinguait les artistes de la Grèce. « Il étudiait, dit un de ses biographes, les médailles des anciens et leur contour délicat, qui fera toujours l'admiration des

— Sur Louis Hess, voyez un ouvrage publié à Zurich par L. MEYER, *Biographie von L. Hess*.

<sup>1</sup> Voy. MEISTER, *Hommes illustres de la Suisse*. — Füssli.

<sup>2</sup> Zurich, 5 vol. in-4, 1769 — 1779.

connaisseurs; la lecture de leurs ouvrages contribuait également à former son goût<sup>1</sup>. »

Le fils aîné de Jean Gaspard, Jean Rodolphe, également habile comme peintre, dessinateur et graveur, prit la plume de son père et composa le grand *Dictionnaire des artistes*. Jean Henri, son frère, s'occupa exclusivement de peinture, mais avec un tel succès, que ses innombrables et magnifiques travaux auraient pu seuls illustrer le nom de cette famille distinguée. Ami intime de Lavater, il excella dans la reproduction des poèmes gigantesques et dans l'art de frapper l'imagination par les scènes les plus dramatiques. Plein du génie de Shakspeare et de Milton, il a su rendre sa renommée inséparable de celle de ces deux poètes immortels.

L'école suisse contemporaine n'a pas dégénéré de ces nobles traditions. Quels noms plus distingués que ceux des Calame, des Léopold et des Aurèle Robert, des Lugardon, des Girardet, des Diday, des Hornung, des Grosclaude, des Gleyre? Chaque jour les toiles de ces peintres montrent à l'Europe entière que les arts n'ont pas besoin plus que la science de la protection des monarques absolus, et que les institutions libres favorisent tous les progrès du génie et de l'intelligence humaine.

<sup>1</sup> L. MEISTER, *Hommes illustres de la Suisse*, Hedlinger. — Voy. aussi HAID, *Nachricht von J.-C. Hedlinger's Leben und Medaillen*.

## LIII

J'errais encore dans les rues paisibles de Bâle, sous un ciel où flottaient des nuages déchirés, et je rendais gloire à ce peuple que je voyais livré aux labeurs de la science.

La Suisse est, en effet, un des rares pays où l'instruction est générale et appréciée de toutes les classes. Sauf quelques cantons montagnards ou catholiques, cette contrée peut être proposée comme un modèle. Il est peu d'États où le développement de l'intelligence soit aussi universel que dans les cantons de Berne, de Bâle, de Zurich, de Genève, de Vaud, de Neuchâtel, etc. L'enseignement se donne dans les gymnases, dans les lycées, dans les académies, dans les universités et dans l'école polytechnique fédérale. Les gymnases sont nombreux. Les lycées sont établis dans sept villes : Lucerne, Fribourg, Soleure, Schaffhouse, Sion, Lugano et Einsiedeln. Les académies, qui ont la même organisation que les universités, sont : Genève, Lausanne et Neuchâtel. Les universités ont pour siège : Berne, Zurich et Bâle. On y enseigne la théologie ré-



formée, la philosophie, le droit et la médecine. L'université de Berne a été inaugurée en 1834; celle de Zurich en 1832-33, celle de Bâle remonte au quinzième siècle. Son fondateur est le pape Pie II, qui avait assisté au concile tandis qu'il était encore le cardinal Æneas Sylvius Piccolomini.

Tous les établissements d'instruction primaire, secondaire<sup>1</sup> et supérieure dépendent des cantons, et la seule institution fédérale est le *Polytechnicum* de Zurich. Les professeurs de cette école sont des hommes éminents. Parmi ceux qui appartiennent à la Suisse, on remarque les fils de Pestalozzi et d'Escher de la Linth, deux noms chers à leurs concitoyens. Des professeurs persécutés dans leur pays pour leurs opinions démocratiques ont trouvé dans ce sanctuaire de la science un asile paisible et honoré. Au seizième siècle, les proscrits que Rome poursuivait en France, en Italie et en Allemagne, cherchaient aussi un refuge toujours assuré dans l'Helvétie. De notre temps, les exilés que le pouvoir absolu prive de leur foyer et de leur patrie viennent encore sur cette terre hospitalière aimer en paix la liberté et lui consacrer leur culte, sans s'exposer à finir leurs jours dans les souterrains glacés de Mantoue et du Spielberg, ou sous le ciel meurtrier de Cayenne ou de Lambessa.

<sup>1</sup> Ces établissements sont, dans la Suisse allemande, organisés militairement.

L'université de Bâle mérite une attention spéciale, parce qu'elle est la plus ancienne et la plus célèbre de la Confédération. Au seizième siècle elle comptait déjà parmi ses professeurs des savants aussi illustres que les Érasme et les OÉcolampade. Jean Hausschein, qui naquit en Franconie en 1482, et qui grécisa depuis son nom allemand, était sans doute inférieur comme humaniste au brillant auteur de l'*Éloge de la folie*; pourtant, il montra une décision et une énergie qui lui donnèrent à Bâle une influence devant laquelle la renommée d'Érasme finit par s'éclipser. Mais chez OÉcolampade, jamais la résolution ne fit tort à la douceur. Il donna dès l'origine à la réforme bâloise ce caractère de légalité et de modération qu'il est si difficile de conserver dans les révolutions. Heureux les hommes qui ne rendent pas la cause de la liberté odieuse par leurs excès et leurs violences ! Les pouvoirs rétrogrades savent bien quel parti on peut tirer des fautes commises par les représentants des idées libérales. Au besoin, ils savent mettre en avant de prétendus démocrates qui effraient les imaginations par des théories extravagantes, par leurs déclamations insensées, par la brutalité de leurs actes<sup>1</sup>. Aussi seraient-ils désolés de n'entendre ja-

<sup>1</sup> « Ces gueux-là, écrivait déjà de son temps Benjamin Constant à Madame de Charrière (6 juillet 1791), ne sont pas même des scélérats par ambition ou des enthousiastes de liberté : ils sont démagogues pour trahir le peuple. »

mais parler de communisme et d'athéisme. Les folies de quelques sectaires isolés leur sont infiniment plus utiles que les baïonnettes de leurs séides. Combien de cœurs timides acceptent le joug du jésuitisme à cause de la terreur que leur inspirent quelques utopistes et quelques fanatiques ! Ils se résignent à tout, dès qu'on prononce les noms de Babeuf, de Fourier, de Saint-Simon, de Robespierre et de Marat. Les plus redoutables ennemis de la liberté ne sont donc pas les despotes. Si le despotisme n'avait pas le bonheur d'avoir certains adversaires, il deviendrait facilement aussi ridicule qu'il est odieux. Dieu préserve le genre humain de trouver pour défenseurs de ses droits des hommes qui ont le talent de faire abhorrer toutes les causes dont ils se constituent les patrons ! Jamais réformateur ne mérita moins ce reproche que l'habile et conciliant OEcoulampade. Il sut établir la réformation à Bâle d'une manière si solide, qu'il est peu de cités plus attachées à l'Église évangélique.

Parmi les historiens d'OEcoulampade nous remarquons le savant Simon Gryneus, qui fut, comme lui, professeur à l'université de Bâle au seizième siècle<sup>1</sup>. Un écrivain de Zurich, Salomon Hess, a de son côté publié la vie du réformateur<sup>2</sup>. Ce sujet intéressant

<sup>1</sup> Voy. GRYNEUS, *Vita J. OEcoulampadi*, Bâle, 1536, trad. en français en 1562.

<sup>2</sup> *Lebensbeschreibung des Dr J. OEcoulampadius*, Zurich, 1794.

a aussi exercé la plume d'un écrivain bâlois contemporain, M. Herzog <sup>1</sup>.

En 1527, OEcolampade fit nommer à la chaire de médecine de l'université un homme qui s'est fait une véritable réputation, surtout par ses excentricités <sup>2</sup>. Je veux parler d'Auréole-Philippe Théophraste Bombast de Hohenheim, plus connu sous le nom de Paracelse. Il était né à Einsiedeln dans le canton de Schwytz. Quelle différence entre ce médecin thaumaturge et illuminé et le grave et consciencieux Conrad Gessner! Sans doute on doit à Paracelse plus d'une découverte utile, telle que l'emploi de l'opium; mais son charlatanisme, ses prétentions à un pouvoir surnaturel ont fait à sa mémoire un tort irréparable. Si, au lieu de s'occuper avec tant d'ardeur de la pierre philosophale, de l'élixir de longue vie, des rêves de l'astrologie, il eût, comme le médecin philosophe de Zurich, travaillé à enrichir la science d'observations nouvelles, il eût mieux mérité de la postérité. La gloire d'être un des pères de cette ridicule médecine que l'on nomme homœopathie, et dont M. Sandeau a tracé un si ravissant portrait dans le *Docteur Herbeau*, ne suffira pas à la réhabilitation de Paracelse, dont un écri-

<sup>1</sup> *Das Leben J. OEkolampad's und die Reformation der Kirche zu Basel*; Bâle 1843, 2 vol. in-8.

<sup>2</sup> Il eut pour disciple à Bâle, Oporin qui se distingua par la variété de ses connaissances et sa passion pour le travail. — Voir sa vie dans MEISTER, *Hommes illustres de la Suisse*.

vain suisse contemporain a récemment apprécié les écrits et les travaux <sup>1</sup>.

La vie de Castalion <sup>2</sup> ou Châtillon, professeur de grec à l'université de Bâle, ne fut guère moins agitée que celle de Paracelse. Pourtant cet helléniste éminent ne dut pas ses tribulations aux bizarreries de son caractère, mais à un esprit supérieur aux préjugés de son temps <sup>3</sup>. Nous avons déjà montré Castalion luttant contre Calvin et défendant contre lui la liberté humaine <sup>4</sup> et la tolérance. Banni de Genève, il s'établit à Bâle, où il fut chargé de l'enseignement du grec. Ses tribulations n'y finirent point. La bonté de son caractère et l'étendue de ses connaissances philologiques semblaient devoir lui assurer l'estime de ses collègues. Il excellait, en effet, dans le latin, le grec et l'hébreu. Tous ces talents ne purent lui faire pardonner ce que le réformateur français nommait ses détestables erreurs, c'est-à-dire l'antipa-

<sup>1</sup> HANS LOCHER, *T. P. B. von Hohenheim, der Lehrer der Medicin und der grösste Schweizerartz*; Zurich, 1851, avec un portrait de Paracelse. — Voy. sur Paracelse, RIXNER et SIBER, *Paracelsus*; — SCHERER, *Paracelsus*; — CAP, *Paracelse*; — M. B. LESSING, *Paracelsus*.

<sup>2</sup> Ou Castellio.

<sup>3</sup> Voy. J.-C. FÜSSLI, *Lebensgeschichte S. Castellio's öffentlichen Lehrers der griechischen Sprache auf der Universität zu Basel*.

<sup>4</sup> On voit qu'à cette époque même tous ceux qui connaissaient à fond la langue du Nouveau Testament étaient, comme Érasme, comme Castalion, disciples des Pères orientaux, hostiles à la prédestination absolue.



thie que lui inspiraient le fatalisme calviniste et l'intolérance envers les dissidents. Calvin, afin de discréditer Castalion, alla jusqu'à l'accuser « d'avoir volé du bois pour chauffer sa chambre. » Le docte professeur se défendit avec une naïveté qui n'était pas sans noblesse. « J'étais, dit-il, dans la dernière indigence, et comme, pour achever ma traduction de la Bible, il me fallut beaucoup veiller, j'allais quelquefois dans les moments de loisir au bord de la rivière pour tirer de l'eau quelques pièces de bois qui n'appartenaient à personne ; je n'étais pas le seul qui en agissait ainsi, bien des gens faisaient la même chose, non en secret, mais à la face de tout le monde. »

Castalion fut, dans l'université de Bâle, le véritable fondateur des études exégétiques qui, depuis sa mort jusqu'au célèbre docteur de Wette, y ont été cultivées avec tant d'éclat. Les exégètes de Bâle ont, comme Castalion, uni les connaissances théologiques aux recherches de l'exégèse. Samuel Werenfels s'acquit dans cette carrière une grande réputation. Il n'y avait presque aucun pasteur de la Suisse qui ne le consultât. Des gens de tout état cherchaient à se mettre en relation avec lui. L'Église, l'académie, le gouvernement même avaient recours à ses lumières, et s'empressaient de déférer à ses avis<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voy. L. MEISTER, *Hommes illustres de la Suisse*, — Werenfels.

Werenfels succéda en 1711 à Jean-Rodolphe Wettstein, chargé de la chaire du Nouveau Testament. Wettstein est le fondateur d'une de ces dynasties de savants telles qu'on en trouve seulement en Suisse ; glorieuse aristocratie de la science et du talent, bien supérieure aux *quartiers*, auxquels les débris de la féodalité mourante attachent encore une si puérole importance. Bâle surtout s'est distinguée par l'hérédité de la science dans certaines familles. Cinq savants du nom de Wettstein se sont fait une juste renommée. Jean-Rodolphe II et Jean-Jacques suivirent la même carrière que Jean-Rodolphe I<sup>er</sup>. Jean-Jacques, après d'immenses recherches dans les bibliothèques de l'Europe, fit paraître en Hollande (1751-1752) sa fameuse édition du Nouveau Testament, avec une riche collection de variantes. Jean-Henri et Charles-Antoine contribuèrent puissamment à populariser parmi les Hollandais, ce peuple si intelligent et si libéral, l'étude de la littérature antique, à laquelle le monde doit ses plus beaux génies. Les compatriotes des Wettstein et quelques Néerlandais ont conservé le souvenir de leur vie et de leurs travaux<sup>1</sup>.

La dynastie des Buxtorf est plus ancienne encore

<sup>1</sup> Voy. sur Jean-Rodolphe I<sup>er</sup>, *Memoria benedicta J.-K. Wettstenii*, Bâle 1685. Sur Jean Rodolphe II, ISELIN, *Oratio consecranda memoria J.-R. Wettstenii*, Bâle, 1712; sur Jean-Jacques KRIGHOUT, *Sermo funebris in obitum J.-J. Wettstenii*, Amsterdam, 1754.

que celle des Wettstein, et n'est pas moins célèbre. Elle a rendu autant de services aux études hébraïques, que les Wettstein à la littérature hellénique. Le fondateur de cette dynastie d'hébraïsants, né en Westphalie en 1564, occupa pendant trente-huit ans la chaire de la langue hébraïque à l'université de Bâle. Non-seulement il connaissait parfaitement l'Ancien et le Nouveau Testament, mais il avait étudié avec le plus grand soin les écrits des rabbins<sup>1</sup>. Pendant plus de deux siècles les fils et descendants de cet homme célèbre s'occupèrent avec succès des lettres hébraïques. Les plus connus sont Jean Buxtorf<sup>2</sup> et Jean-Jacques Buxtorf<sup>3</sup>.

Le docteur de Wette, un des exégètes les plus fameux de notre époque, réunissait à la science du grec, qui illustra les Wettstein, la connaissance de l'hébreu, cultivée par les Buxtorf avec tant d'éclat. Obligé de quitter l'université de Berlin pour des causes politiques, il a professé longtemps à Bâle où la hardiesse de ses opinions ne l'exposa jamais à la moindre tracasserie. J'ai déjà dit mon opinion, en parlant du docteur Strauss, sur les théologiens ratio-

<sup>1</sup> Voy. TOSSANUS, *Oratio de vita et obitu J. Buxtorfi senioris*; Bâle, 1630.

<sup>2</sup> Voy. GERNLER, *Oratio parentalis J. Buxtorfi junioris memoriae dicata*; Bâle, 1665.

<sup>3</sup> Voy. Samuel WERENFELS, *Vita ezimii viri J.-J. Buxtorfi oratione funebri delineata*; Bâle, 1705.



nalistes qui acceptent des chaires dans des universités chrétiennes. C'est à mon avis une inconséquence impardonnable. Ces réserves une fois faites, je n'éprouverai aucun embarras à louer le savoir immense du docteur de Wette et la sincérité de ses convictions. Ceux qui sont véritablement attachés au christianisme historique ne pourront sans doute accepter les résultats de ses recherches ; mais les hommes de toutes les écoles doivent admirer avec quel soin il évita le scandale et le bruit. Jamais il ne transporta les graves débats de l'exégèse sur le terrain brûlant où s'agitent les partis. Dans sa vie modeste et retirée il sut se préserver de cette passion de la célébrité qui semble dévorer certains théologiens des universités de l'Allemagne<sup>1</sup>.

Dans les mathématiques, la supériorité scientifique qui distingue certaines familles bâloises est peut-être encore plus frappante que la tradition non interrompue des facultés littéraires. Huit Bernouilli illustrèrent ce nom. Les deux frères Jean et Jacques qui professèrent à l'université de Bâle, donnèrent les premiers à leur famille une célébrité européenne. Daniel Ber-

<sup>1</sup> Quoique les travaux du docteur de Wette aient particulièrement occupé les Allemands, il a paru en Suisse, de M. Daniel SCHENKEL, *Wilhelm Martin Leberecht de Wette und die Bedeutung seiner Theologie, für unsere Zeit ; zum Andenken an den Verewigten*, Schaffhouse, 1849.

nouilli, d'abord professeur à Pétersbourg, et qui enseigna plus tard dans sa patrie les sciences physiques, marcha dignement sur leurs traces<sup>1</sup>.

Quelque grande qu'ait été la gloire de Jean Bernouilli, elle fut surpassée par celle de son disciple Euler.

« Euler, dit un juge compétent<sup>2</sup>, a été, par la réunion de qualités extraordinaires, un phénomène dont l'histoire des sciences ne nous avait encore offert aucun exemple<sup>3</sup>. » Quoique la plupart de ses travaux ne soient accessibles qu'aux savants, il compte cependant parmi ceux qui, comme Fontenelle et François Arago, ont contribué puissamment à populariser les hautes études. Ses *Lettres à une princesse d'Allemagne* sont lues même par des personnes étrangères aux questions spéciales. La princesse d'Anhalt-Des-sau, nièce du roi de Prusse, voulut recevoir d'Euler quelques leçons de physique. Ces leçons ont été publiées dans un ouvrage « précieux par la clarté singulière avec laquelle il a exposé les vérités les plus im-

<sup>1</sup> Des écrivains bâlois nous ont laissé la vie de ces deux savants illustres. Voy. BATTIER, *Vita Jacobi Bernouillii*, Bâle 1705 — et *Vita D. Bernouillii*, 1783, par un de ses parents. — Sur Jean Bernouilli, voy. d'ALEMBERT, *Mémoire sur la vie et les ouvrages de M. Bernouilli*, et MEISTER, *Hommes illustres de la Suisse* — Jean Bernouilli.

<sup>2</sup> Condorcet.

<sup>3</sup> *Éloge de M. Euler*.

portantes de la mécanique, de l'astronomie, de l'optique et de la théorie des sons... Le nom d'Euler, si grand dans les sciences, l'idée imposante que l'on se forme de ses ouvrages destinés à approfondir ce que l'analyse a de plus épineux et de plus abstrait, donne à ces lettres si simples, si faciles, un charme singulier<sup>1</sup>. »

Les catholiques romains parlent sans cesse du scepticisme des docteurs protestants. On sait comment ils écrivent l'histoire<sup>2</sup>. Pourtant si l'on compare la Suisse du dix-huitième siècle à la France du régent, de Louis XV, de M<sup>me</sup> de Pompadour et de M<sup>me</sup> du Barry, on trouvera la science helvétique bien moins hostile au christianisme que les savants français de la même époque. Il suffit de citer les noms de Charles Bonnet, du grand Haller et d'Euler. Loin d'attaquer la révélation comme les d'Alembert, les Lalande ou les Buffon, ils la défendaient dans des ouvrages justement estimés. On réimprime encore le livre d'Euler qui parut à Berlin en 1747 sous ce titre : *La révélation sauvée contre les objections des incrédules*, livre dans lequel il prouvait que ses immenses travaux ne l'avaient point détourné de la méditation de ce qui est éternel<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> CONDORCET, *Éloge de M. Euler*.

<sup>2</sup> Voy. comme type, BALMÈS, *Le protestantisme et le catholicisme*. — Encore Balmès est-il un modéré comparé à bien d'autres!

<sup>3</sup> Voy. un ouvrage publié à Bâle en 1851, *L. Euler als Apologet des Christianismus*.

Ce savant illustre, tout en montrant un génie presque aussi élevé que celui du grand Haller, n'eut pourtant pas comme lui le mérite de sacrifier ses intérêts à son pays. Une partie de sa vie<sup>1</sup> se passa à l'étranger. Après avoir concouru en vain pour une chaire à l'université de Bâle, il quitta sa patrie pour toujours. Eut-il à se féliciter de cette résolution? On en pourrait douter: « M. Euler, dit Condorcet, se trouvait transporté dans un pays où le prince exerce une autorité sans bornes, où des chefs esclaves du souverain régnaient despotiquement sur un peuple esclave, dans le moment où cet empire... offrait un spectacle aussi effrayant qu'instructif. » Ce spectacle produisit sur le citoyen de la libre Helvétie une impression ineffaçable. Appelé à Berlin en 1741 par le roi de Prusse, et présenté à la reine-mère, qui aimait les savants, cette princesse s'étonnait de ne pouvoir obtenir de lui que des monosyllabes. « Madame, lui dit Euler, je viens d'un pays où quand on parle on est pendu<sup>2</sup>. » Euler laissa des fils (Jean, Albert, Charles et Christophe) qui, par leurs travaux, furent dignes de porter ce nom illustre.

Ce coup d'œil rapide sur l'histoire scientifique de

<sup>1</sup> Voir LÉONARD MEISTER, *Hommes illustres de la Suisse*—L. Euler.

<sup>2</sup> CONDORCET, *Éloge de M. Euler*. Voyez aussi FUS, *Éloge de M. Euler avec une liste complète de ses ouvrages*. — Trad. en allemand à Bâle en 1784.

Bâle prouve combien est fausse la théorie qui suppose que la protection des pouvoirs absolus est nécessaire au progrès de la science, et que, abandonnée à elle-même, celle-ci doit nécessairement végéter dans une enfance perpétuelle. Ce n'est pas à la cour du roi des rois, mais dans la libre Athènes que sont nés les maîtres de la science antique. La Suisse, cette petite république de bourgeois et de paysans, a produit seule plus de savants que les immenses États soumis au sceptre de fer de S. M. I. et R. Apostolique, et que « l'Espagne et les Indes » sous le gouvernement absolu de ses « rois catholiques. » L'intelligence ne vit et ne grandit que par la liberté. Sous le règne du despotisme, en même temps que les caractères s'avilissent, que les cœurs se dépravent, l'esprit s'abâtardit. Les pensions et les cordons ne remplaceront jamais l'émulation active qui s'éveille entre les citoyens d'un pays libre.

## LIV

L'orage, depuis quelque temps pressenti, s'était apaisé, et la nature souriait, comme le cœur s'épa-

nouit quand l'espoir lui revient après la douleur et l'angoisse. Le soleil de midi rayonnait sur la vieille fontaine gothique du marché aux poissons. On eut dit un de ces petits tableaux de Wouwermans, si parfaits dans leurs moindres détails, tant cette place animée avait de charme avec sa fontaine murmurante, où des femmes grandes, aux sombres vêtements, à la coiffe noire, dont le nœud flottant encadre leurs traits imposants, attendaient, appuyées sur la rampe du bassin de pierre, que l'eau remplit leur hotte de sapin.

Je m'éloignai et m'avançai loin du bruit le long des remparts, jusqu'à un vaste bâtiment, où je m'assis sur une borne à côté d'un jeune sourd-muet. Ses traits étaient doux, son sourire paisible et satisfait. Il me montra le ciel et me fit admirer sa splendeur pour me dire qu'il était heureux, puis s'éloigna en bégayant tout bas une bénédiction. Prêtre de l'infortune, consacré par la nature elle-même, n'avait-il pas le droit de consoler... l'autorité de prier pour tous ?

J'étais au seuil de l'Institut des missions. Les bienfaits de cet établissement sont incalculables, car il contribue largement à la conquête du monde, réservée à la civilisation chrétienne.

Le judaïsme n'est plus qu'un souvenir. Ses sectateurs, après une lutte obstinée de dix-huit siècles, disparaissent insensiblement dans les populations qui

s'inclinent au pied de la croix. Le mahométisme a non-seulement perdu toute puissance d'expansion, mais les principaux empires soumis au Coran : la Turquie, l'Égypte, la Perse ne se soutiennent que par la bienveillance des gouvernements européens. Le brahmanisme et le bouddhisme opposent seuls une résistance énergique à l'Évangile. La religion de Bouddha, qui, de tous les cultes connus, a le plus grand nombre <sup>1</sup> de sectateurs <sup>2</sup>, a, dans ces derniers temps, repoussé, par le glaive des bourreaux les prédicateurs venus de l'Europe <sup>3</sup>.

Pourtant, il est déjà facile de prévoir le terme de cette résistance des religions de la haute Asie. L'Inde, qui leur a donné naissance, se transforme chaque jour sous le gouvernement aussi intelligent que vigoureux de la race anglo-saxonne. Récemment encore, l'Angleterre vient d'ajouter à ses immenses possessions asiatiques le royaume d'Oude et une partie de l'empire des Birmans. Au nord, la Russie, maîtresse de la Sibérie, vise sans cesse à s'étendre vers le sud. L'Angleterre brisait naguère à coup de canon les portes de la Chine. Les États-Unis viennent d'ouvrir les ports

<sup>1</sup> Voy. le docte ouvrage du pasteur BRUNEL, *Avant le christianisme*.

<sup>2</sup> M. BOUILLET, *Dictionnaire universel*, article *Bouddhisme*, compte 200 millions de bouddhistes ; mais ce calcul est certainement fort au-dessous de la réalité.

<sup>3</sup> Surtout en Corée, au Tong-King, à la Cochinchine.

du Japon aux navires des chrétiens. Peut-on croire que, dans de pareilles conditions, l'Asie conserve bien longtemps les religions imparfaites qui l'ont tenue jusqu'ici dans une éternelle enfance? Cela est d'autant moins probable, qu'à l'action envahissante de la politique européenne se joint le zèle vraiment admirable des missionnaires. Chaque année ils quittent l'Europe pour aller prêcher l'Évangile en Asie, en Afrique, dans les deux Amériques et en Océanie.

Parmi tant d'autres établissements que Bâle doit à la charité chrétienne de ses habitants, cette maison des missions est peut-être l'œuvre la plus digne de la sollicitude de cette ville éclairée. — Propager le christianisme dans le monde, c'est non-seulement arracher les peuples à la funeste influence des sacerdoces païens, c'est encore répandre dans l'univers les idées d'ordre, de justice, de fraternité, de liberté dont l'Évangile est plein. Quand le christianisme triomphe dans les îles inhospitalières de la Mélanésie, l'anthropophagie est remplacée par des sentiments dignes de l'homme; quand il s'établit dans les vieilles cours de l'Asie, corrompues par un despotisme séculaire, un rayon d'espoir brille sur le front de millions d'esclaves. Aussi, tous ceux qui ont un sincère amour de leurs frères s'associeront-ils au saint enthousiasme qui pousse les apôtres de « la bonne nouvelle » vers des régions lointaines.



Les catholiques romains, dont la politique est toujours si habile, ont voulu exploiter au profit du despotisme papal cette légitime admiration. A les entendre, si le christianisme a fait quelque progrès dans le monde barbare, tout est dû à l'initiative de la papauté, à son zèle, à son action persévérante. Quant aux missions protestantes, ils n'en parlent que pour en faire de grotesques caricatures, à l'exemple d'un des prélats les plus connus de la hiérarchie romaine, le cardinal anglais Nicolas Wiseman.

D'abord est-il certain que les sociétés protestantes, « rongées par le scepticisme, » se montrent indifférentes à la propagation de l'Évangile? Qu'on me permette quelques détails arides sans doute, mais qui répondent mieux que de vagues considérations à des déclamations dont M. de Carné a cru devoir se faire l'écho <sup>1</sup>.

Si on additionne les différentes sommes fournies par la société biblique britannique et étrangère, la société des missions de l'Église épiscopale d'Angleterre, la société des missions wesleyennes, la société des missions de Londres, la société anglaise pour la propagation de l'Évangile, les sociétés des missions de l'Amérique septentrionale, de la Suisse, de la Hollande, de la France, de l'Allemagne, on arrive au chiffre énorme

<sup>1</sup> *Revue des deux mondes*, XIII<sup>me</sup> année, *Des intérêts français dans l'Océanie*.

de 26,784,374 <sup>1</sup>, tandis que toute l'Église catholique romaine a beaucoup de peine à recueillir trois millions de francs <sup>2</sup>, quoiqu'elle ait 150 millions de sectateurs, et la Réforme à peine 59 millions.

Il est assez curieux, en présence de faits pareils, d'entendre répéter sur tous les tons que le protestantisme se meurt, s'il n'est déjà mort, et qu'il n'a plus le moindre zèle pour la propagation de l'Évangile.

Cependant, comme il est difficile de contester la grandeur des efforts, on se console en affirmant que le résultat est complètement nul. Le cardinal Wiseman ayant beaucoup insisté sur ce point, il n'est pas inutile de s'y arrêter.

Remarquons d'abord que le catholicisme romain sera toujours accueilli avec plus de faveur par les païens que le culte réformé. Il se borne, en effet, à ajouter des idoles nouvelles aux idoles anciennes; à substituer les simulacres de Dominique, d'Ignace de Loyola, de François d'Assise et de Liguori, aux divinités du panthéon hindou ou océanien; à enter un polythéisme systématisé par ses théologiens sur le paganisme de la nature; à remplacer par les chapelles, les couvents et les pratiques monacales de Rome,

<sup>1</sup> Ce chiffre, que donnait à la fin de décembre 1842 le *Missionary Register*, doit être maintenant plus considérable.

<sup>2</sup> Toujours en 1842.

les chapelets et les litanies des moines du bouddhisme; à mettre à la place des illusions du cœur et de l'imagination les erreurs invétérées du fanatisme et de l'ultramontanisme. On sait avec quelle habileté les jésuites ont fait à la Chine et dans l'Inde la fusion du paganisme et du catholicisme romain. La question des cérémonies chinoises et des rites malabares a montré jusqu'à quelles concessions les missionnaires de Rome se laissent emporter par le désir d'étendre son empire. Bien que de semblables concessions ne soient plus possibles de notre temps, à cause de la surveillance de la presse libérale, on se montre encore très-accommodant. « J'ai parcouru, dit M. Pompallier, évêque de la Nouvelle-Zélande, de nouvelles tribus, dont les chefs sollicitaient depuis longtemps ma visite. Le résultat de cette longue course a été de *faire tourner à la foi catholique* une quarantaine de peuplades... J'estime à plus de quinze mille le nombre de naturels que j'ai laissés dans ces favorables dispositions<sup>1</sup>. » — Voilà pour les adultes. Quant à la manière de faire entrer les enfants dans l'Église romaine, elle est plus expéditive encore. « Afin de n'éprouver aucune difficulté de conférer le baptême aux enfants, même sous les yeux de leur mère, dit le P. Bataillon, missionnaire à l'île Wallis, voici comment je m'y

<sup>1</sup> *Annales de la propagation de la foi*, janvier 1841.

prends : J'ai toujours sur moi un flacon d'eau de senteur et un autre d'eau naturelle ; je verse d'abord quelques gouttes du premier sur la tête de l'enfant, sous prétexte de le soulager, et pendant que la mère se plaît à l'étendre doucement avec la main, je change de flacon et je répands l'eau qui régénère sans qu'on soupçonne ce que je fais <sup>1</sup>. » — Avec de pareils procédés il est facile d'allonger les listes de conversions !

La tâche des missionnaires réformés est un peu plus compliquée. Consultons le *Quarterly Review* sur les travaux de M. Bingham aux îles Sandwich (Hawaï) : « Aux anciens usages païens succéda une discipline à laquelle on n'a jamais reproché que sa rigidité trop grande. L'instruction fut répandue dans toutes les îles : les écoles contenaient vingt mille élèves qui recevaient l'enseignement, non pas en anglais, mais dans la langue du pays. » Cette initiation laborieuse à la civilisation chrétienne, qui consiste à éclairer les intelligences et à changer les cœurs, est plus lente que celle d'ondoyer un néophyte, lui faire faire le signe de la croix, réciter son chapelet et adorer la madone et les saints.

Malgré ces difficultés, l'œuvre des missions protestantes a-t-elle été frappée de stérilité ? Assurément

<sup>1</sup> *Annales de la propagation de la foi.*

non ! « C'était jusqu'ici, dit le *Quarterly Review*, le vieil argument de l'Église catholique de comparer sa nombreuse armée de confesseurs ou de martyrs et ses vastes conquêtes dans l'Orient et dans l'Occident avec les faibles résultats atteints par les émissaires trop vantés de l'opulent protestantisme. Aujourd'hui la comparaison a cessé d'être défavorable aux protestants, leurs victoires dans l'Océanie égalent celles que Rome remportait naguère. »

Mais, du moins, disent les défenseurs de la papauté, les missionnaires hérétiques ne réussissent qu'à force d'habileté et ils ne savent jamais verser leur sang pour l'Évangile.

Quelle illusion ! Ils meurent aussi souvent et aussi bien que les envoyés de Rome. Le célèbre Williams, Harris, son intrépide compagnon, n'ont-ils pas été dévorés par les cannibales d'Errumango ? Layman et Munson n'ont-ils pas servi de pâture aux Battas de Sumatra ? En vingt-cinq ans, cent neuf missionnaires n'ont-ils pas succombé les uns après les autres, vaincus par le climat mortel de la Guinée ? Un de ces hommes héroïques demandait qu'on écrivit sur sa tombe : « Périssent mille missionnaires avant que l'Afrique soit abandonnée ! » N'est-ce pas aussi un véritable martyr, que l'existence de ces Moraves qui, depuis 70 ans, vivent au fond des trous sous le pôle nord enterrés dans des peaux d'ours ? Les néophytes

ne se montrent pas moins intrépides. En 1843, deux d'entre eux venus de Samoa, afin de prêcher l'Évangile à Rotuma, y ont été égorgés. On estime à quarante le nombre de ceux qui par un sentiment de zèle vraiment chrétien ont péri dans l'Océanie, en essayant d'arracher aux massacres des naufragés européens. « Tel est, dit le *Quarterly Review*, le zèle des néophytes polynésiens, que la société des missions de Londres trouve toujours facilement, dans les séminaires d'Upolu ou de Rarotonga, des sujets prêts à remplacer ceux qui ont succombé<sup>1</sup>. »

Si les choses se passent ainsi, comment le cardinal Wiseman et ses nombreux copistes ont-ils trouvé dans des écrivains protestants tant de témoignages défavorables aux missions évangéliques? Ce fait, dont on a si souvent parlé, n'est pas difficile à expliquer. « Ces accusations émanent généralement ou d'observateurs superficiels, ou d'hommes dont les projets de fortune ont été dérangés par les missionnaires. » En outre, « il est une classe d'écrivains qui, toujours étrangers aux sentiments bienveillants, se complaisent à ne penser et à ne dire que du mal de ces missionnaires<sup>2</sup>. »

Longtemps je restai plongée dans des réflexions

<sup>1</sup> Il faut lire tout ce curieux travail qui a été traduit dans les numéros de février et de mars 1855 de la *Revue britannique*. — C'est cette traduction que j'ai citée.

<sup>2</sup> *Quarterly Review*.

tout à la fois douces et tristes. C'étaient les derniers moments que je passais sur cette terre dont j'avais tant de peine à me séparer. Je m'en retournai pourtant à travers les rues étroites, et les passants ne savaient point, en me voyant si triste, que l'étrangère qu'ils regardaient avec indifférence s'exilait en les quittant. Rentrer dans un pays soumis à la servitude, n'est-ce pas, mon Dieu, le plus cruel des exils?

## LV

« *Conoscete i dubiosi desiri?* »

DANTE.

C'est folie, Naranda, de trop présumer de ses forces; d'immoler sans nécessité son cœur et son intelligence. Je disais, lorsque vous vous éloigniez de nous : pourquoi partir? Je vous demande aujourd'hui pourquoi vous reviendriez en ces lieux? Sans partager vos désirs et vos passions, je comprends leur ardeur. Rien parmi nous ne pourra les satisfaire, — car nous sommes indifférents à tout ce qui sort du cercle étroit de nos affections personnelles.

Pourquoi ne restez-vous pas dans ces montagnes

dont l'air a ranimé votre souffle défaillant, où vous avez contemplé de si près les splendeurs du ciel, qu'il vous semblait être déjà au seuil des tabernacles éternels?

En revenant parmi nous, vous nous considérerez comme des spectres indolents; vous retrouverez le mensonge qui gouverne notre société, et partout le dégoût, ce résultat suprême du cœur usé par la satiété.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.



## TABLE

AVERTISSEMENT. . . . .	v
XXXVIII Thun. — La rêverie dans les Alpes. . . . .	9
XXXIX Le lac de Thun. . . . .	24
XL Unterseen. — Récit de la Roumaine Daïna . . . . .	28
XLI Un soir d'été à Interlachen. . . . .	39
XLII La grotte de saint Béat. . . . .	44
Les religions de l'antique Helvétie . . . . .	46
Le druidisme. . . . .	48
Lutte du christianisme et du paganisme. . . . .	52
Origine hellénique de l'Église helvétique . . . . .	56
Les grands missionnaires irlandais . . . . .	59
Le christianisme au moyen âge. . . . .	62
La chevalerie. . . . .	63
Les paysans et les moines . . . . .	66
Histoire d'un couvent suisse . . . . .	68
Décadence du romanisme. . . . .	73
Légitimité de la réformation . . . . .	79
Sigriswyl. — Les <i>Alpenrosen</i> ou la poésie popu- laire. . . . .	101
Kuhn et les <i>Volkslieder</i> . . . . .	104
J.-M. Usteri et les <i>Idylles zuricoises</i> . . . . .	110
XLIII La légende du Niesen. . . . .	119
XLIV Ascension du Mœnch. . . . .	125
XLV L'Abenberg ou le dévouement médical . . . . .	157
XLVI Le Staubbach. . . . .	164
XLVII Le Hasli et la mythologie alpestre . . . . .	171
La mythologie des Alpes et les fables romaines . . . . .	203

XLVIII	Grindelwald. — Zollikofer ou la prédication. . . . .	208
	Les prédicateurs réformés . . . . .	226
	La prédication dans l'Église romaine . . . . .	229
	Les orateurs de l'Église orientale. . . . .	231
XLIX	Bâle. — Destinées de la race germanique. . . . .	235
L	Le Concile de Bâle . . . . .	242
LI	Érasme à Bâle . . . . .	253
	Ses opinions sur le pape, les cardinaux, les évêques et les prêtres. . . . .	254
	Le monachisme jugé par Érasme. . . . .	264
	Lutte d'Érasme contre les théologiens . . . . .	271
	Tableau de la théologie du XVI <sup>e</sup> siècle . . . . .	276
	Le culte des saints et les indulgences. . . . .	285
	La société civile au temps d'Érasme. . . . .	288
	L'aristocratie . . . . .	288
	Les princes. . . . .	289
	Influence d'Érasme sur son époque. . . . .	291
	La faiblesse et la modération. . . . .	295
LII	La danse des morts et le monde féodal. . . . .	300
	Holbein ou la peinture en Suisse . . . . .	311
LIII	L'Université de Bâle ou l'enseignement en Suisse. . . . .	316
	La science à Bâle . . . . .	318
	Œcolampade et les théologiens . . . . .	318
	Paracelse et les médecins. . . . .	320
	Châtillon et les exégètes . . . . .	321
	Euler et les mathématiciens. . . . .	326
LIV	Les missions de Bâle . . . . .	329
	Les missionnaires réformés et la propagande romaine . . . . .	333
LV	Conclusion . . . . .	339

Land, Peter Johann  
Johann, und Johann  
Allmann sein  
Christoph Kastner  
das sind 11 bis zum 13.  
Juni. — Infolge  
hinsichtlich Ausbruch der  
Krankheit der Wälder  
ist zu hoffen; kein  
ist Beweis nur Lamm  
zinsessen und Maß  
Falsch und Bunde sonst  
zu nur solchen Expedition  
zu t

auspfeifen  
und die Meiringer  
aus Jöngne  
Jahre  
: Illusion  
y Lamm



## ERRATA DU QUATRIÈME VOLUME

Page	vi,	ligne	15,	au lieu de	<i>Gardowal</i> ,	lisez :	Guardawall.
—	14,	—	9,	—	<i>Génézareth</i> ,	lisez :	de Génézareth.
—	47,	—	29,	—	<i>Nerbadah</i> ,	lisez :	Nerboudda.
—	48,	—	2,	—	<i>du</i> ,	lisez :	des.
—	65,	—	17,	—	<i>Pizzighétone</i> ,	lisez :	Pizzighettone.
—	77,	—	24,	—	<i>paupauté</i> ,	lisez :	papauté.
—	93,	—	20,	—	<i>des saint Paul et des Lambeth</i> ,		de saint Paul et de Lambeth.
—	136,	—	22,	—	<i>étaient</i> ,	lisez :	était.
—	146,	—	15,	—	<i>t'expose</i> ,	lisez :	t'exposes.
—	152,	—	24,	—	<i>la base</i> ,	lisez :	le flanc.
—	152,	—	25,	—	<i>rapprochés</i> ,	lisez :	rapproché.
—	184,	—	18,	—	BONCHE,	lisez :	BOUCHE.
—	184,	—	20,	—	MURIC,	lisez :	Murri.
—	184,	—	22,	—	TERWE COREN,	lisez :	TERWECOREN.
—	185,	—	22,	—	<i>rediviro</i> ,	lisez :	redivivo.
—	185,	—	26,	—	CAPONE,	lisez :	CAPOUE.
—	232,	—	3,	—	<i>Chrisostôme</i> ,	lisez :	Chrysostôme.
—	287,	—	7,	—	<i>prince</i> ,	lisez :	principe.

## RECTIFICATIONS SUPPLÉMENTAIRES DU TOME PREMIER

Page	xv,	ligne	12,	Castalion ou Castello ou Châtillon.
—	xvi,	—	23,	au lieu de <i>Vella</i> , lisez: Vela.
—	24,	—	23,	— <i>chrétiens. Grecs</i> , lisez: chrétiens: Grecs.
—	29,	—	24,	— <i>terrestres. En sorte</i> , lisez: terres- tres, en sorte.
—	78,	—	28,	— <i>Jacob</i> , lisez: Jacobus.
—	90,	—	14,	— <i>Six</i> , lisez: Quelques.
—	102,	—	29,	— « <i>J'ai toujours</i> , lisez: « J'ai tou- jours, écrivait-il à ses disciples.
—	107,	—	7,	— <i>Gethsémani</i> , lisez: Gethsémané.
—	119,	—	22,	— <i>heretica</i> , lisez: hæretica.
—	119,	—	23,	— <i>Cappenberg</i> , lisez: auctore Cappen- berg.
—	143,	—	11,	— <i>le lac</i> , lisez: le lac supérieur.
—	143,	—	17,	— <i>du Rhin</i> , lisez: du Rhin dans l'Un- tersee ou lac inférieur.
—	144,	—	1,	— <i>surgissent</i> , lisez: s'élèvent dans l'Uberlingersee.
—	144,	—	2,	— <i>Bientôt apparaît le château</i> , lisez: Le château est.
—	152,	—	17,	— <i>ou des</i> , lisez: ou celle des.
—	156,	—	26,	— <i>au septentrion</i> , lisez: au sud.
—	157,	—	1,	— <i>Grimsel</i> , lisez: le Mœnch.
—	166,	—	22,	— <i>le Rhin</i> , lisez: coule le Rhin.
—	166,	—	23,	— <i>précipite</i> , lisez: l'Aar précipite.
—	227,	—	16,	— <i>Hégau</i> , lisez: Hégau <sup>2</sup> .
—	335,	—	4,	— <i>rapides</i> , lisez: rians.
—	336,	—	10,	— <i>Alpes</i> , lisez: montagnes.

# Librairie de Joël Cherbuliez

A PARIS ET A GENÈVE

---

*Les prix indiqués sur ce catalogue sont ceux pour la France.*

---

## **PUBLICATIONS NOUVELLES**

---

### **LA VIE MONASTIQUE**

**DANS L'ÉGLISE ORIENTALE**

Par M<sup>me</sup> la comtesse DORA D'ISTRIA

1 vol. in-12, 3 francs.

---

### **L'AMÉRIQUE PROTESTANTE**

**Notes et Observations d'un Voyageur**

Par M. W. REY

2 volumes in-12, 7 francs.

---

### **CHRIST ET LE SIÈCLE**

**QUATRE DISCOURS PAR M. F. BÜNGENER**

1 vol. in-12, 1 fr. 25.

---

### **VOLTAIRE ET LES GENEVOIS**

Par J. GABEREL

1 volume in-12, 1 fr. 80.

## LE MYSTÈRE DES BARDES

DE L'ILE DE BRETAGNE

ou la doctrine des Bardes Gallois du moyen âge, sur Dieu, la vie future et la  
transmigration des âmes,

TEXTE ORIGINAL, TRADUCTION ET COMMENTAIRE

Par Adolphe PICTET

1 volume in-12, 1 franc 80 cent.

---

## SERMONS

Par Athanase COQUEREL, Pasteur de l'Église réformée de Paris.

3<sup>me</sup> recueil, 2<sup>me</sup> édition.

1 volume in-12, 3 francs 50 cent.

---

## ÉTUDES

SUR L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA SUISSE FRANÇAISE

Par E.-H. GAULLIEUR

1 volume in-8°, 7 francs 50 cent.

---

LA TRAGÉDIE FRANÇOISE DU SACRIFICE D'ABRAHAM

Auteur Théodore DE BEZE

Réimprimé fidèlement sur l'édition de Genève 1576.

In-12, 1 fr. 50.

---

## LA TERRE DES MARTYRS

RÉCITS SUR LES VAUDOIS DES VALLÉES

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS

1 volume in-12, 3 francs 50 cent.



**HISTOIRE**  
**DES ÉGLISES RÉFORMÉES DU PAYS DE GEX**

Par Th. CLAPARÈDE

1 volume in-8°, 6 francs.

---

**PRÉCIS DE L'HISTOIRE POLITIQUE DE LA SUISSE**  
**depuis l'origine de la Confédération jusqu'à nos jours**

Par A. MORIN

2 volumes in-12, 8 francs.

---

**DU BEAU**

**dans la Nature, l'Art et la Poésie.**

ÉTUDES ESTHÉTIQUES

Par Adolphe PICTET

1 vol. in-12, 3 fr. 50.

---

**LES FEMMES CHRÉTIENNES**

aux premiers temps de l'Église

Traduit de l'allemand de MUNTER par L.-F. BOISSARD

1 vol. in-12, 2 fr.

---

**ANETTE GERVAIS**

SCÈNES DE FAMILLE

Par M<sup>me</sup> TOURTE-CHERBULIEZ

2<sup>e</sup> éd. 1 vol. in-12, 1 fr. 80.

**DU GOUT**

considéré sous ses faces diverses et dans ses rapports avec la société

Par N. CHATELAIN

1 volume in-12, 3 francs.

---

**PASTICHES**

IMITATIONS LIBRES

DU STYLE DE QUELQUES ÉCRIVAINS DES XVII<sup>e</sup> ET XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Par N. CHATELAIN

1 volume in-12, 3 francs 50 cent.

---

**HISTOIRE DE LA TERRE D'APRÈS LA BIBLE ET LA GÉOLOGIE**

Par F. de ROUGEMONT

1 volume in-12, 3 francs 50 cent.

---

**L'ORTHODOXIE MODERNE**

NOUVELLE ÉDITION AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET UN APPENDI

Par M. le pasteur Athanase COQUEREL

1 vol. in-12, 3 fr.

---

**DU DROIT ET DU DEVOIR**

Par Ch. MONNARD

ouvrage couronné par la Société genevoise d'Utilité publique.

1 vol. in-18, 1 fr. 50.







CH. MAU  
RELIE  
LAUSA



